JUN 2 1926

33e Année. N° 10. 15 Mai 1926.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
★ ★ ★	*La Préparation bolcheviste de la Guerre civile.* .	241
Baron de Montbas.	*Au Service du Roi.* — II	269
. de Lacretelle . .	*Histoire cynique.*	290
Abel Lefranc. . . .	*Le Premier voyage d'Ernest Renan en Italie* . .	316
Henri Gramain. . .	*Fanna la Nomade.* — II.	336
Charles Schmidt . .	*Les Archives économiques modernes*	367
Jacques Delamain.	*Les Noces des Oiseaux*	385
Jeanne Scialtiel . .	*Le Londres de Dickens*	396
Albert Dreyfus. . .	La Vie financière : *Les Valeurs mobilières* . . .	424
Albert Flament . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	441
André Chaumeix. .	La Politique : *La Crise anglaise.*	459

Chronique bibliographique : J. Poirier; M. Thiébaut.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **5** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Le Jardin du Diable

par W. B. MAXWELL

Les douces Flèches

par FRANÇOIS DE BONDY

Je ne vous aime pas

par MARCEL ACHARD

Le Maréchal de Mac-Mahon et le 16 mai

(Mémoires inédits d'AUGUSTE LAUGEL)

Souvenirs du Consulat et de l'Empire

par ANTOINE-ROMAIN HAMELIN

Fiscalité et Natalité

par le Professeur JEAN-LOUIS FAURE

LA PRÉPARATION DE LA GUERRE CIVILE

Un article paru dans le numéro du 15 avril 1925 de la *Revue de Paris* a fait connaître le texte d'un *Projet de règlement de la guerre civile universelle* publié[1] en Russie à l'usage, non seulement de ce pays, mais aussi des pays étrangers. Les idées essentielles servant de base à ce règlement ont ainsi été mises en lumière. Il est utile de les rappeler. Les voici, rapidement résumées :

a) Profiter des malheurs de la guerre étrangère ou d'un grand bouleversement économique pour faire éclater la guerre civile en vue de la conquête du pouvoir par le parti communiste.

b) Préparer la guerre civile par la création de groupes de combat et d'unités constituées prêts à entrer en action au premier signal en vue de l'exécution d'un plan mûri d'avance.

c) Préparer le personnel de commandement, les états-majors, les techniciens, nécessaires à la conduite des opérations de la guerre civile.

d) Réunir l'armement, les munitions, le matériel de tout genre.

e) Imprégner la classe des travailleurs d'un ardent désir d'engager, quand ses chefs le lui prescriront, la lutte de classe sous forme d'insurrection armée et de guerre civile.

f) Désorganiser à l'avance les moyens de coercition gouvernementaux, c'est-à-dire l'armée et la police, en y semant l'esprit d'indiscipline et de révolte contre les chefs, pour faciliter le succès au cours de cette lutte.

1. Nos 5-6 (septembre-octobre) de 1924 de la Revue militaire russe *Voïennaïa Mysl i Revolioutsia.*

g) Le moment venu, procéder d'une manière impitoyable à la *liquidation* des chefs de l'armée, de la police, et des organisations anti-communistes, et aussi des chefs de tous les partis bourgeois, *en comprenant parmi ceux-ci ceux des groupements socialistes qui ne veulent pas adopter la tactique des communistes* et s'incliner devant leur prétention de mener seuls la classe des travailleurs [1].

Ce *Projet de règlement de la guerre civile* n'a pas paru par hasard. Dès l'automne de 1923, le Comité de l'Académie de guerre de Moscou s'était donné mission de préparer ce règlement, et le camarade Trotsky avait publiquement annoncé au printemps de 1924 la nécessité de sa rédaction. Son apparition n'avait été retardée que par un certain nombre de mutations dans le personnel de l'Académie. Malgré ce retard, le *Projet de règlement de la guerre civile* vit le jour grâce à l'initiative de ses rédacteurs. Il constitue le premier règlement de ce genre qui ait jamais été publié.

La preuve qu'on a attaché une sérieuse importance en Russie à ce document, c'est qu'à peine paru il a motivé de nombreuses discussions et suscité la floraison de tout une série d'articles sur la matière, en particulier d'études de cas concrets de guerre civile tels que les insurrections de Hambourg et de Bulgarie en 1923, de Reval en Esthonie à la fin de 1924. Les auteurs de ces études se sont attachés à dégager à la fois des principes généraux et des règles en vue des cas particuliers : il est utile de connaître ces principes et ces règles pour se rendre compte des intentions du parti communiste en cas de passage à la guerre civile effective.

***

Parmi les études les plus complètes sur le *Projet de règle-*

1. Règlement de la guerre civile : art 6 de la période de préparation technique : Les buts de cette action sont la *suppression des personnes nuisibles à la révolution...*

Art. 31 du plan de la révolte armée : Pour arriver à la désorganisation de l'adversaire, on organisera la *terreur en masse envers les chefs des forces ennemies afin de liquider dès le début de l'insurrection toutes les têtes des organismes gouvernementaux de coercition, en particulier les chefs de l'armée, de la police et des fascistes.*

Art. 34, § *c.* : Le parti social-démocrate est rangé parmi les partis bourgeois.

Même article, § *i* : *Liquidation des personnalités gouvernementales et contre-révolutionnaires, et des chefs de parti.*

ment de la guerre civile, nous mentionnerons et nous analyserons celle qui est due au camarade Drobov[1].

Il estime que le *Règlement de la guerre civile* ne précise pas assez les conditions de préparation de celle-ci. Et pour être sûr de ne pas sortir de la bonne doctrine, il fait tout d'abord appel à Lénine dont il cite le texte[2].

La période révolutionnaire est, pour le parti communiste, la même chose que le temps de guerre pour une armée régulière. Il faut élargir les cadres de notre armée, transformer en guerriers ses contingents du temps de paix, mobiliser les réservistes..., organiser de nouveaux corps, détachements et services auxiliaires. N'oublions pas qu'à la guerre il est inévitable et indispensable de compléter ses cadres avec des recrues moins bien préparées, remplacer peu à peu les officiers par des soldats, accélérer la préparation et la promotion des soldats aux fonctions d'officiers. Parlant sans métaphore, il faut puissamment élargir la composition de toutes les organisations du parti, ou se rattachant au parti, pour se maintenir à l'allure du torrent de l'énergie révolutionnaire devenu cent fois plus puissant.

Drobov voudrait donc voir avant tout compléter le règlement par des prescriptions relatives à la mobilisation du parti en vue de son passage au pied de guerre.

A cet effet il demande qu'on distingue dans la guerre civile deux situations qui motivent des prescriptions différentes :

la *guerre civile occulte* qui comprend elle-même deux périodes, la période pré-révolutionnaire, et la période révolutionnaire;

la *guerre civile ouverte.*

Au cours de la première période de la guerre civile occulte, on crée les cadres de la future armée et du futur pouvoir, et on prépare l'esprit des travailleurs à l'action révolutionnaire. Ce travail s'exécute strictement à l'intérieur du parti, en secret et sous forme de conspiration. C'est pendant cette période qu'on étudie la mobilisation, c'est-à-dire le passage du pied de paix à l'état de guerre.

Au cours de la seconde période, on élargit et on approfondit le travail de la première; on fixe l'effectif de l'armée révolutionnaire en tenant compte des ressources en hommes et en

1. Article paru dans la revue *Voïennaïa Mysl i Revolioutsia,* n° 8 de 1924 (décembre).

2. Lénine, *Œuvres complètes,* t. IV, p. 105; écrit avant la révolution.

matériel; on pousse activement le travail de dissociation des organes gouvernementaux; on sort du cadre du parti pour y attirer tous les éléments de la classe ouvrière. On finit d'arrêter le plan d'insurrection et on met au point les groupements tactiques qui seront chargés de le réaliser. Pourtant les centres directeurs continuent à rester secrets.

L'insurrection elle-même constitue le moment du passage de la guerre civile occulte à la guerre civile ouverte sur tout le territoire de l'État considéré.

Faut-il faire coïncider le déclanchement de l'insurrection armée avec une grève générale? La question est discutable.

La grève générale met en mouvement les masses du prolétariat, les mobilise, motive une mise en œuvre des organes de coercition gouvernementaux qui se trouvent ainsi dépensés: elle facilite donc la révolte armée. Par contre elle met en alerte le gouvernement et les organes chargés de sa défense. En réalité, dit Drobov, la grève générale n'est pas une condition indispensable de la révolte armée : la preuve, c'est que la révolution bolchévique du début de novembre 1917 à Pétrograd n'a pas comporté de grève générale, et elle a réussi. Par contre, si l'insurrection de Hambourg, non accompagnée elle aussi de grève générale, a complètement surpris la police, elle n'a pas moins surpris la classe ouvrière. Et Drobov conclut :

Si l'on veut obtenir une révolte en masse et non un *putsch* local, il faut avoir mené une agitation ouverte, claire et décisive parmi les masses, avoir militairement préparé ces masses en vue de la révolte armée selon des méthodes qu'on ne peut prévoir à l'avance une fois pour toutes. Dans un cas on utilisera des grèves, dans un autre des désordres dans la rue, la *terreur contre les agents de la bourgeoisie*, etc...

Il s'appuie encore une fois sur l'opinion de Lénine qui a écrit à propos de la préparation de la révolte armée dans la Russie tsariste[1].

Il ne s'agit pas d'une conspiration ou d'une attaque militaire exigeant la surprise. Il est probable que si, dans toute la Russie, pendant des semaines et des semaines, les troupes ont été alarmées par l'imminence de la lutte, tenues sous les armes, et si toutes les organisations ont mené rigoureusement l'agitation, l'armée sera démoralisée quand l'insurrection éclatera.

1. Lénine, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 22. Cette citation est empruntée à un livre paru avant la révolution.

Drobov trouve que les auteurs du *Règlement de la guerre civile* n'ont pas assez insisté sur l'intensité à donner au travail de désorganisation de l'armée. En effet cette désorganisation, si elle est suffisamment poussée, augmentera beaucoup les chances de l'insurrection. Mais il ne faut pas perdre de vue que le gouvernement peut lutter contre ce travail de dissociation, ce qui diminuera ces chances.

Les auteurs du *Règlement de la guerre civile* ont prévu que, pendant la période de préparation, le travail sera confié à un triumvirat, tandis que dans la période d'exécution un chef unique sera placé à la tête des organes militaires. Drobov estime que le commandement unique est préférable en tout temps parce que plus souple et de décision plus rapide, et parce que c'est le meilleur moyen d'éviter les palabres inutiles ou nuisibles. *Une forte centralisation de l'appareil militaire est indispensable, et surtout il n'y faut pas introduire de* DÉMOCRATISME. Il est par contre prudent de disposer d'un remplaçant, désigné d'avance, de tout chef militaire, remplaçant parfaitement orienté, de manière qu'il n'y ait jamais absence de commandement.

Il insiste également pour que le travail de dissociation des forces adverses soit disjoint de tout autre travail militaire, et pour que les organes chargés de cette besogne n'aient de rapport avec l'état-major que par l'intermédiaire du membre du parti qui a la direction de ce travail; cette précaution est nécessaire si l'on veut éviter les indiscrétions. Pour la même raison le travail militaire doit être distinct du travail général du parti.

Il demande aussi que l'on trace nettement la limite entre l'action d'organisation de l'armée révolutionnaire, c'est-à-dire le travail des états-majors, et la puissance gouvernementale révolutionnaire qui, dans la période de préparation de la conquête du pouvoir, réside dans les comités révolutionnaires.

Drobov estime qu'il ne suffit pas d'apprendre aux futurs combattants l'emploi des armes et leur utilisation tactique. Il demande qu'on leur enseigne l'utilisation du terrain, des notions de fortifications, les moyens de lutter contre les engins

techniques (autos blindées et chars de combat) et de détruire les moyens de transmission et de communication, qu'on les familiarise avec l'idée d'agir isolément par le fusil et la grenade sur les arrières de l'ennemi, et que des documents écrits leur soient distribués réglant tous ces points.

La formation des cadres exige la création de *véritables petites écoles militaires dirigées par des spécialistes ayant étudié tout particulièrement la guerre civile*[1], et la rédaction d'ouvrages militaires spéciaux sur la matière pour compléter les enseignements de la littérature militaire officielle. Faute de cet enseignement spécial on ne formera pas de cadres vraiment préparés à la guerre civile.

Quant aux combattants, ce seront presque tous d'anciens soldats que l'armée aura dressés et qu'il suffira de mettre au point.

Drobov déclare imprudent, à cause du secret à garder, de laisser connaître aux camarades récemment enrôlés dans les organisations de combat les noms de leurs chefs jusqu'aux commandants de compagnie inclus, comme le prévoit le *Règlement*. Ils ne doivent connaître que leur chef direct et son remplaçant en vertu du principe essentiel de toute conspiration que chacun ne doit connaître que ce dont il a besoin pour son propre travail.

Il demande également qu'on distingue, au cours du travail de dissociation de l'armée, de la police et des administrations, les « agitateurs » des « agents de renseignements ». Ces

1. Le journal communiste finnois *Vapaous* (cité par le journal finlandais *Hufvusbladet* du 22 décembre 1925) nous fait connaître les résultats obtenus par l'École militaire rouge finlandaise de Pétrograd.

Fondée en 1918 par des Finlandais bolchéviks, son programme fut approuvé en novembre de la même année par le gouvernement de Moscou. Depuis sept ans, cette école n'a pas cessé de fonctionner. Des centaines d'élèves en sont sortis, qui ont eu l'occasion de compléter pratiquement leur instruction au cours des guerres civiles russes. Au reste cette École militaire rouge finlandaise s'est développée en une *École militaire internationale* où l'enseignement est donné en différentes langues à quantité d'étrangers.

Et le journal *Vapaous* conclut fièrement en disant : « Maintenant qu'il existe un important contingent d'officiers rouges finlandais, l'ouvrier finlandais n'aura plus lieu de perdre la tête, en raison du manque de connaissances militaires, quand l'heure de la lutte sonnera de nouveau. »

deux catégories doivent s'ignorer l'une l'autre et recevoir leurs instructions par des voies différentes; sinon les « informateurs » risqueraient d'être découverts.

Pour la même raison de secret, les noyaux communistes à entretenir dans les troupes seront de 3, 4, 5 hommes au plus. Ils doivent, non pas rechercher la popularité et l'autorité comme le conseille le *Règlement*, mais au contraire cacher soigneusement leur affiliation communiste. Ils ne doivent avoir aucune communication avec les comités locaux et recevoir leurs instructions uniquement des organes chargés du travail de dissociation. Il suffit aux comités locaux de savoir qu'il existe dans tel ou tel corps ou service un ou plusieurs noyaux communistes.

Il n'est pas logique, dit Drobov, d'écrire dans le *Règlement* qu'il est recommandé d'éviter les combats décisifs en rase campagne. Si le prolétariat s'empare rapidement des grandes villes et si le gouvernement bourgeois concentre ses troupes en dehors de celles-ci, il faudra bien aller les attaquer. Sinon on tomberait dans la défensive et la passivité, comme « c'est arrivé aux Communards parisiens », ce qui est la perte de toute insurrection armée, car la conservation de l'offensive est la condition indispensable du succès.

A la veille de l'insurrection armée, le parti communiste disposera en général de beaucoup moins d'armes que de combattants, et il est difficile d'obtenir des armes. Va-t-on répartir quelques armes dans chacune des formations de combat existantes, ou au contraire former au début seulement quelques détachements de choc bien armés en ne regardant les masses du prolétariat que comme des réserves dont on tirera de nouvelles unités à mesure qu'on se sera procuré des armes?

Les solutions varieront avec chaque pays et chaque cas particulier. Tout en déclarant que le *Règlement* doit trancher cette question, Drobov ne propose du reste aucune solution nette.

***

La question de la mobilisation en vue de la guerre civile n'a pas préoccupé que le camarade Drobov. En même temps

que son article consacré à l'étude du *Règlement de la guerre civile*, en paraissait un autre signé Peres[1] et intitulé l'*Expérience de la mobilisation pendant la guerre civile en liaison avec les intérêts économiques.*

L'auteur y étudie le fonctionnement de la mobilisation pendant la période des guerres civiles en Russie de 1918 à 1921. Il y expose surtout les procédés de recrutement de l'armée rouge après la conquête du pouvoir et sort par suite en grande partie du cadre de la présente étude. Nous en tirerons cependant quelques données intéressantes pour la préparation de la guerre civile.

Peres avoue en effet que le parti communiste, voulant faire de l'armée rouge un instrument de domination politique, avait envisagé la suppression du service militaire obligatoire et l'emploi de volontaires recrutés uniquement parmi les membres du parti. Mais ceux-ci ne montrèrent que peu d'empressement à prendre les armes : il fallut donc recourir au recrutement forcé. Le manque de cadres communistes instruits força en outre à faire appel, et même par réquisition, aux officiers de l'ancienne armée pour avoir le personnel de commandement nécessaire[2].

Mais ce recrutement obligatoire, le parti communiste ne voulait d'abord l'exercer que parmi des éléments dont il se croyait sûr, c'est-à-dire parmi les ouvriers de Pétrograd et de Moscou, et parmi les paysans cultivant eux-mêmes sans recourir à des travailleurs agricoles. C'est à ce genre de recrutement qu'il faudrait peut-être s'attendre tout d'abord de la part du parti communiste, en cas de guerre civile éclatant dans un autre pays que la Russie.

La conséquence immédiate de ce recrutement portant principalement sur la classe ouvrière fut de finir de mettre les usines hors d'état de fonctionner[3]. Il fallut renvoyer des

1. N° 7 (novembre) et 8 (décembre) de *Voïennaïa Mysl i Revolioutsia.*

2. Tout de suite après sa nomination au Commissariat du peuple à la guerre, en mars 1918, Trotsky déclara indispensable de recourir aux officiers de carrière; il est vrai qu'il eut soin de spécifier qu'ils seraient surveillés de près par des commissaires offrant toute garantie au point de vue politique.

Dès avril 1918, il réclama la reconstitution d'organes de recrutement et fit augmenter les troupes en personnel de tout genre.

3. A rapprocher des déclarations de Lénine au sujet du déclassement du pro-

ouvriers spécialistes, et faire un plus large appel aux paysans. La désorganisation de l'industrie par suite de la mobilisation des ouvriers, — qui du reste désertaient en grand nombre — devint telle que les organes gouvernementaux chargés de la direction des usines d'État et des transports accueillaient officiellement les déserteurs et régularisaient leur situation pour pouvoir assurer la marche de leurs services.

De ce qui précède il faut retenir qu'on se rend compte dans les milieux communistes de la difficulté de recruter une armée rouge assez nombreuse dans les milieux ouvriers sans ruiner l'industrie, dans les milieux paysans sans compromettre l'agriculture, et de celle de disposer de cadres possédant l'instruction militaire nécessaire.

Pour compléter les indications du *Règlement de la guerre civile*, il nous reste à dire quelques mots des études de cas concrets consacrées à la matière, et des principes qui en ont été dégagés. Nous utiliserons dans ce but des articles parus également dans les revues *Voïennaïa Mysl i Revolioutsia*[1], et *Voïna i Revolioutsia*[2].

***

Après avoir constaté que, si les événements révolutionnaires en Orient ont un caractère national, les explosions qui se sont produites en Europe centrale et occidentale ont nettement celui de la guerre de classe, le camarade Kakourine juge utile de résumer les enseignements qui se dégagent de « ces combats d'avant-garde contre le capital », et d'apporter ainsi sa part

létariat en Russie à la suite de la révolution et au cours des guerres civiles (discours de Lénine au IIIe Congrès des propagandistes politiques à Moscou. — *Pravda* du 21 octobre 1921, n° 237 :

« La guerre, la ruine économique, le désarroi général ont déclassé nos ouvriers, et *la classe ouvrière, désemparée, n'existe plus en tant que prolétariat...* »

1. N° 7 (novembre) de 1924 : Considérations sur la préparation de la révolution d'après l'expérience de la révolution (russe) de 1917 et de la révolution bulgare de 1923, par Kakourine.

L'insurrection de Hambourg, par Dounaïev.

N° 8 (décembre) de 1924 : De l'expérience de la guerre civile, emploi des destructions, par S. P.

2. N° 1 de 1925 : L'insurrection de Reval en Esthonie en décembre 1924, par Tikk.

à l'étude collective qu'exige l'établissement des règles de la tactique de la guerre civile.

L'étude de la tactique de la guerre civile, déclare-t-il, doit envisager cette opération dans son ensemble qui se développe parfois sur de vastes espaces, et non quelque épisode isolé de cette opération. C'est seulement en étendant ainsi largement le cadre de notre étude que nous pouvons saisir l'ensemble du processus de la guerre civile, établir certaines particularités caractéristiques de sa tactique et montrer en quoi celle-ci diffère de la tactique habituelle.

Une grosse complication de la préparation de la guerre civile, c'est son caractère de conspiration. Il y a là un facteur dont il faut tenir compte.

De ce point de vue, la révolution bolchévique du début de novembre 1917 s'est trouvée dans des conditions exceptionnellement favorables. La garde rouge avait pu se constituer à l'avance sous forme de « garde des usines » et s'exercer presque ouvertement pendant des semaines en beaucoup d'endroits. La faiblesse du gouvernement de Kérenski l'empêcha de rien faire pour désarmer ces « gardes des usines », et, dans les journées précédant l'insurrection, les ouvriers s'emparèrent de dépôts d'armes ou se firent remettre des fusils par ordre du Comité révolutionnaire militaire.

Un grand danger réside dans l'explosion de la guerre civile en un point isolé, comme ce fut le cas à Hambourg en 1923, la conférence de Chemnitz s'était pourtant déclarée opposée à cette tentative, car on va ainsi à un échec presque inévitable qui entraînera après lui une réaction dangereuse pour le parti.

Un point très important, déjà envisagé du reste par le *Règlement* et dans les desiderata de Drobov à son sujet, est la nécessité d'une plate-forme idéologique à la portée des masses populaires, c'est-à-dire la diffusion de quelques idées simples et facilement compréhensibles. Cela est particulièrement essentiel quand il s'agit « de la conquête idéologique de la force armée qui se trouve à la disposition de l'appareil gouvernemental. Si cette conquête est réalisée, le principal est fait et le succès de l'explosion révolutionnaire assuré; mais même si on réussit seulement en partie à la neutraliser ou

à y créer une dissociation, c'est déjà une grande chance d'issue heureuse de la lutte future. » C'est même un résultat considérable d'obtenir seulement que les troupes soient douteuses et que leurs chefs n'osent pas avoir confiance en elles[1]. Le succès de la révolution bolchévique de novembre 1917 fut dû en grande partie à la propagande bien faite à l'avance dans la garnison de Pétrograd qui venait au mois de juillet précédent de réprimer la première insurrection bolchévique. Elle resta neutre en novembre, et le coup de force qui amena au pouvoir le parti communiste, fut exécuté sans peine par 4 à 5000 matelots de Cronstadt.

Le service des renseignements, pendant la période de préparation de l'insurrection, doit être dirigé très secrètement pour être productif. Il précisera la topographie des objectifs à conquérir, la composition et l'effectif de leurs garnisons, l'état moral de celles-ci, la manière dont le service y est assuré, le système des liaisons qu'elles utilisent.

Il faut également monter à l'avance le système de liaisons et transmissions de l'insurrection, mais ne l'utiliser qu'au moment de l'action pour éviter des fuites possibles.

A la question des transmissions se lie celle de la place à attribuer aux états-majors. Ceux-ci, comme dans toutes les situations de guerre, doivent, tout en jouissant d'une sécurité relative, pouvoir assurer la conduite des opérations. Ainsi, dans un centre industriel dont les forces prolétariennes qui l'habitent doivent assurer la conquête, l'état-major, tout en restant dissimulé jusqu'au moment de l'insurrection, se tiendra dans ce centre. Si au contraire les forces à employer viennent de l'extérieur, l'état-major s'installera à un poste de commandement extérieur permettant de communiquer avec les centres révolutionnaires d'où viendront ces forces. Faute d'avoir compris cette nécessité, les « comités d'action » de la révolte agrarienne bulgare de 1923 qui avaient à conquérir les centres administratifs au moyen de détachements

1. Ce cas s'est produit dans la garnison de Moscou lors des événements révolutionnaires de 1905. Il en résulta un retard dans la répression des troubles, qui entraîna un plus grand développement de ceux-ci et une lutte beaucoup plus dure.

constitués dans les campagnes, ont commis l'erreur de rester dans les villes : le résultat fut la rupture des communications et l'impossibilité de coordonner l'action des différents détachements.

Il est très important d'isoler le foyer de la principale lutte tactique pour empêcher l'adversaire d'y envoyer des renforts. Les troupes que le gouvernement pourrait vouloir y amener, doivent être immobilisées par des opérations secondaires qui en même temps répandront de tous côtés l'explosion révolutionnaire. La concentration des efforts en un même point n'est pas une garantie de succès comme c'est le cas dans la tactique habituelle.

A défaut de ce procédé, il faudra isoler le foyer principal de la lutte par des détachements de couverture tenant les communications, voies ferrées et grand'routes. Kakourine expose, comme exemple à l'appui, les mesures prises à Pétrograd en vue de la révolution bolchévique de 1917. Dès la veille au soir, c'est-à-dire le 7 novembre, des détachements occupèrent toutes les gares de la ville par où des renforts auraient pu arriver au gouvernement de Kérenski, formant ainsi une couverture rapprochée. Une couverture plus éloignée était assurée par les garnisons de Gatchina, Louga, Diétskoïé Sélo, acquises aux Bolchéviks.

Au contraire, dans l'insurrection bulgare d'octobre 1923, les insurgés qui voulaient baser leurs opérations sur le nœud de chemin de fer de Vratsa (entre Plevna et Sofia) négligèrent de tenir la voie ferrée entre Plevna et Vratsa. Malgré les succès remportés par eux au début, cette négligence permit à la garnison de Plevna de venir renforcer Vratsa : l'opération échoua.

Quelques précautions que l'on prenne pour assurer le secret, la préparation d'une grande insurrection ne peut complètement échapper au gouvernement qui prendra ses mesures pour concentrer ses forces aux points voulus. Faudra-t-il empêcher ces déplacements de troupe par des opérations de détail de partisans précédant de peu l'insurrection, en particulier contre les nœuds des voies ferrées? Après avoir montré la faute qu'ont

commise les insurgés bulgares de 1923 en ne tenant pas les voies ferrées, Kakourine fait ressortir que celles-ci étaient d'une importance capitale dans un pays tel que la Bulgarie qui en possède peu, mais que dans les pays de l'Europe occidentale, si riches en voies ferrées, en bonnes routes et en moyens automobiles de transport, la question est tout autre et bien plus difficile à résoudre.

Il recommande, tout au moins au début de l'insurrection, de donner des *directives* plutôt que des *ordres*, afin de laisser plus d'initiative aux exécutants sur le choix des moyens.

Le plan d'opérations doit être simple, car il faut penser que les chefs des divers groupes n'auront pas une grande expérience du commandement et seront peu capables de coordonner les mouvements de détachements isolés. Il cite en exemple le cas de l'attaque de Kazanlyk lors de l'insurrection bulgare d'octobre 1923. Quatre détachements venus des villages voisins avaient reçu l'ordre d'aborder cette ville de nuit simultanément, à un signal qui devait être l'extinction de toutes les lumières réalisée grâce à l'enlèvement de l'usine électrique par un détachement spécial. Le coup de main de celui-ci échoua. Les différentes colonnes arrivèrent devant la ville à des heures différentes, et furent repoussées successivement par la garnison, ou se dispersèrent au jour sans avoir combattu.

Kakourine ne se flatte pas d'avoir épuisé le sujet. Il tient seulement à insister sur la nécessité de l'étude historique de cas concrets. Il recommande en particulier l'étude d'opérations qui permettraient de préciser la place et le rôle à donner aux réserves dans l'occupation et la défense des grandes villes, la manière d'y assurer la possession des quartiers conquis, la communication avec la campagne, etc. La matière de cette étude doit, dit-il, se trouver dans les événements des guerres civiles récentes.

***

En même temps que Kakourine étudiait les événements de Bulgarie, le camarade Dounaïev faisait une étude de détail du même genre en examinant le développement de l'insurrec-

tion communiste de Hambourg d'octobre 1923. L'auteur avoue que sa documentation a été incomplète, et nous ajouterons qu'elle semble souvent tendancieuse. Elle contient cependant de nombreux renseignements intéressants.

Dounaïev commence par exposer la situation générale de l'Allemagne. La petite bourgeoisie était réduite au désespoir. Les socialistes sentant diminuer leur influence sur les masses appuyaient à gauche, et celle des communistes était en progrès. Mais l'accès de ceux-ci au pouvoir parlementaire en Saxe avait fait croire à beaucoup de membres du parti que cette méthode pouvait dispenser de la guerre civile. Le parti communiste n'avait donc ni procédé suffisamment à la préparation politique et technico-militaire de la lutte de classe, ni réuni l'armement nécessaire. Au contraire le gouvernement du Reich était prêt à utiliser la Reichswehr et les associations militaires pour écraser la Saxe rouge.

Une conférence ouvrière tenue à Chemnitz, et dans laquelle les éléments intellectuels tenaient une large place, n'osa pas, « *par suite des habitudes légales du mouvement ouvrier allemand* », décider d'engager la lutte ouverte avec la réaction. En agissant ainsi, on oubliait que « LES GRANDES QUESTIONS NE SE SOLUTIONNENT QUE PAR LE SANG ET LE FER, ET QUE SEULE LA GUERRE CIVILE POURRA ACCOMPLIR LA RÉVOLUTION SOCIALE ET MENER LA CLASSE OUVRIÈRE AU POUVOIR ». Ce manque de décision réduisit l'insurrection à n'être qu'une « lutte partielle » au lieu d'être un des plus puissants éléments dans la lutte décisive pour « la conquête du pouvoir politique ».

Hambourg, centre prolétarien très important, était passé du socialisme au communisme. Il s'y était produit, à propos des questions d'alimentation, des troubles amenant des conflits avec la police, et il y avait eu une grève des ouvriers du port et de nombreuses manifestations de chômeurs; des comités d'action et des centuries prolétariennes s'étaient formés dans les usines. Toutefois l'influence des socialistes et des bureaux des syndicats, dont l'action ne s'exerçait pas dans le même sens que celle des communistes, avait empêché une grève générale des chantiers maritimes.

Le départ de la Reichswehr pour la Saxe le 21 octobre,

en vue d'y écraser le mouvement révolutionnaire, créait à Hambourg une occasion favorable, parce que les volontaires destinés à la remplacer n'étaient pas encore complètement organisés.

L'organisation militaire communiste de Hambourg disposait de 1 200 ouvriers, la plupart anciens soldats, répartis en 15 centuries incomplètes et en divers petits détachements. Leur esprit combatif était bon, mais leurs chefs, anciens sous-officiers en général, manquaient de préparation théorique et « *étaient peu familiarisés avec la tactique de l'insurrection et de la guerre civile*, PRESQUE COMPLÈTEMENT NON ENCORE ÉTUDIÉE A CETTE ÉPOQUE PAR LE PARTI COMMUNISTE ». Pour assurer la conservation du secret, on n'avait prévenu que les chefs des centuries et des détachements.

Il restait dans la ville environ 3 000 hommes de la police (*Schutz-polizei* et *Sicherheits-polizei*) organisés militairement et disposant de mitrailleuses et de 6 autos blindées. Le travail de dissociation communiste les avait quelque peu ébranlés, mais ce travail avait été insuffisant.

Les grandes lignes du plan d'insurrection étaient les suivantes :

a) S'emparer par surprise de l'armement des petits détachements de police et de l'armement contenu dans les magasins.

b) Diriger offensivement sur le centre de la ville toutes les forces ouvrières des quartiers est et nord, après avoir nettoyé ces quartiers des forces ennemies et s'être emparé des chantiers navals et de tous les passages du port.

c) Employer les détachements des villes en aval de Hambourg à barrer le fleuve et arrêter les navires ennemis s'il en venait de Kiel.

d) Former à Neu Munster un gros détachement de renfort à destination de Hambourg.

e) S'emparer de l'aérodrome de Harbourg au moyen du détachement de cette ville.

Dounaïev reproche à ce plan de manquer de précision, surtout dans le calcul du temps nécessaire aux diverses opérations, et de négliger l'occupation et la destruction des voies ferrées en vue d'arrêter les renforts ennemis, ainsi que la

destruction des moyens de liaison (stations radio, télégraphiques et téléphoniques) dont disposait l'adversaire. Il remarque également, comme Drobov (voir plus haut), que si le secret bien gardé a fait de l'insurrection une surprise pour la police, les masses prolétariennes ont été, elles aussi, surprises faute d'une préparation politique convenable.

Le 22 octobre, à 5 heures du matin, 80 insurgés bien armés et répartis en petits groupes enlevèrent 13 postes de police, dans la partie nord-est de la ville, s'emparant d'un armement permettant de porter leur effectif à 200 hommes. Mais bientôt 500 hommes de la police avec 6 autos blindées reprirent l'offensive et dès 9 heures ils avaient reconquis la plupart des postes perdus qu'ils entourèrent de tranchées et de fils de fer. En même temps le commandement militaire de l'insurrection apprenait la résolution de la conférence de Chemnitz et donnait l'ordre de cesser la lutte, mais un des quartiers insurgés refusait d'exécuter cet ordre, et il n'était pas possible dans les autres quartiers de rompre le combat avant la nuit.

En même temps que l'insurrection avait éclaté la grève générale et, vers midi, une grande démonstration se dirigea vers la maison des Syndicats. Elle fut accueillie à coups de fusil et dispersée par la police appelée par les social-démocrates.

De leur côté les insurgés élevèrent des barricades dans les rues ou y creusèrent des tranchées semi-enterrées dont les parapets étaient faits, soit de pavés et de dalles de trottoirs, soit de sable, et disposèrent à 60 mètres environ en avant de celles-ci des barrages faits de supports de trolleys ou d'arbres abattus, ou même de fils de fer. Ces tranchées et barricades furent établies sans plan d'ensemble et uniquement pour barrer les rues par lesquelles s'avançaient la police et ses autos blindées. Les travaux furent exécutés par les hommes de l'organisation militaire non pourvus d'armes, et aussi par des femmes et des jeunes gens.

Les insurgés occupèrent ces positions seulement avec quelques hommes; les autres combattants étaient embusqués sur les toits, derrière les cheminées, de préférence aux maisons d'angle d'où ils avaient des vues et un bon champ de tir dans plusieurs directions, et d'où ils couvraient par leur feu les

abords des barricades. Ils n'avaient comme réserve que les ouvriers à qui l'on pouvait distribuer des armes.

La police agit par détachements de 30 à 50 hommes. En raison de son état moral douteux et de l'attitude hostile d'une grande partie de la population, cette manière d'opérer était logique. Bien pourvus de munitions, ces détachements dirigeaient un feu violent de fusil et de mitrailleuse contre les fenêtres et les toits des maisons et, sous la protection de ce feu, ainsi qu'avec l'appui des autos-mitrailleuses, les assaillants se glissaient le long des maisons vers les barricades à enlever.

Les défenseurs, sans se préoccuper des autos blindées arrêtées par les obstacles matériels, dirigeaient uniquement leur feu sur l'infanterie assaillante et la repoussaient sans peine. Arrêtées partout par les défenses accessoires qui couvraient les tranchées, les autos blindées n'obtinrent aucun succès. L'une d'elles eut son mécanicien tué d'un coup de revolver qu'un insurgé vint tirer par la fente de visée. Deux autres furent entourées de barricades et mises ainsi hors d'état de se retirer.

La police, qui avait été en somme peu mordante, rompit le combat le soir et se replia.

Dans le cours de la journée, la police des villes voisines avait été appelée en renfort. Un détachement de la *Reichswehr* vint de Stettin; le croiseur *Hambourg* et deux torpilleurs venus de Kiel débarquèrent de l'infanterie de marine et des mitrailleuses. La nuit suivante arriva la *Schupo* de Lubeck, et des détachements de volontaires anti-communistes s'organisèrent.

Le lendemain matin les forces gouvernementales passèrent à l'offensive, mais la police agit mollement, et il y eut parmi les marins des refus d'obéissance.

Le combat ne consista qu'en tirailleries. La police à cheval ne servit à rien. Quelques aéroplanes exécutèrent des tirs à la mitrailleuse qui ne donnèrent pas de résultats sérieux. Les tireurs des toits enrayèrent toutes les tentatives de mouvement en avant. En même temps des groupes d'insurgés formés dans un quartier non attaqué commencèrent à agir sur les derrières des forces gouvernementales, faisant craindre une révolte générale de la population ouvrière.

Une démonstration d'ouvriers non armés se produisit au

centre de la ville, mais elle fut dispersée à coups de fusil. La grève devint cependant presque générale dans les usines métallurgiques et parmi les ouvriers de la ville, du gaz et des chemins de fer.

Dans la nuit du 24 au 25, le commandement militaire de l'insurrection reçut de nouveau l'ordre de cesser le combat pour éviter des pertes inutiles. Il prescrivit alors de se disperser sous la protection du feu des tireurs occupant les toits; ce décrochage fut achevé le matin, mais des combattants isolés continuèrent encore pendant trois et même quatre jours à tirer du haut des toits.

Pendant la lutte l'état-major des insurgés se déplaça fréquemment derrière le front occupé, sous la protection de petits groupes d'observation surveillant les rues voisines. Avant de lui être transmis, les renseignements étaient groupés à un poste spécial placé plus en avant[1]. Il en était de même pour les organes de commandement des différents secteurs. Ce procédé était commode pour le secret et pour la sécurité de l'état-major, mais il compliqua et retarda les liaisons. Aussi les combattants se plaignirent-ils de ne savoir où envoyer leurs renseignements et de ne pas recevoir d'ordres. Cette faute découlait du manque de préparation des chefs à la guerre civile.

Les seuls moyens de transmission employés furent des coureurs et des cyclistes, car les insurgés n'avaient pas mis la main sur les centraux téléphoniques, de même qu'ils ne pensèrent pas à couper les lignes téléphoniques pour en priver l'adversaire.

Dounaïev n'a pas eu et ne fournit pas de données sur le fonctionnement du service de renseignements des insurgés pendant le combat. Mais il déclare que celui des forces gouvernementales fut des plus médiocres avant l'action, puisque la police fut complètement surprise, et tout aussi médiocre pendant et après la lutte : la police arrêta quantité de gens, mais parmi eux très peu d'émeutiers.

1. On sera frappé de l'analogie de cette installation des états-majors de l'insurrection avec les organes réglementaires dans notre armée : Quartier général; P. C. (Postes de combat) des secteurs; C. R. A. (Centres de renseignements avancés).

Une des principales causes de l'échec fut que l'insurrection surprit la population ouvrière autant que la police : elle n'avait pas été moralement préparée à l'insurrection.

Le travail de dissociation préalable des forces gouvernementales avait été insuffisant. Pourtant certaines femmes rendirent des services, et désarmèrent même des soldats et des policiers pendant le combat.

Beaucoup d'insurgés commirent l'imprudence de s'appeler par leurs noms en présence de policiers faits prisonniers. Il en résulta parfois ensuite pour eux de graves ennuis.

Une autre faute grave consista à ne pas fouiller à fond un des postes de police enlevés. Deux policiers restés cachés dans la cave purent téléphoner à la police centrale. Ils furent bientôt dégagés par un détachement envoyé à cet effet en automobile.

La tactique des deux partis, — tireurs isolés sur les toits du côté des insurgés, — détachements nombreux agissant dans les rues du côté de la police, — eut comme résultat, dit Dounaïev, que les premiers n'eurent que 5 ou 6 morts, tandis que la seconde eut 80 tués et de nombreux blessés[1]. Le feu désordonné de celle-ci causa des pertes assez nombreuses dans la population civile.

En terminant son article, Dounaïev insiste sur les enseignements suivants :

Le manque d'application de la doctrine de Marx et de Lénine, les *illusions démocratiques* à l'intérieur du parti communiste allemand, le front unique avec entente seulement « par en haut » ont entravé à la fois la préparation politique et la préparation militaire. Rien n'était prêt, ni l'appareil de combat, ni l'armement.

L'appareil de combat a médiocrement fonctionné, et la masse elle-même du prolétariat a été surprise par l'événement, parce que l'agitation orale et écrite avait été insuffisante. Beaucoup de meneurs politiques oublient qu'au combat l'essentiel est de se battre. Les démonstrations et les meetings ne sont à leur place qu'avant ou après le combat.

Il n'y avait pas eu de préparation militaire technique systématique. On n'avait pas instruit le personnel de commande-

1. Nous ne reproduisons que sous toute réserve ces renseignements relatifs aux pertes des deux partis : ils nous semblent en effet très tendancieux.

ment révolutionnaire et celui-ci ne disposait pas des documents qui lui auraient permis de s'instruire lui-même. Dounaïev nous dit du reste que le livre nécessaire existe maintenant en Allemagne sous le titre *Vom Bürgerkrieg*. Le plan d'opérations, juste en lui-même, n'était pas assez poussé dans le détail. Le mécanisme de commandement et de liaison n'était pas adapté à la situation : les chefs subordonnés, restés sans ordre et abandonnés à eux-mêmes, manquèrent d'initiative. Le courage et l'esprit de sacrifice des exécutants ne peuvent combler de telles lacunes.

Les tireurs installés en petit nombre sur les toits et aux fenêtres se flanquaient les uns les autres et battaient les abords des tranchées barrant les rues. L'ennemi n'est pas parvenu à les déloger et ils lui ont infligé des pertes.

L'action par surprise sur les derrières de l'adversaire, comme elle s'est produite dans certains quartiers, a causé à celui-ci de grosses inquiétudes et le démoralisa. « Cela est toujours possible dans une ville possédant un nombreux prolétariat. »

Les autos blindées sont facilement arrêtées dans le combat de rues par des tranchées, mais celles-ci seraient le plus souvent inefficaces contre les chars de combat.

Le feu nourri des mitrailleuses ne donne pas grand résultat contre les tranchées et les maisons; il est insuffisant à préparer une attaque. L'emploi des grenades, celui des explosifs pour faire cheminer l'attaque à travers les maisons auraient été intéressants à étudier, mais on manque de documents à leur sujet.

L'ennemi, tenant compte de la grosse supériorité de ses forces, de l'hostilité de la population et du peu de solidité de ses troupes, a eu raison de combattre par assez gros détachements. Mais le désir de ne rien perdre, d'être fort partout, l'a conduit à la dispersion de ses forces, à l'absence d'un moyen de choc qui aurait pu amener une décision rapide. Le résultat fut une passivité générale. Plus de 6 000 combattants largement dotés de moyens techniques, n'ont pu venir à bout en deux jours de 200 révolutionnaires... *Le prestige du commandement allemand a beaucoup souffert à Hambourg...*[1]. Il n'a pas

1. Nous faisons toutes réserves sur l'exactitude de cette appréciation sur le commandement allemand. Il faut en effet faire la part du désir d'encourager les militants communistes qui préparent la guerre civile. Ce qu'il faut en retenir, c'est que les chefs des troupes et de la police gouvernementales, et ceux de

su apprécier les forces des insurgés. Au combat il a dispersé ses forces, a été passif et a médiocrement conduit des opérations qui, dans le cas d'insurrection et de guerre de rues, doivent être menées avec rapidité et avec une décision inflexible.

L'expérience de Hambourg montre une fois de plus la valeur du précepte de Marx et de Lénine, que « l'insurrection est un art. Tout militant révolutionnaire des pays capitalistes doit se souvenir de ce précepte et le mettre en pratique ».

***

L'étude de l'insurrection de Reval en décembre 1924 ne porte en somme que sur un épisode local. Il en ressort cependant des renseignements.

Son terrain de préparation a été la crise économique et financière qu'a traversée l'Esthonie en 1924, jointe à une mauvaise récolte et à une augmentation des impôts. Le gouvernement sentait se développer la propagande de la Russie soviétique, dont il appréhendait même une intervention ouverte. Aussi avait-il pris des mesures de précaution à la frontière, et armé les membres des ligues de défense sociale. L'insurrection se produisit néanmoins le 1er décembre. Il est très instructif de montrer dans quelles conditions.

A 5 heures du matin, en pleine nuit par conséquent, diverses bandes, en général de dix à douze hommes, attaquèrent par surprise les établissements publics, les casernes et les postes de police.

Au ministère de la Guerre, la sentinelle fut enlevée et les insurgés pénétrèrent dans le bâtiment après y avoir jeté quelques grenades par les fenêtres. Mais ils furent repoussés par les hommes de garde. Cet échec était sensible, car il permit à l'autorité militaire d'organiser la défense.

L'école militaire, située hors de la ville, en partie entourée de broussailles et non enclose, fut attaquée par une cinquantaine d'hommes armés de pistolets et dont plusieurs étaient revêtus d'uniformes. Une partie d'entre eux pénétra dans les

volontaires éventuellement appelés à venir en aide à celles-ci, ont besoin, tout autant que les révolutionnaires, d'avoir étudié les conditions de la guerre civile dans les grandes villes et d'être préparés à résoudre les problèmes qu'elle pose.

bâtiments, tua le sous-officier de service, ouvrit le feu sur les élèves habitant les salles du rez-de-chaussée et essaya de s'y emparer des râteliers d'armes. Malgré le désordre causé par cette irruption, la résistance s'organisa et les insurgés s'enfuirent.

Le 10e régiment d'infanterie n'était, paraît-il, pas sûr. Les insurgés ne s'en prirent pas à ses casernes et attaquèrent les logements et le cercle des officiers. Ils y pénétrèrent d'emblée et y tuèrent trois officiers, puis battirent en retraite sans qu'on pût comprendre pourquoi.

La 2e compagnie de chars de combat comptait dans ses rangs un sous-officier acquis à la cause de l'insurrection. Celui-ci désarma la sentinelle du garage, en sortit un char et mit les autres hors de service. Mais un autre sous-officier dirigea la résistance des soldats, repoussa les assaillants et, par un coup adroitement dirigé sur le créneau du char, tua son camarade passé à l'insurrection.

Au terrain d'aviation l'attaque fut dirigée à la fois sur le corps de garde et les différents bâtiments. Le sous-officier de service fut fait prisonnier, la garde désarmée, et l'aérodrome occcupé par les insurgés qui s'y mirent en état de défense. Mais le commandant du 10e régiment marcha contre eux avec trois détachements, en partie composés d'officiers, et un char de combat, et le reprit.

Les insurgés s'étaient également emparés du siège du gouvernement, de la gare et du bureau central des postes et télégraphes sans aucune difficulté, parce qu'ils n'étaient pas gardés, ainsi que des postes de police qui n'offrirent pratiquement pas de résistance. Tous ces locaux furent repris les uns après les autres par des détachements composés d'officiers et d'élèves de l'école militaire, et de sous-officiers.

Le camarade Tikk, auteur de cette étude, en dégage les enseignements pratiques.

Les forces des deux partis étaient à peu près égales : 300 hommes armés du côté des insurgés; 400 hommes du côté du gouvernement, en majeure partie officiers, élèves de l'école militaire, sous-officiers. Les pertes furent d'une quinzaine de tués et d'une quarantaine de blessés de chaque côté.

L'attaque fut pour le gouvernement et ses défenseurs une surprise complète, mais cet avantage fut annulé par la manière médiocre dont furent conduits les détachements insurgés (emploi maladroit de grenades, fusillades inutiles, abandon de points conquis). L'action des groupes d'attaque n'était pas coordonnée, et les insurgés se battirent médiocrement, faute d'instruction sans doute, car dans tous les combats ils eurent le dessous, sauf dans la prise du terrain d'aviation.

La police eut une attitude passive, ainsi qu'une partie des troupes et même des officiers. La lutte s'engagea, du côté gouvernemental, grâce à l'énergie de quelques officiers supérieurs ou à celle de sous-officiers abandonnés à eux-mêmes, et aux élèves de l'école militaire.

Mais la plus grave lacune de l'insurrection fut qu'elle resta partielle : les masses populaires n'appuyèrent pas les insurgés : « *Une des conséquences de l'insurrection a été de provoquer une union impressionnante de tous les groupements et partis politiques bourgeois,* Y COMPRIS LES SOCIAL-DÉMOCRATES. »

La répression eut comme résultat la ruine, au moins momentanée, des organisations communistes en Esthonie.

***

La presse militaire russe ne se borne pas du reste à ces études étroitement techniques de la guerre civile. Elle fourmille d'articles, le plus souvent tendancieux, sur les événements qui montrent que les états capitalistes de l'Europe occidentale sont exposés à de graves aventures dans leurs colonies et pays à mandat, ou dans les régions où leurs intérêts économiques sont prépondérants. Les événements du Maroc, de Syrie, de Perse, de Chine sont passionnément suivis et commentés, et souvent déformés avec une exagération très grande[1]. Une propagande intense montre les États

1. C'est ainsi que la *Zaria Vostoka* du 31 octobre 1925 dit à propos des événements de Syrie : « Le sinistre bombardement de Damas apparaît, en raison de sa cruauté, comme le summum des actes de barbarie que l'impérialisme français poursuit d'une façon systématique depuis le premier jour d'application de son mandat dans ce malheureux pays. »

La *Pravda* du 29 octobre, de son côté, prétend qu'il y eu 25 000 femmes et enfants tués pendant le bombardement de Damas.

capitalistes acharnés à l'encerclement et à la ruine de la Russie soviétique, et s'adresse en même temps aux masses prolétariennes et coloniales des autres pays pour les exciter à se tenir prêtes à prendre part à la lutte, le moment venu. Ces articles sont trop nombreux pour que nous en fassions une analyse détaillée. Mais nous ferons une exception en faveur d'un article dont l'auteur n'est rien de moins que M. Karakhane, ambassadeur soviétique à Pékin, parce qu'il nous montre bien l'importance attachée au choix d'un levier idéologique simple bien adapté aux conditions locales et susceptible d'agir puissamment sur l'esprit des masses populaires. Ce levier peut parfaitement ne pas être choisi en vue de la lutte de classe si les circonstances ne s'y prêtent pas. C'est ainsi que l'on peut tirer utilement parti des questions de race ou de religion. Dans l'article dont nous nous occupons en ce moment, M. Karakhane[1], nous expose comment on s'y est pris en Chine pour déclancher la redoutable convulsion qui déchire ce pays. Le prétexte choisi a été l'existence de TRAITÉS INÉGAUX, c'est-à-dire avant tout un prétexte politique et économique. « Dans le passé, le peuple chinois ne savait pas par quel moyen le capitalisme l'asservissait. Maintenant, dans toutes les réunions, sur de nombreuses affiches apposées dans les rues, dans les mots d'ordre du mouvement, vous trouvez des indications parfaitement précises au sujet de la manière dont l'impérialisme asservit la Chine, et de ce contre quoi, et comment, il convient de lutter. » Et, entrant dans le détail, l'article expose comment on a fait comprendre au peuple chinois que les tarifs de douane ont été établis non par la Chine, mais par les étrangers, ce qui permet à ceux-ci d'entraver l'industrie chinoise, que les finances comme les douanes sont aux mains des étrangers, que le principe de l'exterritorialité en matière économique et de justice donne aux étrangers une position privilégiée. La xénophobie chinoise a été canalisée et transformée en lutte contre une certaine forme d'impérialisme et contre certains étrangers. En outre, comme il faut pourtant ne jamais oublier la lutte de classe, on — c'est-à-dire M. Karakhane sans doute — a

1. « La Chine de nos jours », par M. Karakhane, dans le n° 6 de 1925 de la revue *Voïna i Revolioutsia.*

fait en sorte que le peuple chinois sache non seulement que la Russie soviétique est son amie, mais aussi « qu'au loin, en Europe, en Angleterre et en France, il y a un prolétariat, des communistes, un mouvement révolutionnaire ouvrier qui est avec lui dans la lutte. Il sait aussi que sur le continent asiatique où souffre le peuple chinois, il y a d'autres peuples asiatiques qui se trouvent encore dans les mâchoires de l'impérialisme... » De cette propagande résulte, dit M. Karakhane, « un mouvement international conscient », combiné à un désir de lutte contre l'impérialisme européen qui est en même temps une lutte pour l'unité de la Chine. Il déclare au reste sans ambages que les événements actuels « ne sont qu'un prélude ». Voilà qui promet.

L'action de propagande ne s'exerce pas seulement quand il s'agit de conquérir le pouvoir. Elle s'exerce également après la victoire pour consolider les résultats de celle-ci. Le camarade Frunze, commandant en chef de l'armée rouge, récemment décédé, déclarait le 18 août dernier, dans un discours à l'occasion de la fin des cours de l'Académie militaire politique, que le but de ces cours était la formation de directeurs politiques chargés de maintenir dans l'armée l'idéologie marxiste révolutionnaire et la notion que le gouvernement du parti communiste doit être basé sur l'idée de classe : « La caserne rouge doit accomplir sa mission d'école d'éducation politique. »

Un autre point intéressant, c'est l'acharnement à ranger les partis socialistes n'ayant pas adhéré à la IIIe Internationale parmi les partis bourgeois. A propos de l'insurrection de Hambourg, de celle de Reval, l'accusation de trahison envers la classe ouvrière portée contre les dirigeants de ces partis socialistes non communistes est formelle. Cette accusation a été portée également contre certains groupements socialistes français [1]. Ceux-ci feront bien de ne pas oublier qu'en cas de

1. La *Pravda* du 22 novembre 1925 publie un appel à la classe ouvrière de France en faveur des groupements ouvriers de Tunisie : « Dans son désir de conserver le pouvoir impérialiste sur les peuples coloniaux, le bloc des gauches a organisé un bain de sang pour les ouvriers unis sur le terrain de la lutte des classes, a dissous les syndicats professionnels et les organisations révolution-

victoire des bolchéviks de bonne teinte ils doivent s'attendre à être traités comme de simples bourgeois. Or, ce que peut donner la *liquidation* des adversaires politiques par un parti recourant largement au terrorisme et aux exécutions sommaires, nous pouvons le constater en Russie soviétique où la rude manière des bolchéviks a véritablement décapité toute résistance non seulement des partis bourgeois, mais des partis socialistes regardés comme non orthodoxes. Dans un autre pays, et au nom de principes politiques tout à fait opposés, nous avons vu aussi ce que cette *liquidation* est susceptible de produire. Le terrorisme réactionnaire allemand en fournit un remarquable exemple. Par l'action de diverses associations secrètes, plus de trois cents assassinats politiques ont supprimé les unes après les autres des personnalités gênantes de nuances politiques diverses, frappant tour à tour Liebknecht et Rosa Luxembourg, Erzberger et Rathenau, s'exerçant même dans la Rhénanie occupée par nos troupes. Il est hors de discussion que cette série de meurtres a singulièrement refroidi l'activité des éléments révolutionnaires ou même simplement républicains.

***

Nous avons rappelé comment le *Projet de Règlement de la guerre civile* envisage la préparation et l'exécution de celle-ci, et indiqué avec quel soin les conditions de cette exécution ont été à maintes reprises envisagées dans les revues militaires et politiques de la Russie bolchévique, non seulement pour la Russie, mais aussi chez les autres peuples.

Il nous reste pour finir à indiquer brièvement qu'en particulier en ce qui nous concerne, le parti ne compte pas s'en tenir à des considérations purement spéculatives. La *Pravda* de Moscou nous le montre dans un long article consacré au

naires de Tunisie, et ouvert une ère de persécution contre les travailleurs... *Le gouvernement français a pu appliquer sa politique de répression grâce à la collaboration des socialistes réformistes à la tête desquels se trouve M. Jouhaux, secrétaire de la Confédération générale du travail,* qui a été envoyé à Tunis avec les pleins pouvoirs du gouvernement... »

Nous n'avons pas besoin de souligner la fantaisie, pour ne pas dire davantage, de cette information; mais elle montre bien l'état d'âme des communistes à l'égard des socialistes non ralliés à leur tactique.

compte rendu d'un congrès communiste qui a eu lieu à Paris du 18 au 21 octobre 1925; cet article mentionne toute une série de rapports qui ont été présentés à ce congrès[1].

C'est ainsi qu'un rapport de M. Castel, après avoir exposé les difficultés rencontrées par les agents de propagande dans les campagnes, annonce la création d'une école de léninisme ayant pour but spécial de former des cadres d'agitateurs parmi la population rurale.

Un autre rapport présenté par M. Sauvageot préconise la formation de propagandistes pour les colonies, et le perfectionnement de la propagande parmi les travailleurs coloniaux habitant en France. Il y est recommandé d'avoir des comités de prolétaires dans toutes les entreprises pour mener une propagande active contre la guerre du Maroc et les impôts, tout en réclamant des augmentations de salaires.

Les « Jeunesses communistes », d'après un rapport de M. Borel, sont passées de 3500 affiliés en 1923 à 17000 en 1925; elles se recrutent dans les campagnes comme dans les centres industriels. Elles sont tout spécialement chargées de la propagande antimilitariste, tant avant l'arrivée ou au moment de l'arrivée des jeunes gens au régiment qu'à la caserne, et dans les grands ports d'embarquement. Cette propagande se fait également au moyen d'un journal spécial, la *Caserne*. Le rapport signale que l'activité des Jeunesses communistes a été particulièrement intense au printemps et dans l'été de 1925, et qu'elles ont tenu au cours de l'année une soixantaine de congrès.

Nous avons signalé plus haut l'existence à Pétrograd d'une École militaire internationale où l'enseignement est donné en différentes langues et d'où sont sortis de nombreux élèves. Rappelons qu'on a aussi parlé chez nous, il y a quelques mois, d'une certaine école de Bobigny destinée au même rôle, spécialement pour la France.

***

De ce qui précède, il résulte que la Russie soviétique, quelques engagements de forme qui puissent être pris à ce sujet,

1. Numéro du 15 novembre 1925.

ne perdra dans aucun pays aucune occasion de préparer la conquête du pouvoir par le parti communiste au moyen de la guerre civile.

Celle-ci étant une aventure sérieuse, de laquelle peut sortir en cas d'échec une réaction douloureuse pour le parti, il faut ne passer à l'exécution qu'après une préparation soignée — politique, technique, et militaire — des exécutants, et après s'être procuré l'armement nécessaire, avoir instruit les cadres et les hommes appelés à combattre; décomposé par une propagande soignée les organes de coercition gouvernementaux, c'est-à-dire l'armée et la police; prévu la mainmise sur les organes techniques nécessaires à la vie publique (chemins de fer, réseaux télégraphique, téléphonique et de T. S. F.); organisé la *liquidation* des personnalités de tout genre susceptibles de diriger la résistance à l'insurrection.

Quant au commandement militaire de l'insurrection prévue, ceux qui espèrent l'exercer le veulent absolu, exempt de tout *démocratisme*, concentré dans peu de mains.

Il n'est pas exagéré de dire que la période de « *guerre civile occulte* » envisagée par le camarade Drobov est déjà ouverte. N'oublions pas que Lénine nous a enseigné que « la période révolutionnaire est, pour le parti communiste, la même chose que le temps de guerre pour une armée régulière ».

Si, le jour où le parti communiste jugera le moment venu de passer à *la guerre ouverte*, les partis de conservation sociale veulent ne pas se trouver en posture d'infériorité morale, intellectuelle et technique, il est nécessaire qu'ils s'y soient préparés également :

avant tout par l'utilisation d'une plate-forme idéologique reposant sur des idées claires et simples capables d'inculquer aux masses intéressées la notion nécessaire du salut public;

mais aussi en familiarisant les cadres gouvernementaux et militaires avec les conditions politiques et militaires de la guerre civile, afin qu'ils ne soient pas en position d'infériorité intellectuelle vis-à-vis des chefs de l'insurrection;

enfin par la préparation de la police et de l'armée, ou tout au moins des cadres professionnels de celle-ci, au genre spécial d'opérations que la guerre civile comporte.

★ ★ ★

AU SERVICE DU ROI[1]

II

PREMIÈRES CAMPAGNES

Je m'en allai à la suite de l'équipage de mon frère, et l'atteignis à dix-huit ou vingt lieues de là, s'en allant sur le chemin de Bordeaux qui était assiégé comme est dit ci-dessus. Comme je le joignais, ce gentilhomme dont est ci-devant parlé, qui conduisait cet équipage, fit tout ce qu'il put pour m'intimider et m'obliger à m'en retourner. Quand il vit qu'il n'y gagnait rien, il alla à ce grand laquais de mon père que ma mère m'avait donné, ainsi que je l'ai dit, et le menaça de le maltraiter. Ce garçon, qui ne manquait pas d'esprit, lui dit la vérité, qui était que ma mère lui avait commandé de me servir et de joindre l'équipage de mon frère, et qu'il lui disait cela de la part de ma mère qui lui avait commandé de le lui dire. Ledit sieur de Chalesme n'osa plus s'opposer à la chose, et me laissa suivre, et eut soin de moi pendant la route.

Le Roi, la Reine mère et M. le Cardinal Mazarin étaient lors à Bourg, auprès de Bordeaux. C'est là que nous trouvâmes mon frère, qui y attendait son équipage. Me voyant là, et ledit sieur de Chalesme ayant dit à mon frère ce qui s'était passé à mon égard, mon frère prit la chose de bonne grâce et en usa bien dans toute la suite.

Il était lors Maréchal de camp et Mestre de camp du régi-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai.

ment Royal[1]. Il me fit faire la révérence au Roi et à la Reine, sa mère, et dit au Roi que j'étais son *petit cavalier*, puisque j'allais dans sa compagnie mestre-de-camp dudit régiment Royal. Le Roi, qui n'avait lors que aux environs de douze ans (je n'en avais que quatorze), prit grand plaisir à me voir, qui était plutôt enfance que aucune considération que l'on dût avoir pour moi. Nous passâmes la rivière au Bec d'Ambez, qui est l'assemblage de la Garonne avec la Dordogne, et joignîmes l'armée au camp devant Bordeaux qui était assiégé. Quasi aussitôt que nous fûmes arrivés, on fit l'attaque du faubourg Saint-Surin, où il y eut bien du monde tué de part et d'autre; mais, enfin, on en chassa les ennemis. J'étais dans le premier rang du premier escadron dudit régiment Royal, où nous soutenions les Suisses; et quoique nous ne nous mêlâmes point avec les ennemis, ne faisant qu'être à la queue de l'infanterie qui donnait devant nous, nous ne laissâmes pas de perdre bien des gens, tous les coups qui passaient au-dessus de l'infanterie venant à nous. Nous tuâmes bien du monde, mais nous eûmes plusieurs cavaliers et officiers de tués. J'étais joignant la cornette mestre-de-camp[2] qui avait son étendard sur sa droite; le cavalier qui le joignait sur sa gauche fut tué. Je n'avais pas assurément assez de peur pour vouloir quitter mon poste, quand même il aurait été plus dangereux, mais j'avoue que je n'avais pas assez de fermeté pour ne me souhaiter pas d'être ailleurs. Quand nos Suisses poussèrent les ennemis jusque auprès de l'église de ce faubourg de Saint-Surin (il y avait une petite muraille autour de cette église, d'où les ennemis faisaient un feu continuel), je reçus un coup de mousquet à la cuisse droite, et la balle m'ayant percé mon buffle et la genouillère de ma botte, que l'on portait en ce temps-là fort relevée, n'eut pas la force de me casser la cuisse et demeura dans les chairs. De sorte que, dès le premier appareil, on me retira cette balle, et dès le moment que je fus blessé, on me donna un cavalier pour me ramener.

1. François de Montbas avait été créé maréchal de camp (c'était alors le premier grade d'officier général), le 1er août 1643, et commissaire de l'artillerie le 3 avril 1644.

2. La « cornette mestre-de-camp » était le porte-fanion du mestre de camp et marchait en tête de sa compagnie.

Mon frère n'était pas à la tête du régiment, mais, étant officier général, à la tête des troupes.

Le gain de ce combat étant considérable, d'autant que c'était un grand acheminement à la prise de cette place, le Maréchal de la Meilleraie en donna promptement avis au Roi, à la Reine mère et à M. le Cardinal Mazarin, et cela par mon frère, afin de déduire mieux toutes les particularités de ce combat que n'aurait pu faire un autre, les officiers généraux devant mieux prendre garde à tous les mouvements d'un combat que les autres gens. La Cour eut beaucoup de joie de la réussite de ce combat, et le Roi, qui était enfant, demanda à mon frère des nouvelles de son *petit cavalier*. Mon frère lui disant qu'il était blessé, la Reine, qui avait bonté pour notre famille, le blâma de m'avoir exposé si jeune; il lui dit que j'étais le quinzième et dernier cadet d'une maison qui s'était de tout temps, de père en fils, absolument dédiée au service du Roi, qu'il fallait bien que je suivisse la trace de mes frères, mais qu'un grand remède à ma blessure serait de me donner une compagnie, et que si Sa Majesté lui voulait accorder deux commissions pour deux compagnies dans le régiment Royal, il y avait un lieutenant qui avait de quoi faire une compagnie à ses dépens, et qu'à mon égard, il y emploierait ma légitime[1], et qu'après cela ce serait à moi de poursuivre ma fortune[2].

Mon frère n'y employa rien de ma légitime. Il ne me donna que trois de ses chevaux, deux valets, et trois de ses palefreniers. Voilà la base et le fondement de ma compagnie, à l'âge de quatorze ans. A la vérité, comme Dieu visiblement m'a toujours protégé jusqu'à présent, mon frère me donna pour lieutenant ce gentilhomme qui lui servait d'écuyer, nommé Chalesme, homme d'esprit, de cœur, et fort honnête homme. N'ayant donc qu'un lieutenant et trois cavaliers qui composaient ma compagnie, ç'aurait été peu de chose, sans un secours que Dieu m'envoya, et qui fut tel :

La nuit que la ville parlementa et fit battre la chamade un peu avant le jour, mon frère, qui commandait la tranchée, en fit avertir mon dit sieur le Maréchal de la Meilleraie, qui

1. C'est-à-dire la dot.

2. C'est le 2 septembre 1650 que Montbas fut autorisé à lever une compagnie; sa commission de capitaine fut signée un mois plus tard, le 3 octobre.

se fit porter à la tranchée, car il était si goutteux qu'il ne pouvait aller. Le jour était grand lorsque les otages furent donnés de part et d'autre; et comme c'était mon frère qui commandait la tranchée dans le temps de cette reddition, M. le Maréchal lui fit l'honneur de l'envoyer dans la ville non seulement en otage, mais encore pour régler quelques différends. Et pour donner incessamment avis à M. le Maréchal de la Meilleraie de ses négociations et recevoir ses ordres, mon frère mena avec lui à sa suite dans Bordeaux mon dit lieutenant, pour faire les allées et venues qu'il conviendrait. Or, dans la capitulation, M. de Bouillon se retirait du service de M. le Prince, et, par ainsi, congédiait ses gardes dont il avait une compagnie de braves gens et bien montés. Mon lieutenant sut profiter de l'occasion, et voici comment il me fit une bonne affaire.

Il tâcha de faire connaissance avec quelques-uns de ces gardes, puis, ayant commandé à une grande hôtellerie un repas considérable, il y convia le plus qu'il put de ces gens et eut quasi toute la compagnie qui vint dîner avec lui. Étant à plus de la moitié du repas, il leur proposa de venir composer ma compagnie, dont j'avais eu la commission depuis peu de jours; ceux de ces gardes qui étaient demeurés d'accord avec mon lieutenant de cette assemblée, et qui avaient incité leurs camarades à s'y trouver, ne manquèrent pas, à la proposition qu'on leur faisait, de dire qu'ils y viendraient. Cela induisit d'autres à en faire autant. Enfin, avant que le repas fût fini, mon dit lieutenant en engagea trente-cinq et le trompette de ladite compagnie, tous bien montés et armés, lesquels ne demandèrent aucun argent pour leur engagement, et l'on vit sortir mon lieutenant de Bordeaux à la tête d'une compagnie de trente-cinq mestres, plus mes trois cavaliers dont est ci-devant parlé; j'en avais donc trente-huit. Il convenait d'avoir des tentes et encore quelques cavaliers et chevaux pour moi, car mon frère ne m'avait donné que ces trois chevaux et ces trois valets dont j'ai parlé; mon lieutenant me fit demander au sieur de Canferant, commandant du régiment[1], mille francs

1. Lorsqu'un mestre de camp était officier général et en remplissait effectivement les fonctions, il confiait la direction administrative de son régiment à un officier qui prit bientôt le titre de major; mais il conservait le commandement du corps.

que je promettais de lui rendre au quartier d'hiver, ce qu'il fit de bonne grâce; de sorte que, au décampé de Bordeaux, je fus reçu dans le régiment Royal où ma compagnie fut incorporée; pareillement, celle de ce lieutenant auquel mon frère avait fait donner l'autre commission de capitaine, et qui avait fait sept ou huit cavaliers; mais je pris le pas devant ce capitaine, qui se nommait Bridiers.

***

L'épisode que l'on va lire est curieux à plus d'un titre. Il nous montre comment, au temps de la Fronde, les officiers comprenaient l'« esprit de corps » dans le régiment d'élite où Montbas venait d'être admis.

En abordant à Soissons, les nouvelles vinrent au régiment de M. le Cardinal Mazarin, qui pour lors faisait le tout en France, la Reine, mère de notre roi Louis XIV, de glorieuse et éternelle mémoire, se confiant en lui de la direction des plus considérables affaires du royaume (et c'est le prétexte que messieurs les Princes avaient pris pour fomenter les guerres civiles du royaume, et qui ont été soutenues par notre susdite Reine Anne d'Autriche avec tant de vertu et de fermeté, que dans la suite les historiens ne lui sauraient donner trop de louanges); mais pour revenir à notre régiment Royal où j'avais ma compagnie, la nouvelle lui vint que mon dit sieur le Cardinal Mazarin voulait donner ledit régiment à M. de Montpezat[1], qui pour lors était maréchal de camp. Or, dans ce régiment, il y avait un esprit de bravoure parmi tous les officiers qui le composaient, si particulier, et par leurs manières ils se distinguaient si fort des autres troupes, que par une espèce de petite plaisanterie on nous appelait la *république*; il est vrai que nous nous étions fait des statuts tout particuliers, où il ne venait point de gens qui eussent obtenu une compagnie dans ce corps, qu'avant que de les recevoir on ne leur eût lu lesdits statuts, et qu'ils n'eussent promis, sur leur honneur, de les garder et entretenir. Voici ce que c'était :

« Premièrement, si on avait connaissance de quelque lâcheté

1. François de Trémolet de Buccelli, marquis de Montpezat.

que quelque officier eût faite, de quelque grade qu'il pût être, il fallait en avertir le corps. Lors on faisait venir cet officier en particulier, en présence des quatre officiers principaux du régiment, et on lui disait ce que M. un tel avait dit de lui, et puis on le laissait pendant deux fois vingt-quatre heures pour voir la manière dont en aurait agi l'accusé contre son accusateur, où on ne souffrait aucune supercherie ni de second. Et si cet accusé n'avait pas fait une bonne manœuvre, on lui envoyait l'aide-major, de la part de tout le régiment, lui dire que l'on ne lui donnait que vingt-quatre heures pour se retirer et pour ne jamais paraître au régiment, et il n'y avait plus ni appel, ni excuses; et si cet officier ne s'était pas retiré avec tout son équipage, il était chassé par force ignominieusement, et ce par les valets du régiment qui lui faisaient mille insultes.

» Que quand bien même un officier du régiment aurait été mal avec un autre officier de ce même régiment, et qu'il eût ouï dire la moindre chose au désavantage de cet officier qu'il n'aurait point aimé, sans en prendre le parti et soutenir le contraire, sans aucune rémission on le chassait du régiment.

» Si quelque officier avait quelque plainte à faire d'un autre, il s'en allait trouver le commandant et dire ce dont il avait à se plaindre; lors ce commandant en avertissait deux ou trois des principaux officiers, qui tous ensemble faisaient leur possible par toutes sortes de voies douces et raisonnables d'accommoder ces officiers. S'ils n'y pouvaient pas réussir, ils commençaient par blâmer celui qu'ils croyaient avoir tort, et si ce dernier ne voulait point se rendre à la raison, on les laissait aller se battre, et on les voyait partir; personne ne les suivait pour les séparer ni autrement, et point de seconds. A l'égard de celui qu'on avait jugé avant ce combat avoir tort, qu'il tuât ou non, qu'il fût blessé ou blessât, ou quand même ils se seraient séparés sans accident de part et d'autre, celui que l'on avait jugé avoir tort était prié honnêtement de la part du corps d'en sortir, à quoi il fallait de nécessité qu'il se rendît, car autrement on l'aurait fait sortir par force. »

De cette façon, il se faisait très peu de combats dans le régiment; et si c'étaient de braves gens, quand il s'y faisait quelque combat sans que l'on en eût averti ainsi qu'il est

expliqué ci-dessus, on faisait sortir sans quartier celui qui avait fait l'appel à l'autre.

Quand il y avait eu dans les querelles des coups donnés, on ne tâchait point de les accommoder, mais on les faisait partir ensemble sans seconds, ainsi qu'il est dit ci-dessus.

Les officiers qui avaient querelles contre d'autres qui ne fussent pas du régiment se pouvaient servir de seconds ou non, comme bon leur semblait; on ne donnait aucun avis de leur démêlé.

A l'exemple des officiers, cela donnait une émulation de bravoure aux cavaliers si extraordinaire, que l'on pouvait être assuré d'être bien suivi, si on allait aux ennemis. L'on ne frappait jamais un cavalier à coups de canne; et, très rarement du reste, si un capitaine malheureusement avait battu un cavalier à coups de bâton, ce cavalier avait son congé, pourvu qu'il entrât dans une autre compagnie du régiment. Quand un cavalier avait des défauts par trop considérables, après beaucoup de récidives, comme quelques coups de plat d'épée, quelques jours de prison ou de cachot, on le chassait honteusement du régiment, ayant dit aux autres cavaliers pourquoi on le chassait de la sorte.

Jamais un officier ne se trouvait si riche que lorsqu'il était malade ou blessé : chacun lui offrait tout ce qu'il avait d'argent. Sur l'arrière-saison, où l'argent devenait rare, tous les capitaines s'assemblaient chez le commandant où chacun apportait tout ce qu'il avait d'argent, que le major recevait et mettait par mémoire ce qu'il avait reçu d'un chacun, puis le distribuait ensuite à tous les capitaines également; et les subalternes faisaient la même chose, s'assemblant chez le lieutenant de la compagnie mestre-de-camp, ou, en son absence, chez le lieutenant de la compagnie la plus ancienne. L'aide-major recevait leur argent, ainsi que le major faisait de celui des capitaines, et leur distribuait de même, avec cette différence que dessus toute cette masse il donnait aux uns plus, aux autres moins, par exemple au lieutenant pour quatre, au cornette pour trois et au maréchal des logis pour deux; la raison était que, si on eût donné à tous également, un lieutenant qui aurait été bon ménager pendant la campagne, apportant beaucoup d'argent à cette masse, si les maréchaux

des logis (dont les paies sont beaucoup moindres en quartier d'hiver) avaient autant touché d'argent dans cette répartition que les lieutenants, l'aide-major aurait eu de la peine ensuite à avoir sur les paies des maréchaux des logis de quoi rembourser ceux qui auraient avancé le plus d'argent. Car c'était une chose si essentielle que le retour de cet argent, que, préférablement à toutes choses, sur les premiers deniers qui étaient payés généralement de tous officiers tant subalternes que autres, cet argent était levé par le major et l'aide-major, et était rendu à ceux qui l'avaient avancé.

Et étant sur ce chapitre, je ne saurais encore m'empêcher de dire, pour marquer la concorde de ce corps, ce qui advint à un capitaine du régiment, nommé Bellechasaigne, natif d'auprès la ville de Montluçon, lequel était partisan et fut pris par les ennemis, et cela au commencement d'une campagne. Par l'absence de cet homme, sa compagnie s'était un peu diminuée; de plus, les ennemis ne le voulurent point rendre pour sa rançon, ce qui arrive assez souvent aux partisans quand ils ont le malheur d'être pris. On voulut faire à la Cour réforme de quelque cavalerie : il y avait lors quatorze compagnies au régiment, ce qui serait assez difficile à croire en ce temps ici, car depuis un grand nombre d'années dans notre cavalerie on n'en a vu que douze dans les plus forts régiments. Très souvent, quand on réformait quelques compagnies de chaque régiment, on n'envoyait point de lettres de réforme comme on a fait depuis; mais on envoyait les ordres du quartier d'hiver à chaque régiment, où étaient nommées toutes les compagnies qui participaient à ce quartier d'hiver, et il n'était point parlé des autres; ainsi, celles dont il n'était fait nulle mention se trouvaient cassées.

Celle dudit sieur de Bellechasaigne se trouva dans ce malheur; et comme le corps vit l'injustice que l'on lui rendait, nous fîmes monter toute sa compagnie à cheval et choisîmes les vingt-quatre meilleurs chevaux et les vingt-quatre meilleurs hommes; on se les partagea dans les douze compagnies restantes : chaque capitaine prit deux cavaliers, auxquels pendant le quartier d'hiver il donna pour la subsistance la même paie, et enfin tout comme aux cavaliers de sa compagnie, ce qui coûta plus de quatre cents francs à chaque capitaine.

Puis, on fit très humblement prier le Roi, de la part du corps, de remettre Bellechasaigne, ce qu'il fit; et au commencement de la campagne où ce dernier fut échangé, chaque capitaine lui rendit ses deux cavaliers, sans qu'il en coûtât rien audit Bellechasaigne. Tous les officiers commandants de chaque compagnie nourrirent pendant quinze jours, avec leurs valets et équipage, des subalternes de Bellechasaigne et leur fournirent outre cela en argent, pendant ces quinze jours, ce que le Roi leur avait payé de quartier d'hiver.

Il serait trop long à décrire les générosités qui se pratiquaient dans ce régiment. Un gentilhomme pauvre de biens, mais riche en vertus, brave homme au possible, nommé Verdelin, ayant été fort blessé, s'en alla chez lui, où il fut contraint de demeurer toute la campagne et d'aller aux bains de Barèges qui étaient près de sa maison. Il ne put même pas rejoindre sa compagnie le quartier d'hiver suivant, et son lieutenant, nommé Noguez, qui était d'auprès de La Réole en Gascogne, prenait grand soin de la compagnie de son capitaine absent. De sorte que M. le Cardinal Mazarin, la chose lui étant rapportée, crut que Verdelin avait absolument abandonné sa compagnie, et étant instruit du grand soin que Noguez en prenait, le fit venir en Cour et lui témoigna le bon gré que le Roi et lui-même lui savaient du soin qu'il avait pris de cette compagnie abandonnée depuis si longtemps par son capitaine; que Sa Majesté lui accordait la compagnie, et qu'il lui en allait faire expédier la commission. A quoi Noguez répondit que si Verdelin, son capitaine, avait si longtemps demeuré absent, c'était à cause des grandes blessures qu'il avait reçues pour le service du Roi, et qu'il se croirait indigne de porter la qualité d'homme s'il acceptait sa compagnie. M. le Cardinal répondit qu'il n'était plus le temps de ces générosités, que le Roi le voulait. Noguez lui dit que le Roi était maître de sa vie, qu'il en pouvait disposer comme bon lui semblerait, qu'il l'avait bien des fois exposée pour le service de Sa Majesté, ce qu'il était toujours prêt de faire quand l'occasion s'en présenterait, mais qu'il aimerait mieux mourir que de rien faire qu'il croirait contre son honneur. M. le Cardinal lui dit que l'on l'allait donner à un autre. Noguez répliqua que si c'était à quelqu'un du régiment, l'on ne trouverait personne qui eût le cœur assez

bas pour vouloir profiter du malheur d'un brave homme où il n'y avait aucun reproche à faire, et qu'il ne croyait pas qu'il y eût personne, dans les armées du Roi, qui voulût entrer dans le régiment Royal par cette porte. Effectivement, Verdelin revint à peu près guéri de ses blessures dans la campagne suivante, et fut fait longtemps après mestre de camp, et enfin fut tué en Catalogne.

J'ai allégué ces deux actions au sujet de Bellechasaigne et ce que je viens de dire de Noguez, parce que ce sont les premières qui me sont venues en pensée. Il faudrait un volume entier, car je pourrais en citer plusieurs centaines, dont il y en a quantité d'aussi fortes; et c'est seulement pour ceux de ma famille qui se voudront donner la peine de lire ces écrits après ma mort, afin de leur faire remarquer que l'école des honnêtes gens forme les esprits, règle les mœurs, et insinue dans nos âmes et dans nos esprits toutes les qualités qu'un parfait honnête homme possède; et que, comme le mérite nous porte à la vertu, les vices nous portent au mal; ainsi, il faut suivre l'un et éviter l'autre.

Tout ceci est une forte digression. Mais cela fera connaître que si, dans le récit que je prétends faire de ma vie, on remarque quelque chose d'extraordinaire, il faudra aussi remarquer que c'est grâce à ceux qui m'ont donné l'être et l'éducation, lesquels avaient une vertu en quelque façon au-dessus de toutes celles de leur temps, et qui n'a point été égalée depuis. Au sortir de leurs mains, j'entrai dans ce régiment qui était la plus belle école de ce temps-là pour la guerre, de sorte que, si j'ai des sentiments particuliers et qui ont été peu imités, c'est d'où je les tiens. Mais enfin, il faut sortir de cette digression et revenir à la nouvelle qui vint au régiment, que mon dit sieur le Cardinal Mazarin faisait donner ce régiment à mon dit sieur de Montpezat. Nous nous assemblâmes tous, savoir les capitaines ou commandants des compagnies, les lieutenants et les cornettes, pour savoir à la pluralité des voix ce qu'il convenait faire pour empêcher que le régiment fût donné à d'autres qu'aux officiers du corps.

Mon frère aîné avait été le premier Mestre de camp de ce régiment, car, quoique je ne sois pas de ce temps-là, on

m'a dit qu'au retour de la retraite de Mayence[1] il n'y avait encore point de régiments en France, mais que des compagnies franches, et qu'on prit cette méthode d'Allemagne, qui fut de mettre plusieurs compagnies ensemble pour former un corps de régiment. M. le Cardinal de Richelieu assembla plusieurs de ces compagnies et en fit un régiment auquel il donna son nom, et en fit mon frère aîné mestre de camp[2]. Mon dit sieur le Cardinal de Richelieu étant mort, le Roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, lui donna son nom, et voilà la naissance du régiment Royal de Cavalerie qui est présentement, ayant toujours continué, mais, sans vouloir fâcher ceux qui le composent aujourd'hui, les choses ne sont plus sur le pied qu'elles ont été, et pour marque de cela, il faut reprendre le fil de ma narration commencée.

Le résultat de la susdite assemblée fut que l'on enverrait un capitaine du régiment en Cour, pour supplier le Roi et M. le Cardinal Mazarin de faire donner le régiment à un des officiers qui le composaient, et, en cas de refus, de déclarer ne vouloir plus servir, puisqu'il était persuadé devoir avoir cet honneur dans le corps, n'ayant jamais vu plier leurs armes devant celles des ennemis de Sa Majesté. La décision pour cet envoi tomba sur le sieur de Lespaux, capitaine au régiment; il était dans son pays sénéchal de la Basse-Marche; mais, pour des affaires qu'il avait eues contre la ville de Bellac, il se mit dans ce régiment où il eut par son mérite une compagnie; il avait son fils pour lieutenant, nommé Aurilliat; et véritablement cet homme avait bien pris l'esprit du régiment, où il avait acquis l'approbation des gens de cœur; il ne manquait non plus d'esprit que de fermeté. Ainsi il répondit dans l'assemblée que l'on lui faisait bien de l'honneur, mais que, pour être encore plus sûr de ce qu'il avait à dire, il était bon que l'on lui écrivît, et que cela fût signé de tous les capitaines ou commandants de compagnie, des lieutenants et cornettes, et aussi du major et de l'aide-major. Cet écrit

1. Retraite du cardinal de La Valette après avoir fait lever le blocus de Mayence, en 1635. C'est, en effet, cette année-là que furent organisés en France les régiments de cavalerie.

2. Pour l'historique de *Royal*, voir *Histoire du deuxième Régiment de Cuirassiers*, par le baron Rothwiller.

portait donc, en substance, que ledit sieur de Lespaux demanderait au nom du régiment qu'il fût donné à un officier du corps, tel qu'il plairait au Roi et à Son Éminence le choisir. On ne nommait point dans le corps le nom du premier capitaine qui le commandait, nommé Canferant; mais on disait que c'était par soumission pour le Roi, et que l'on était persuadé que, si on nommait un officier du corps, que ce ne pouvait être autre que lui, puisqu'il en était le premier capitaine. La vérité était qu'encore bien qu'il fût le plus ancien du régiment, n'ayant jamais fait d'action que l'on pût absolument convaincre de bassesse, néanmoins, il n'était pas de la plus fine bravoure; ce qui fit que l'on ne l'avait point nommé personnellement, mais on remettait le tout au choix du Roi et de M. le Cardinal Mazarin. Ainsi donc, cet écrit fut signé de tous les officiers et j'y signai à mon rang comme les autres.

Il fut aussi arrêté dans cette assemblée, qu'un capitaine du corps irait en Cour pour prier M. de Montpezat de n'accepter point le régiment, quand même on le lui voudrait donner, et, en cas de refus, de lui demander de se battre en duel contre lui. Lors Canferant prit la parole, et dit qu'étant le plus ancien capitaine, c'était à lui à avoir cet honneur; on lui dit que ce n'était que pour vaincre ou mourir, qu'un homme qui, par le malheur des armes, aurait demandé la vie à Montpezat, ne serait plus reçu dans le régiment. Il en demeura d'accord. Cependant, comme j'ai dit ci-dessus, son mérite n'était pas bien établi, et dans la suite il a bien fait voir que l'on ne se trompait pas trop.

Thieux, le troisième capitaine lors dans ce régiment, n'était pas bien avec Canferant. Thieux lui dit que, possible, il lui faudrait un second, et qu'ainsi, Verdelin n'y étant pas, ce ne pouvait être à d'autre qu'à lui à lui servir de second en cas qu'il en eût besoin; à quoi Canferant lui répondit qu'il était vrai qu'il pouvait avoir besoin d'un second, et que pour cet effet il mènerait avec lui un capitaine du régiment, mais que ce n'était pas sur lui qu'il jetait les yeux pour cela. Là-dessus les contestes s'échauffèrent, et pour apaiser la chose on prit l'avis de tous les commandants de compagnie: la pluralité des voix fut que, puisque c'était à Canferant de se battre, qu'il lui devait être loisible de se servir du second

qu'il lui plairait; à quoi Thieux, qui n'aimait ni n'estimait Canferant, lui dit qu'il savait bien pourquoi il ne se voulait pas servir de lui pour second, et que c'était qu'il ne voulait rien faire qui vaille. Ils s'échauffaient de paroles, à quoi on mit le holà autant que l'on put, et Canferant emmena avec lui le chevalier de la Neuvelle; de manière que Lespaux, député du corps, partant avec eux, on les vit tous trois partir ensemble pour se rendre à la Cour.

M. le Cardinal Mazarin était l'homme du monde le mieux averti, car dans tous les corps il y avait quelqu'un des officiers qui, sans que l'on le sût, l'avertissait de tout ce qui se passait; de manière que l'avis de tout ce que je viens de dire était arrivé à la Cour avant que nos trois susdits officiers fussent à moitié chemin. De sorte que Lespaux, étant arrivé, demanda à voir M. le Cardinal Mazarin, qui d'ordinaire était assez difficile à voir; et contre son ordinaire, celui-ci, sachant que Lespaux demandait à le voir, le fit entrer, et alla au-devant de lui les bras ouverts, avec démonstration de joie et d'amitié, lui disant qu'il était bien aise de le voir pour lui apprendre une bonne nouvelle, qui était que le Roi lui promettait le premier régiment vacant et trois mille livres de pension qui lui seraient payées par avance et qu'il avait ordre de lui faire payer sur l'heure. M. le Cardinal parlait de cette sorte, parlant toujours au nom du Roi, qui lors ne se mêlait que de peu de chose, et c'était mon dit seigneur le Cardinal qui faisait tout.

A quoi Lespaux lui répondit : « Quoi, Monseigneur! qu'a fait Lespaux en toute sa vie, qui puisse avoir donné lieu à Votre Éminence de croire qu'il fût capable de vendre l'honneur de ses camarades? Je vois bien, par ce que Votre Éminence me dit, qu'elle sait l'ordre que j'ai du régiment. » A quoi M. le Cardinal lui répondit : « Oui, monsieur, je le sais; et je sais aussi que vous avez beaucoup de crédit sur tous les esprits de ce régiment, qui sont tous braves gens; mais le Roi veut plus de docilité, et croyez-moi, monsieur de Lespaux, le Roi sera obéi; Sa Majesté serait très fâchée que d'aussi braves officiers que sont ceux qui composent son régiment Royal courussent à leur perte. » A quoi Lespaux répondit encore un coup qu'il n'était point capable de trahir ses camarades par l'acceptation des choses que l'on lui offrait, qu'il ne

doutait point que Son Éminence ne sût parfaitement l'ordre de sa mission, et comme ils avaient tous signé de ne plus servir, si on ne leur accordait la grâce qu'ils demandaient, qui était de donner le régiment à tel des officiers du corps qui plairait au Roi et à son Éminence; mais, puisque cette affaire prenait un autre cours, il allait montrer le chemin à ses camarades, et qu'il s'en allait vendre sa compagnie et donner sa lieutenance dont son fils était pourvu. Effectivement, au sortir de l'appartement de M. le Cardinal, il rencontra le jeune Lambert dont le père avait été gouverneur de Metz; ce jeune homme sortait de l'Académie, et commençait à faire sa cour; de sorte que, voyant Lespaux dire se vouloir défaire de sa compagnie, il lui proposa de l'acheter, et Lespaux, connaissant et étant ami du père, lui dit que très volontiers, et qu'il ne voulait d'argent de sa compagnie que ce qu'il en conviendrait avec le père, dont il le faisait le maître. Ainsi cela s'exécuta de la sorte.

Il n'en alla pas de même de Canferant et de la Neuvelle. Montpezat, quoique brave homme, vit bien qu'il fallait tâcher de gagner les esprits de ce régiment. Moi, n'ayant lors qu'aux environs de dix-huit ans, j'étais néanmoins de mon chef allé à Paris, peu de temps après que ces trois messieurs furent partis du régiment. Lespaux s'était défait de sa compagnie avant que je fusse arrivé à Paris, où la Cour résidait lors. Mon père y était, et Montpezat n'avait pas manqué de l'aller voir avant que je fusse arrivé, et de lui dire qu'il ne pouvait pas refuser le régiment que le Roi et Son Éminence lui voulaient donner, mais qu'à mon égard, il me rendrait tous les soins et les services que défunt mon frère m'aurait pu rendre, qu'il lui en donnait sa parole. Mon père, voyant bien que la Cour n'en aurait pas le démenti, et que je me perdrais si je suivais les emportements des officiers du régiment, se mit en tête de me distraire; la vérité était que, comme cet homme prenait ce régiment, je croyais, quoique je ne fusse pas des plus anciens capitaines, que la chose me touchait plus qu'à un autre, parce que c'était le régiment de défunt mon frère. Et effectivement, le sujet de mon voyage était pour faire mettre l'épée à la main à Montpezat. Je mis pied à terre chez mon père qui avait l'esprit pénétrant, qui me connaissait fort, et que j'aimais

beaucoup, si bien qu'il lui fut aisé de découvrir mon dessein; je ne sais pas même s'il n'était pas de concert avec Montpezat, car ce dernier nous vint voir, et mon père lui fit bon accueil et voulut que je lui fisse civilité. Montpezat me faisait mille offres de service, que j'écoutais avec peine, mais n'en osais rien témoigner à cause de mon père, que j'aimais beaucoup plus que moi-même. Ainsi, pour ne lui déplaire, je quittai le dessein que j'avais de me battre contre Montpezat, et aussi pour ne faire à celui-ci aucune incivilité aux offres continuelles qu'il me faisait de me servir. Je dis à mon père qu'il fallait de nécessité que je retournasse à ma compagnie, prétextai des raisons pour cela, et m'en retournai à Soissons où le régiment était en quartier d'hiver.

Je dis à mes camarades la manœuvre de Lespaux, qu'ils savaient déjà; je leur dis l'embarras où mon père m'avait mis, ce qui avait été cause que je l'avais quitté pour les rejoindre. Ils me demandèrent lors des nouvelles de Canferant et du chevalier de la Neuvelle, dont je ne leur pus rien dire; ils s'étonnaient beaucoup de n'entendre point parler d'eux et ils n'avaient garde. M. de Montpezat avait gagné entièrement leur esprit; et bien plus, tout le monde disait que mon dit sieur de Montpezat leur avait donné une somme d'argent considérable. Je l'ai toujours cru de la sorte, non point tant pour éviter de se battre contre Canferant, car Montpezat avait du cœur, mais aussi beaucoup de politique, et il voulait se servir de ces deux hommes qui avaient de l'adresse pour partager les esprits du régiment, afin d'y faire une faction pour lui, et ainsi disjoindre les esprits, à quoi ils réussirent, et voici comment.

Canferant et le chevalier de La Neuvelle revinrent au régiment. Quasi tous les officiers, principalement tous les commandants de compagnie, les vinrent trouver, surtout Thieux, qui, comme on a pu remarquer par ce que j'en ai dit, n'était pas des amis de Canferant. J'allai comme les autres à l'arrivée de Canferant et du chevalier de La Neuvelle; Thieux lui dit qu'il était bien aise de le voir revenu en bonne santé, que c'était marque qu'il était Mestre de camp du régiment; à quoi Canferant lui dit qu'il ne l'était point; à cela Thieux lui dit : « Eh! qu'êtes-vous donc? » L'autre lui dit : « Je suis Canferant,

commandant le régiment et qui vous fera bien obéir; vous, vous êtes un coquin, et qui mériteriez d'être chassé du régiment, indigne de la place que vous y avez tenue! » Et mille autres injures. Tous les officiers étaient là. On les sépara, mais ce fut en retenant chacun de leur côté tous les officiers, qui suivant leurs sentiments et inclinations se séparèrent. La faction de Canferant se résolut à recevoir M. de Montpezat pour Mestre de camp, et celle de Thieux tout au contraire. Voilà le commencement de la désunion de ce corps, qui depuis ne s'est jamais remis dans cette belle union dont j'ai ci-devant parlé.

Quinze jours ou trois semaines après nous arriva Verdelin, qui se mit à la tête de la cabale de Thieux comme second capitaine du régiment, et j'étais aussi de tout mon cœur de ce parti-là. Nous avions de notre côté Verdelin, Thieux, moi, Duret, Dridiers, Lambert, dernier capitaine, Noguez, qui était major, quoique d'ailleurs il fût lieutenant de Verdelin, et à peu près la moitié de tous les subalternes. D'autre côté, Canferant, Mézière, La Neuvelle, Cateuille, Lavalade d'Arsy, et l'autre côté des subalternes qui n'étaient pas dans notre parti.

Les choses en cet état, on ne se voyait plus des deux partis les uns chez les autres; on ne se parlait que très peu; et nous tenions les autres à mépris, comme gens qui par faiblesse se dédisaient de leurs paroles que même ils avaient signées. M. de Montpezat, qui, dès Paris, avec Canferant et La Neuvelle, avait fomenté cela, crut ne pouvoir pas mieux prendre son temps que de venir au régiment pour s'y faire recevoir.

Effectivement il y vint. Le voilà donc à Soissons où nous étions en quartier d'hiver : Canferant et tous ceux de son parti ne manquèrent pas de l'aller voir au lieu où il avait mis pied à terre; pas un de nous autres n'y alla. Canferant donna ordre que le lendemain, à neuf heures, le régiment montât à cheval; pas un de nous autres ne refusa de monter à cheval avec le régiment qui devait être en bataille; nous nous assemblâmes néanmoins, tous ceux de notre parti, tant capitaines que subalternes, dans le logis de Verdelin, et là nous convînmes tous d'un commun accord qu'il fallait tuer Montpezat à la tête du régiment, lorsque l'on parlerait de le recevoir pour Mestre de camp; mais néanmoins, afin qu'il en fût

averti, et que, ainsi, ce ne fût pas un assassinat, on demeura d'accord de lui envoyer un de nous autres de la part de tous ceux de notre parti, pour lui dire la résolution où nous étions. Verdelin dit que c'était à lui à aller faire ce discours à Montpezat. Quoique jeune, je pris la parole et dis à M. de Verdelin que nous le regardions comme chef de notre parti, et que ce n'était point au chef d'être envoyé, que M. de Thieux était trop brouillé avec Canferant qui ne quittait jamais Montpezat, et que, ne s'agissant que de donner cet avis à M. de Montpezat, qui prétendait prendre la place de mon frère, c'était plus à moi qu'à qui que ce soit de lui aller parler. Alors Noguez, le major, dit que ce ne devait être à d'autre qu'à lui; qu'étant major, il était personne publique pour déclarer l'intention du corps; qu'il ne regardait plus Canferant comme commandant du régiment, mais comme un membre pourri, lui et tous ses adhérents. Enfin il fut arrêté que ce serait Noguez qui irait : il y fut, et, assurément, n'oublia pas un mot de sa mission. Canferant était seul avec Montpezat : il demanda à ce major d'où venait qu'il se chargeait de pareille chose sans son aveu et sans ses ordres : « Parce que, lui répondit Noguez, je ne vous connais plus; mais vous, tout le premier, préparez-vous à la peine que mérite votre trahison. » A ce mot de trahison, Canferant fit mine d'aller à lui; Montpezat se mit entre eux deux. Lors Noguez lui dit : « Je vous ai dit ce que j'avais ordre de vous dire; mais je vais parler de moi et vous dire les choses comme elles sont. Nous sommes tous résolus de mourir plutôt que de nous dédire de ce que nous avons signé : nous préférons toujours la mort à vous voir notre Mestre de camp. Défaites-vous des principaux officiers de notre parti : si vous en venez à bout, ce sera un grand acheminement à faire calmer le reste. M. de Verdelin, mon capitaine, est le chef du parti contre vous; c'est un homme d'une si haute réputation, qu'il n'y a que beaucoup d'honneur à gagner avec lui. Quoique je n'aie point d'ordre de vous parler de sa part, je suis certain qu'il ne me dédira pas. Si vous voulez, pour diminuer son parti, que quelques-uns de ses amis le servent, ce ne peut être autre que moi qui vous en fais la proposition. Si vous en voulez deux, il y a M. de Thieux qui se fera plaisir de servir M. de Verdelin. Si vous en voulez trois, afin d'abattre entièrement

notre parti, il y a le jeune Montbas qui marche après; c'est l'enfant du régiment : il ne peut voir qu'avec un regret sensible un étranger à l'égard du régiment occuper la place de son frère. Croyez-moi, Monsieur : prenez cette voie-là, et ne nous forcez pas à faire une chose qui dans la suite pourrait être mal interprétée, quoique je ne sois ici que pour vous en avertir de leur part; je ne vous dis la pensée qui me vient de naître que pour éviter cet accident. »

A quoi M. de Montpezat dit à Noguez : « La suite vous fera voir visiblement que je ne crains rien; mais je ne suis pas ici pour cela, et remercierai plutôt le Roi de la grâce qu'il m'a prétendu faire, que d'apporter un tel désordre dans un corps qui a toujours été dans une si grande réputation. Le temps décidera de toutes choses. » Il prit son chemin, et retourna en Cour sans se faire recevoir.

Du depuis, la mésintelligence régnait toujours dans le régiment, et cette concorde du temps passé n'y était plus. On agissait bien sous les ordres de Canferant, mais c'était que l'on ne voulait pas que la mésintelligence domestique retardât d'un moment le service du Roi. Enfin, nous sortîmes de Soissons et fûmes au rendez-vous de l'armée. Mais nous fûmes bien étonnés, quand, notre armée jointe et en front de bandière, Verdelin eut ordre de la part de M. de Turenne, général de notre armée, de le venir trouver et *d'amener avec lui Thieux et Montbas.* Nous y allâmes. M. de Turenne n'a jamais plus donné de louanges à qui que ce soit au monde qu'il en donna à Verdelin; ensuite de quoi il lui dit : « Que voulez-vous, monsieur de Verdelin, soutenir une gageure où vous n'avez pas mis au jeu? Vous n'avez point signé dans l'écrit dont Lespaux était porteur! » — « Il est vrai, interrompit Verdelin, mais si j'avais été, j'aurais fait tout ce que M. de Thieux, que voilà, a fait : ainsi, je dois soutenir la même chose ». — « Il est vrai que vous le croyez, dit M. de Turenne; mais vous n'envisagez pas votre perte manifeste dans le premier combat que nous pourrons donner cette campagne : vous pourriez être tous trois tués, et quoique vous soyez tous braves gens, si vous étiez péris, la France serait-elle perdue? On vous plaindrait comme de braves gens, dont la perte par milliers en trouve d'autres qui en prennent la place. Je vous parle franc,

messieurs, parce que je vous connais, que je vous aime et vous estime, et que je ne me puis résoudre à votre perte, que je n'aie fait au préalable tout mon possible pour vous en empêcher. Je vous dirai donc à vous, M. de Verdelin, que vous êtes brave homme et gentilhomme, mais que vous n'avez point de biens. A vous, M. de Thieux, que l'on pourra croire que la mésintelligence qui est entre Canferant et vous aura autant de part au bruit que vous avez fait que tout le reste. Et vous, M. de Montbas, qui n'êtes qu'un enfant pour ainsi dire, suivez-vous les conseils et les ordres de votre père? Qu'est-ce que vous ferez, ayant désobéi à Monsieur votre père? Vous n'aurez nul secours de lui, et après avoir été capitaine de cavalerie, vous irez porter le mousquet dans quelque pays étranger, et vous n'oserez vous faire connaître; et, quand vous l'oseriez, on ne vous croirait pas; et ainsi vous périrez sans aucune élévation. Est-ce là marcher sur les traces de votre père et de vos frères? Vous leur ferez déshonneur et serez blâmé de toute votre famille! » Puis, se tournant à nous, parlant à tous trois ensemble, il nous dit : « Messieurs, tout ce que je viens de dire est de moi, par le regret que j'aurais de votre perte. Mais je vous dirai de la part du Roi, qui est le maître, qu'il le veut; que je ferai recevoir moi-même M. de Montpezat à la tête du régiment, si la nécessité m'y oblige, et après cela, ce sera moi qui maintiendrai mon dit sieur de Montpezat. »

A ces mots assommants, nous demeurâmes immobiles, surtout Verdelin qui était à notre tête. M. de Turenne voyant cela, le prit par la main et lui dit : « Allons, monsieur de Verdelin, vous avez toujours un ami en moi; ne vous perdez point. » Verdelin lui dit qu'il aurait mieux aimé mourir que d'acquiescer; mais que, M. de Turenne prenant la chose comme cela, il avait plus de vénération pour ses ordres et pour l'honneur qu'il lui faisait, et qu'ainsi il s'abandonnait entièrement à suivre ses sentiments. A cela, Thieux et moi demeurâmes muets. Nous fîmes de grandes révérences sans pouvoir dire un mot; Verdelin s'en alla et nous le suivîmes; de chez M. de Turenne jusqu'à notre camp, ce fut un silence bien observé. Enfin, nous estimions tous Verdelin; les raisons de M. de Turenne nous venaient souvent dans l'imagination; et, peu à peu, le feu se ralentit, et tous ceux de notre parti suivirent notre

exemple; et enfin, Canferant fit recevoir Montpezat sans que l'on s'y opposât.

Après cela Montpezat, par des manières honnêtes, se fit peu à peu considérer dans le régiment; il était assez brave homme pour le cœur, mais dissimulé et fourbe; pour moi, j'avoue que je ne le pouvais voir dans la place de défunt mon frère qu'avec un grand mal de cœur, ce qui me donnait quelque envie d'entrer dans un autre régiment. Je voyais Verdelin, second capitaine, qui était celui que j'aimais le plus et auquel j'avais le plus de foi, avoir calé : tous les autres ayant fait de même, réfléchissant sur la jeunesse de mon âge et sur les ordres de mon père, je ne songeais plus à rien faire contre Montpezat, si ce n'est ce que je vais dire.

Je le fus trouver si matin qu'il était encore au lit; j'attendis que l'on le levât pour lui parler, et lui dis que je souhaitais fort de l'entretenir seul. Il me dit qu'il le voulait bien, et, quand il fut habillé, il me tira à part et me demanda ce que c'était. Je lui dis : « Je crois parler à un brave homme et un honnête homme; et ainsi, je vous supplie très humblement, monsieur, de me répondre à cœur ouvert et avec franchise à ce que je me donnerai l'honneur de vous dire. » Il me dit qu'il le ferait. Je lui répondis : « Monsieur, de tous ceux qui se voulaient opposer à votre réception, personne n'y était plus acharné que moi; et je vous avoue que si ceux de notre parti contre vous, que je sais qui ont infiniment plus d'expérience que moi, ne s'étaient pas rendus, je ne me serais pas aussi rendu. Mais, monsieur, je vous fais cet aveu afin que vous me disiez véritablement s'il vous reste quelque mal de cœur contre moi, auquel cas je demanderais de sortir de votre régiment. D'un côté, j'avoue que d'abord j'ai eu quelque peine de vous voir tenir la place de défunt mon frère; d'autre côté, j'aurais aussi beaucoup de peine à quitter ce régiment, qui est pour ainsi dire ma mère nourrice, et où les plus anciens du corps me regardent comme leur enfant. Mais la réponse que vous m'allez faire décidera de tout cela, parce que, s'il vous reste la moindre petite chose contre moi, je vous aurai obligation de me l'avoir avouée, et sortirai du régiment pour me faire mettre ailleurs; et s'il ne vous reste rien contre moi, et désirant être de vos amis, je tâcherai de mériter cette amitié

par mes services. » A cela, M. de Montpezat me répondit qu'il était fâché qu'il me restât quelque petit mal de cœur de lui voir occuper la place de défunt mon frère; qu'il me voulait servir de frère aîné, pourvu que je le voulusse regarder de même; qu'il m'en priait, m'assurant qu'il ne lui restait aucun mal de cœur contre moi, mais seulement beaucoup d'estime et d'amitié, qu'il m'offrait et qu'il me priait de recevoir. Comme je lui parlais ingénument, je crus qu'il me répondait de même; de plus, j'aimais le corps et les amis que j'y avais, de sorte que j'étais fort content et voulais véritablement être des amis de Montpezat.

BARON DE MONTBAS

(*A suivre.*)

HISTOIRE CYNIQUE

On parlait jalousie. Et rien n'était plus divertissant pour qui savait écouter, car la jeunesse régnait dans ce salon. Or, les êtres jeunes, l'a-t-on remarqué? ont peine à ne pas se trahir lorsqu'ils se mettent à parler du cœur. Ils ne connaissent qu'une histoire : la leur. Le beau et le vrai en amour, la doctrine universelle, c'est ce qu'ils ont ressenti la veille, sinon le matin. A peine ont-ils ouvert la bouche pour dire « l'amour »... que leur regard semble capté par un paysage intérieur. Et la doctrine se forme à mesure que le paysage leur montre des aspects gais ou brumeux.

— Je hais la jalousie, — déclara madame de Luy, — c'est un sentiment bête, cruel et laid.

Elle avait parlé d'un trait et même, si l'on peut dire, d'un bond, car elle avait ramené en même temps ses jambes sur le divan où elle était assise.

Margot de Luy était une jeune femme, une très jeune femme, vive et gracieuse, qui semblait s'être composé un système de vie à l'image de ce système de fossettes, de mouvements rieurs et de traits enchevêtrés que l'on voyait jouer sur son visage.

— Jalousie me fait penser tout de suite à jaunisse, — reprit-elle. — Quand je vois un homme jaloux, j'ai toujours envie de lui conseiller un traitement, du lait et des fruits cuits, par exemple.

— Mais le meilleur traitement, madame, serait peut-être de lui ôter le sujet d'être jaloux.

Michel Lachesnaye, qui avait dit ces mots, était un garçon

non dénué d'intelligence et de culture. Il avait publié un petit volume d'essais où l'on discernait un goût assez sûr. Malheureusement, comme il arrive à beaucoup d'écrivains qui ne font pas à leur métier un sacrifice total, ce petit volume était gâté par l'esprit de salon.

— Eh bien! mon cher Michel, je ne suis pas de votre avis. Un vrai jaloux fait son poison lui-même. Supprimez la cause qui le fait souffrir et une autre cause naîtra aussitôt. Je ne sais si l'on peut agir sur son tempérament à l'aide de lait ou d'autre chose, comme le propose madame de Luy, mais en tout cas, c'est sur ce tempérament bien plus que sur les causes extérieures qu'il faut agir.

— Vous voyez, — dit madame de Luy, — et c'est un romancier qui parle.

— Justement, — répliqua Lachesnaye, — ah! ces romanciers! La jalousie est leur pain. Ils la cultivent, ils l'embellissent, ils l'exploitent... Avez-vous entendu comme notre ami Jacques Damville a prononcé « un vrai jaloux »? On aurait dit un amateur parlant de sa plus belle pièce. Dans son esprit le vrai jaloux est un héros, un surhomme.

Sans nul doute, un petit sentiment d'émulation piquait les deux jeunes écrivains devant cet auditoire féminin. Mais Jacques Damville se contenta de sourire et ne riposta pas.

— Je m'en tiens à mon opinion, — reprit Margot de Luy, — la jalousie est une maladie, et une sale maladie.

— Un grand amour aussi est une maladie, — murmura Valentine Aubier.

C'était la maîtresse de maison. Elle se plaisait à provoquer ces entretiens, non par pédanterie, comme on pouvait le croire, mais par une curiosité cérébrale qui avait sa raison d'être. Elle avait été gravement malade peu après son mariage, et, par la suite, abandonnée ou presque par son mari. Des raisons très puissantes l'empêchaient de rechercher à aimer et à être aimée. Mais tout ce qui touchait à l'amour occupait son esprit, et elle le laissait voir avec une souriante bravoure. « Ces conversations trompent sa faim », avait dit d'elle un jour Lachesnaye. Mais il aurait été plus délicat et aussi juste de dire qu'elle les aimait comme un aveugle aime à entendre parler des couleurs.

— Madame de Luy a peut-être raison, — dit Lachesnaye. — Il entre beaucoup de sentiments très laids dans la jalousie. Énumérons-les. L'égoïsme, l'envie, l'amour-propre, l'instinct de la propriété, l'esprit de domination...

Une jeune femme, qui n'avait dit mot jusqu'ici, fit un signe énergique et l'interrompit.

— Comment pouvez-vous dire cela? Il y a aussi, il y a surtout du dévouement et une sorte de chaleur qui... enfin il y a un excès d'amour. Quand j'assiste au bain de mon fils, je vous assure que je suis jalouse de sa gouvernante, de cette femme qui touche sa chair, alors que moi je ne fais rien. C'est bête, je le sais, mais souvent je ne puis y tenir et je lui arrache l'éponge des mains. Eh bien! l'amour maternel ou l'autre amour, c'est la même chose.

Germaine Herbard avait parlé brusquement, avec ce feu qui couve dans les natures timides. Elle s'arrêta aussi brusquement et rougit. Deux ou trois personnes eurent du mal à ne pas sourire. La maîtresse de maison s'empressa de la soutenir.

— Je comprends très bien ce que veut dire Germaine. La jalousie provient souvent d'une somme d'amour qui souffre de n'être pas employée.

Elle quêta un assentiment chez Damville, mais celui-ci se déroba par un courtois mouvement de la tête et dit :

— Pour être franc, je ne dirais pas tout à fait ainsi. Mon opinion est que la jalousie fait corps avec l'amour. C'est l'envers et l'endroit d'une même chose.

Il tendit sa main à plat et la retourna, montrant successivement la paume et le revers.

— Ce qui est certain, c'est que nous sommes beaucoup moins jaloux qu'on ne l'était autrefois, — dit madame de Luy. — Je me souviens de mes parents. Ma pauvre mère était d'une jalousie féroce envers mon père. J'ai assisté, étant enfant, à des scènes qui, Dieu merci! ont disparu des habitudes conjugales comme la Fête des fleurs et le défilé des drags ont disparu des habitudes mondaines.

— Mais, madame, — répondit Damville, — cette observation n'infirme pas ma théorie. Il y aujourd'hui si peu de grandes liaisons... même hors du mariage, — ajouta-t-il en

souriant. — Aux petits désirs de notre cœur correspondent de petits sentiments de jalousie.

— Damville, Damville, — dit Lachesnaye, — vous pensez déjà à l'Académie, c'est clair. Vous déclarez que la jeunesse est indifférente à l'amour; vous allez prétendre que la politesse se perd et que les danses modernes sont inconvenantes.

— Non, non, — protesta Damville, — il est inexact de dire que la jeunesse est indifférente à l'amour, ou, tout au moins, il faut distinguer dans l'amour entre la sensualité et le sentiment. A notre époque, l'une est en hausse, l'autre est en baisse. Il est certain que la grande liaison n'est plus à la mode et fait penser aux manches à gigot. Cela s'explique d'ailleurs. Il est rare qu'un grand amour puisse rester un grand amour s'il n'est tant soit peu contrarié par les circonstances. Or, nos mœurs ont à peu près supprimé tout ce qui risquait de le contrarier. Il n'y a pas de goût, pas de caprice, qui ne soit admis et facilité. Prenons les avantages de cette liberté et renonçons au reste.

On sentait au ton de ses paroles que Damville ne renonçait pas si volontiers qu'il le disait. Valentine eut un regard d'intelligence avec lui. Il poursuivit :

— Il y aurait une intéressante étude à faire : l'histoire de l'amour dans notre pays à travers les siècles. Mais une étude scientifique et générale, du moins autant que la chose serait possible. Montrer les modes du sentiment et de la sensualité, comparer l'idéal et la pratique, établir des démarcations entre les classes. Il faudrait tout à la fois beaucoup de délicatesse et beaucoup de gravité, un peu d'invention aussi. Michel Lachesnaye devrait nous faire cela. Mais il tomberait dans la polissonnerie.

Damville, qui est en apparence assez froid, passe pour remâcher longtemps ses petites vengeances.

— Je n'en ferai rien, — s'écria Lachesnaye. — Personne ne le lirait, sauf vous autres les romanciers pour y trouver des sujets.

— Je vois déjà les grandes lignes de votre tableau, — continua doucement Damville. — Le XVIIe ou le siècle du sentiment. Le XVIIIe ou le siècle de la sensualité. Le XIXe ou le siècle de la passion...

Et, comme il vit que Lachesnaye approuvait, il fit brusquement volte-face et lui dit :

— Et, en définitive, votre ouvrage serait faux, archifaux. Dans le domaine du cœur il n'y a que des variétés. C'est pourquoi toute bonne étude du cœur ne peut être qu'un roman, c'est-à-dire l'observation d'un cas. Le reste n'est qu'un jeu d'esprit plus ou moins habilement tourné.

La remarque visait évidemment le Lachesnaye essayiste. Il répliqua sur un ton d'ironie assez fine :

— Voilà La Rochefoucauld jugé.

— Oh! mais je ne considère pas La Rochefoucauld comme un faiseur de doctrines. Nul n'a mieux reconnu la variété du cœur. C'est un romancier qui a résumé chacun de ses romans en deux lignes.

— Néanmoins, mon cher, — reprit Lachesnaye en enflant la voix, comme quelqu'un qui aperçoit un bon développement oratoire, — il y a du vrai dans votre classification. Le XVIIe a bien été le siècle du sentiment. Toute sa littérature en témoigne. Nous parlions de jalousie. Connaissez-vous une certaine petite histoire qui est perdue dans *Zaïde*, ce roman un peu long de madame de La Fayette?

— *Alphonse et Bélasire*, — dit à mi-voix Damville.

— C'est cela même. Eh bien, la psychologie a eu beau faire des progrès et des découvertes, les romanciers ont eu beau pénétrer dans les laboratoires, je ne connais pas d'étude sur la jalousie qui soit comparable à ces quelques pages.

Une vive curiosité se peignit sur la plupart des visages féminins.

— Racontez-nous *Alphonse et Bélasire*, — dit une voix.

— Je vais même faire mieux. Je vais vous en lire certains passages, si Valentine possède les œuvres de madame de La Fayette.

Valentine Aubier se leva, se dirigea vers une bibliothèque et, après quelques instants, sortit un livre des rayons.

— *Zaïde*, histoire espagnole, — dit-elle, tout en parcourant le titre.

Elle le tendit à Lachesnaye et reprit sa place.

Michel Lachesnaye ouvrit le livre, le feuilleta en silence; puis un petit mouvement de satisfaction montra qu'il avait

trouvé ce qu'il cherchait. Il se carra commodément dans son fauteuil.

— C'est l'histoire d'un homme qui, par sa jalousie, détruit son amour. Alphonse aime Bélasire, il est aimé d'elle, mais son cerveau est littéralement pris et déchiqueté dans l'engrenage de la jalousie. Il commence par reprocher à Bélasire d'avoir accueilli autrefois les galanteries d'un homme qui l'aimait et qui est mort. Aucun éclaircissement, aucune preuve d'innocence fournie par Bélasire ne le satisfont. Il la harcèle, il exige d'elle une relation écrite de tout ce que cet homme a fait pour lui plaire et de tout ce qu'elle a pensé de lui. Bélasire obéit, mais lui dit : « Considérez, je vous en conjure, sur quoi » vous me tourmentez, et sur quoi vous vous tourmentez vous-» même; sur un homme mort, que vous ne sauriez croire que » j'aie aimé, puisque je ne l'ai pas épousé; car si je l'avais » aimé, mes parents voulaient notre mariage, et rien ne s'y » opposait. — Il est vrai, madame, — lui répond Alphonse, — » je suis jaloux d'un mort, et c'est ce qui me désespère : si le » comte de Lare était vivant, je jugerais par la manière dont » vous seriez ensemble de celle dont vous y auriez été; et ce » que vous faites pour moi me convaincrait que vous ne » l'aimeriez pas. J'aurais le plaisir, en vous épousant, de lui » ôter l'espérance que vous lui aviez donnée, quoi que vous » puissiez me dire; mais il est mort, il est peut-être mort, per-» suadé que vous l'auriez aimé s'il avait vécu. Ah! Madame, » je ne saurais être heureux, toutes les fois que je penserai » qu'un autre que moi a pu se flatter d'être aimé de vous. »

« Je suis jaloux d'un mort et c'est ce qui me désespère. » Mot admirable! Loin de se rassurer à l'idée de cette mort, le jaloux n'y trouve que l'impossibilité d'acquérir une certitude. Ce rival disparu est le plus dangereux de tous, puisque le jaloux ne pourra jamais se mesurer avec lui et le vaincre.

» Et toute la suite des aventures est imaginée de cette manière simple et inextricable. Après la jalousie du passé apparaît la jalousie du présent. On aperçoit, mis en marche par des riens et peu à peu accélérés, les rouages du sentiment fatal qui va tout détruire. On aurait beau crier à Alphonse : « Arrête-toi, reconnais qu'elle t'aime », il n'écouterait pas, épuisant un soupçon pour se jeter avidement sur un autre

soupçon. Chacun de ces soupçons naît naturellement, je veux dire sans la machination adventice d'un Iago, mais toujours d'un point faux ou d'un quiproquo; et ils se développent avec une telle rapidité et suivant un calcul si rigoureux que l'erreur initiale ne peut plus être corrigée. Bélasire, lasse des emportements d'Alphonse, offensée de le voir ternir sa réputation, se sépare de lui. Pourtant elle l'aime encore; peut-être, un soir, l'accueillerait-elle de nouveau, si l'amant jaloux, par un ultime égarement, véritable accès de delirium tremens dans sa maladie, ne tuait son meilleur ami qu'il soupçonne injustement de le trahir.

» Voilà la triste aventure d'Alphonse et de Bélasire, — conclut Lachesnaye en fermant le livre. — Si vous ne pensez pas que ce soit la plus belle histoire inspirée par la jalousie, c'est que je vous l'ai racontée au lieu de vous la lire.

On se récria. Le livre passa de main en main.

— Avouez que cette histoire me donne raison, — dit Margot de Luy. — Cet homme est un malade. Pour être jaloux du passé, il faut être une sorte de visionnaire.

L'esprit d'une femme qui se laisse mener par son instinct a souvent des notes très justes. Au mot de visionnaire, Damville leva la tête et regarda madame de Luy. Enhardie par ce regard, elle continua. Mais cette fois l'instinct brouilla les choses.

— La jalousie du passé! — dit-elle. — Mais aucune femme amoureuse n'y résisterait si nous devions en plus être jalouses du passé.

Lachesnaye intervint.

— N'établissez pas de confusion. Les causes et les effets de la jalousie ne sont pas du tout les mêmes chez l'homme et chez la femme. Notre passé n'est jamais pour vous un sujet de tourment et il est quelquefois un appât.

— Un visionnaire, — répéta Damville sur un ton rêveur. — Oui, c'est vrai, il faut avoir une vie intérieure très forte et une imagination un peu sombre. Tout cela fait un visionnaire.

— Mais vous, Damville, que pensez-vous d'*Alphonse et Bélasire*? — demanda Valentine Aubier.

Damville tressaillit et parut revenir à la conversation.

— Oh! J'ai là-dessus l'avis de Lachesnaye. C'est un des plus beaux récits que je connaisse sur le cœur. Je l'ai lu de très près. Et, comme je le lisais, j'ai même rencontré une pensée qui m'est familière. A suivre les mouvements d'Alphonse, on a l'impression que la jalousie est vraiment un sentiment inspiré du diable; et c'est là une impression que j'ai ressentie moi-même, dans certaines... certaines circonstances de ma vie. La jalousie nous rend intelligents en même temps qu'elle nous fait voir faux. Elle nous donne des vues authentiques, introuvables dans un autre état, mais ces vues sont pareilles à celles d'un miroir oblique et déforment le plan véritable des choses.

Il se tut, porta la main à sa bouche et reprit entre ses doigts :

— « Je suis jaloux d'un mort et c'est ce qui me désespère... » Est-ce que ce mot, par sa maligne subtilité, ne porte pas le signe tourmentant du diable, du diable qui s'applique à détruire notre bonheur, qui nous répète tout bas qu'il n'y a rien de beau, rien de sûr dans nos joies?

Il s'arrêta de nouveau, mais l'auditoire resta silencieux.

— Seulement, si j'aime le récit de madame de La Fayette et l'analyse qu'elle fait de la jalousie, je ne suis pas d'accord avec elle sur sa démonstration. Elle entend prouver, n'est-ce pas? que la jalousie est funeste à l'amour, ce que je ne puis admettre puisque, je le répète, les deux sentiments forment pour moi un tout et ont une vie commune. Et même si, dans ce tout, la jalousie se développe d'une manière excessive, je crois que l'amour en profitera. Vous comprenez ce que je veux dire : il n'y a pas d'exemple qu'un amant ait jamais dit à celle qu'il aime : « Je suis trop jaloux, je vous quitte. » Au contraire, plus il est jaloux, plus il l'aime.

— Mais, cher ami, — dit doucement Valentine, — c'est elle qui lui dit : « Vous êtes trop jaloux, allez-vous-en. » Et c'est ce que Bélasire dit à Alphonse.

— Elle ne l'aime pas, — affirma Damville d'une voix soudain très forte et en faisant un geste presque violent. — Ou, enfin, elle ne l'aime pas autant que lui.

Sa voix s'était radoucie comme il prononçait cette dernière phrase. Mais l'éclat avait surpris l'assistance. Il s'en aperçut, rougit, et se tournant vers la maîtresse de maison :

— Je vous demande pardon, — lui dit-il. — Si j'apporte un peu trop de passion dans ce débat, c'est que j'ai écrit, voici quelque temps, une nouvelle dont la donnée réfute précisément la donnée d'*Alphonse et Bélasire*. Pour diverses raisons, je ne l'ai pas publiée. Néanmoins j'ai porté ces jours-ci le manuscrit chez le copiste, où j'ai été le reprendre tout à l'heure. Je l'ai relu en venant chez vous. Si bien que j'ai l'esprit plein de mon sujet.

— Quoi! cette nouvelle est ici? — demanda Valentine Aubier.

Jacques Damville fit un signe de tête dans la direction de l'antichambre.

— Oh! mon petit Damville, vous allez nous la lire.

Damville fit aussitôt un mouvement de refus mêlé, eût-on dit, de terreur.

— Si, si, ne me refusez pas cela. Je vous en prie, tout le monde vous en prie. Voyez...

Les jeunes femmes s'étaient levées et entouraient Damville, qui résistait. Tout d'un coup, Margot de Luy s'écria :

— C'est bien simple. Je vais chercher le manuscrit. Empêchez-le de me suivre.

Elle bondit hors de la pièce. En même temps des bras charmants enchaînèrent Damville à son siège. Il riait et se débattait. Mais il faut dire en quelques mots qui est Damville.

Bien qu'il ait dépassé la trentaine, il fait figure de jeune dans les lettres. Il a publié deux romans qui sont à tout le moins des romans et écrits avec le souci de la langue. Cela lui a valu un regard bienveillant de ses aînés qui tremblaient d'être démodés. En même temps, certaines recherches psychologiques qui correspondent au goût du jour l'ont rapproché de ses cadets. Les revues graves l'ont accueilli pour se rajeunir; les autres pour hausser leur ton. Le moindre bout de papier imprimé ouvre à notre époque tous les salons; il y a pénétré comme ses confrères, mais en se gardant d'y revenir les mêmes jours qu'eux. Sa physionomie n'a pas déplu, car on a pris sa nonchalance pour un penchant rêveur, et un certain air retiré pour une mine modeste. De plus il y a du secret dans sa vie sentimentale. Tel est ce Damville qui essaie d'échapper aux curieuses.

Margot de Luy revint, portant un cahier. Il voulut parlementer, on lui ferma la bouche, on poussa près de lui un guéridon, on lui versa du whisky. Enfin il aperçut Lachesnaye, qui riait jaune dans un coin. A cette vue, il céda et prit le cahier.

— Le titre est *Histoire cynique*, — dit-il. — Titre provisoire sans doute. Au reste, tout est provisoire dans ce récit. Et cependant il se peut que je n'y touche jamais.

Sa voix avait légèrement tremblé en prononçant ces mots. Mais, comme on se précipite impétueusement dans l'eau après avoir grelotté au bord, il commença de lire avec beaucoup de force.

« François et Anna se préparaient tous deux à la médecine et suivaient les cours de la Faculté. Toutefois, ce fut ailleurs qu'ils se connurent. Anna n'était pas née dans nos régions. Venue de bonne heure à Paris, elle avait adopté notre langue et nos coutumes, mais tout en conservant dans l'esprit un siège intact d'où elle nous jugeait secrètement. Cette réserve, une indépendance qu'elle conquit sans tarder, le souci de ses études, contribuèrent sans doute à lui donner cet air très particulier et très frappant qu'il est bon de noter si l'on veut la voir bien : en quelque compagnie qu'elle fût, foule inconnue ou cercle intime, elle ne se fondait pas. Beau visage, du reste, ce visage abrupt à l'excès, mais auquel le regard, charitable et sensuel, ménageait par moments comme un glacis. Et quand, dans le jardin du Luxembourg, Anna côtoyait les socles où sont assises les reines de pierre, marchant d'un pas égal et ferme, le menton haut, l'œil attentif à tout, mais l'entre-sourcils légèrement froncé par la vision du dedans, elle semblait prendre place parmi sa vraie lignée. C'était du moins ce que prétendait sa mère, une Polonaise fort entichée de son sang. La vieille dame vivait avec sa fille, mais elle restera dans l'obscurité.

» Anna connut François chez un ami commun, garçon assez riche, qui étudiait quelque chose et recevait gaiement.

» C'était un être singulier, ce François. S'il est vrai, grossièrement parlant, que le Français du Nord soit froid, celui de l'Ouest, mystique, celui de l'Est, sage et celui du Sud, emporté,

François incarnait bien le caractère national, car il était un peu de tout cela. Seulement, comme il l'était tour à tour, il raillait successivement le flegme, l'esprit religieux, la vertu et la sensualité. Ainsi, il pouvait se déclarer affranchi de tout préjugé et se croire libre; au fond, il était mieux lié que les autres, mais plus sujet qu'eux aux caprices.

» Anna s'était donnée à lui avec une belle hardiesse et dès leur seconde rencontre. Quand, le lendemain de cette nuit, François revit en pensée le visage de sa nouvelle maîtresse, quand il se redit quelques-unes de ses paroles, il ressentit cette légère griserie du corps et de l'esprit qui accompagne la naissance de l'amour, griserie familière et qu'il reconnut bien. Mais, en même temps, il éprouva quelque chose de nouveau : il souffrait. L'image d'Anna brillait dans sa tête, mais comme le mince croissant de la lune brille au bord de la sphère voilée. Le visage, les gestes et les paroles de cette femme, en un mot tout ce qui formait son bonheur présent, lui paraissait l'étroite surface d'un monde caché. Ignorer ce monde lui était insupportable, et le conjecturer seulement lui donnait une véritable angoisse. Et, si nous pouvions démêler exactement les mobiles qui nous font agir, il aurait dû avouer que ce fut le désir de découvrir ce monde, autant que le désir tout court, qui le pressa de revoir Anna le jour même.

» Il ne pouvait douter qu'Anna n'eût eu plusieurs amours et elle ne le nia pas. Elle lui en fit la confession avec moins de réticence qu'une autre femme et sans cette pudeur des nouveaux amants, laquelle ne se distingue pas toujours du calcul. Elle lui raconta donc une vie très libre, gouvernée peut-être plus par le dédain de la sensualité que par ses besoins ou par les aspirations du cœur.

» Ces révélations furent affreusement pénibles à François, mais il sentait que rien ne lui était plus pénible que l'ignorance, et il les écoutait de même qu'on maintient sur son cœur la compresse bouillante qui vous sauve de l'étouffement.

» Seulement, ces révélations ne l'apaisaient pas; elles lui faisaient voir l'inconnu mais ne l'y faisaient pas pénétrer. Encore une question, se disait François, encore un pas, je connaîtrai tout, je comprendrai tout et ne souffrirai plus.

Non : cette avance ne le portait jamais assez loin et donnait à son esprit inquiet le sentiment de l'infini.

» Leur liaison s'affermit, mais sans que son tourment diminuât. Sa terrible jalousie suivait d'une marche égale le progrès de son amour; il n'y avait point de caresses, point de douce habitude, où elle ne réussît à s'introduire.

» Au début, Anna s'était laissée toucher par ce qu'elle jugeait une marque de zèle. Elle avait dissimulé les atteintes que la vivacité de ce zèle portait à son orgueil, et répondu de manière à ménager les susceptibilités de François. Un jour, pourtant, comme son amant l'importunait plus subtilement qu'à l'ordinaire, elle lui dit avec un accent ambigu :

» — Croyez-vous, François, qu'il soit bon de me rapprocher sans cesse de ce passé?

» François n'écouta rien, ni ce jour-là, ni les jours suivants.

» Sa maladresse est-elle une excuse pour Anna, ou Anna n'en a-t-elle pas de valable? Il ne s'agit pas dans cette histoire de donner des points à l'un et à l'autre. Toujours est-il qu'Anna fut infidèle.

» François l'apprit et rompit avec elle sur l'heure. Pas pour longtemps : deux jours plus tard, il la supplia et la liaison fut renouée.

» Liaison déchirée par les reproches et les soupçons. La familiarité ayant grandi entre eux, il prit tout naturellement le pli de l'attaquer avec rudesse. Il ne lui épargna pas les propos amers, les allusions faites avec un ricanement, ni toute cette hideuse écume qui souille la surface des plus belles agitations contenues dans notre cœur.

» Il n'était pas dans la nature d'Anna de lui tenir tête. Elle essayait de le calmer par la raison.

» — Songe que je t'aime, François, — lui disait-elle. — Songe à ce que je te donne, et vois comme notre amour nous rendrait heureux sans ta jalousie.

» Et elle lui rappelait certains moments de leur amour qui avaient été très calmes et très beaux.

» — Sans ma jalousie! — répondait François. — Mais ce n'est pas possible. Je ne puis t'aimer sans être jaloux. A ce moment même dont tu me parles, j'étais jaloux, bien que tu n'en aies jamais rien su.

» Et il lui en donnait la preuve en lui dévoilant, par le souvenir d'un fait ou d'un mot, tel petit drame intérieur admirablement organisé.

» Car, cela est digne de remarque, François, qui était dans l'ordinaire de la vie un homme de moyens médiocres, prenait subitement dans ses accès de jalousie une sorte de grandeur. Anna voyait alors en face d'elle un juge, un prophète, un dieu.

» — Tu prétends m'aimer, — reprenait-il. — Mais c'est faux, tu ne m'as jamais aimé.

» Et il dressait un acte d'accusation serré, implacable, reposant sur cent faits excellents. Sa voix même, hésitante et monotone, prenait dans ce rôle un timbre intelligent et persuasif.

» Qui, en amour, peut se dire absolument innocent? Est-ce qu'il n'y a pas, à chaque instant, une foule de petites pensées qui font de nous un ingrat ou un fourbe à l'égard de l'être pour qui nous sacrifierions peut-être notre vie? A écouter son amant, Anna, qui avait trop d'orgueil pour se cacher ses fautes à soi-même, apercevait en elle toute cette trame de noirceurs. Elle ne protestait pas. François pensait voir dans cette attitude l'aveu de grandes trahisons auxquelles il n'avait pas songé encore. Inquiétude et fureur redoublaient chez lui.

» A la fin, pourtant, elle se révolta. Je me demande si elle n'y fut pas aidée par ce sentiment indéfinissable que j'ai rapporté au début. Cette femme fière et volontaire était assurément mal faite pour se soumettre à un amour aussi despotique, mais surtout venant d'un homme qui n'était pas de sa race.

» Quoi qu'il en soit, elle voulut refréner la violence de cet amour. Elle s'y prit sans éclat et avec assez de noblesse. Elle se déroba insensiblement aux petits soins que son amant lui ménageait. Dans ses études, où il l'aidait, elle se surveilla et ne lui dut plus rien. Ils ne vivaient pas ensemble mais se rencontraient chaque jour; alléguant une maladie de sa mère, elle rompit la régularité de ces rencontres. Enfin elle s'efforça à une certaine froideur.

» Comment François prit-il ce changement? On l'a deviné : il crut à une infidélité. Ne pouvant rien opposer aux excuses raisonnables d'Anna, mais dévoré de soupçons, il allait se poster des heures aux environs de sa maison. Elle habitait

un petit entresol dans le quartier de l'Observatoire. Il y avait, presque vis-à-vis, un café dont la terrasse était protégée par des fusains en caisse. Il s'asseyait là, l'œil fixé sur les trois fenêtres et la porte, et il épiait. Bien que son esprit fût sur le qui-vive, les images créées par sa jalousie formaient autour de lui une espèce de brouillard qui le retranchait du monde. Il entendait les paroles les plus proches à la manière de l'homme qui, étendu sur le pont d'un navire par un gros temps, entend, au moment où la tête lui tourne, les fades propos des autres passagers. Quand il venait là le soir, il commençait par approcher doucement jusqu'au pied de la maison, afin de distinguer les filets lumineux des persiennes qui lui révélaient la présence probable de sa maîtresse; puis il gagnait son poste, conservant à travers la nuit la vision de ces lueurs rassurantes. « Elle est là, se disait-il, elle ne m'a pas menti. » Et à mesure que le temps passait, il se répétait avec un souffle plus libre : « Maintenant elle ne sortira plus. »

» Quand on fermait le café, il se levait et décidait de rentrer chez lui. Avant de prendre une autre rue, il se tournait, regardait une dernière fois au loin, et alors, à cet instant, il lui arrivait de frémir tout d'un coup. Alerte! Cette forme qui avançait le long des murs et qui venait de disparaître à hauteur de la maison, c'était elle, c'était Anna!

» — Imbécile que je suis de m'être fié à cette lumière! — s'écriait-il sourdement.

» Il essayait de mieux distinguer l'endroit où la forme était entrée, il frottait ses yeux brûlés à force d'avoir guetté dans les ténèbres, mais de grandes flammes jaunes emplissaient sa vue, et, aveuglé, il devait se soutenir au mur. Il ressentait en même temps une angoisse qui le serrait à la ceinture et remontait jusqu'à la gorge. Et, comme le cerveau de cet amant désespéré était plein de préoccupations et de sujets médicaux, il se disait : « Ainsi doit être l'aura qui » annonce leur crise aux épileptiques, l'aura, un souffle qui » s'élève du tronc et semble passer sur la face. »

Le narrateur fit une pause. D'une main si fermement tendue qu'il semblait la surveiller, il prit son verre et but à longues gorgées.

— C'est bien, — fit entendre une voix.

— Oh oui, très bien, — dit une autre voix.

Mais ce fut tout; et les éloges avaient été prononcés très bas comme si les assistants eussent craint d'appeler l'attention de Jacques Damville sur le récit qu'il leur faisait.

Jacques Damville posa son verre, passa son mouchoir sur ses tempes et reprit sa lecture.

« Quand il s'obligeait enfin à quitter cette rue, n'ayant rien vu, rien éclairci, ayant seulement grossi la charge de ses soupçons, il éprouvait une telle faiblesse dans les membres que souvent il butait et se tordait le pied. La sensation de bien-être qui succédait à la douleur physique détendait un peu ses nerfs et faisait comparaître en son esprit des vues plus douces. « Ne pourrais-je me faire une vie différente? se demandait-il. Comment se peut-il que j'accepte ces souffrances répétées? Est-ce que je supporterais de me tordre le pied vingt fois par jour? »

» Cependant, jamais il n'eut l'idée de renoncer à Anna, car plus il souffrait, plus il se sentait lié à elle par ces fibres douloureuses.

» Il arriva ceci qu'Anna s'aperçut de ces manèges. Rien ne pouvait offenser plus gravement cette femme qui avait reçu dans son sang même le préjugé de l'indépendance. Elle se vit persécutée, captive. Ce fut trop. Elle bondit. Et dans une scène d'une extrême violence, elle vint à bout de François.

» — Je partirai cette semaine avec ma mère, — lui dit-elle (c'étaient les mois de vacances et les examens avaient eu lieu). — Vous ne connaîtrez pas mon adresse, et je vous interdis de tenter quoi que ce soit pour m'écrire ou me rejoindre.

» François se traîna à ses pieds, implora d'elle au moins qu'elle écrivît. A la fin, Anna en prit l'engagement, mais à condition que François prît celui de ne pas répondre.

» François resta à Paris. Sa liaison l'avait fait contracter quelques dettes, et il fut heureux de remplacer dans son cabinet un de ses aînés parti en vacances. Il y était déjà autorisé par ses grades.

» Il se trouva en présence des malades non plus comme à l'hôpital, mais sans témoins, et obligé de chercher dans ses propres ressources et dans l'accent de ses paroles le moyen de

les guérir. Cette situation inaccoutumée amena en lui des réflexions nouvelles. Il se surprit plusieurs fois à considérer son amour malheureux comme un cas. Il vit clairement que le mal provenait de sa jalousie. « Mais, reprit-il tristement, autant dire que c'est de mon amour, car l'un ne peut exister sans l'autre. » Et il revoyait en pensée une expérience à laquelle il avait assisté à l'amphithéâtre. Il s'agissait d'enlever il ne savait plus quel organe à un chien. « Impossible, avait-il conjecturé. Le chien ne vivra pas une heure. » Dix minutes après, en effet, on enlevait un cadavre.

» Sur ces entrefaites, il reçut une lettre d'Anna.

» *Francois,* lui disait-elle, *je vous ai dit que je vous écrirais et je le fais. Je n'ai pas changé à votre égard. Je vous aime comme je vous ai toujours aimé, mais votre jalousie m'a effrayée puis offensée. Cette passion qui m'est odieuse devrait vous être aussi odieuse, car elle empoisonne votre bonheur. Il faut vous en défaire, il faut vous guérir. Je veux vous y aider et vous demande, au nom de notre amour, de m'écouter.*

» Des conseils suivaient, conseils qui tendaient pour la plupart à atténuer l'amour entre eux tout en renforçant l'affection. Anna semblait considérer la jalousie comme un excès inutile, facile à supprimer sans que l'organisation du sentiment en souffrît. « Pour vous autres, Latins, avait-elle dit un jour à François, la jalousie dans l'amour est comme la tradition dans un rôle pour un acteur. Vous croyez qu'elle pare le rôle et qu'on ne vous applaudira pas si vous vous en éloignez. »

» Toutefois, malgré ces vues fausses, la lettre d'Anna était belle. D'ailleurs, l'âme d'Anna était belle, et si on ne la voit pas ainsi, qu'on n'accuse que moi.

» François, en vrai Latin, accueillit la lettre avec des transports de joie, puis avec des rugissements indignés. « M'en défaire! s'écria-t-il en se frappant le cœur... mais c'est comme si... » Et il repensa au chien couché sur la table de vivisection.

» Cependant l'absence d'Anna était pour lui une privation affreuse. Et il devait bien reconnaître que sa jalousie était la seule cause de cette épreuve. Il songeait avec mélancolie que, sans les scènes dont il s'était rendu coupable, il eût sans doute été en ce moment auprès d'elle. Cette pensée, les appels

contenus dans la lettre et aussi un certain affermissement de la volonté acquis par l'exercice de sa profession, le décidèrent à tenter une expérience. Il entreprit sa guérison.

» Il commença par étudier avec soin le germe de ses souffrances, puis il réfléchit aux meilleurs remèdes pour combattre ces germes.

» Il arriva à cette conclusion qu'il devait d'abord exalter dans son esprit tout ce qu'Anna lui donnait. Camaraderie intellectuelle, attachement, caresses, il devait considérer cela comme des bienfaits et sans cesse en grossir la valeur. Ensuite, il était nécessaire de rabaisser les anciennes fautes d'Anna, d'ôter toute importance à ses aventures passées.

» Le premier point fut facilement atteint. Même dans leurs querelles, il avait toujours placé très haut celle qu'il aimait. Un geste, un regard venu d'elle, et il était aux nues.

» Pour le second, cela n'alla pas sans mal. Il y parvint pourtant, mais par un détour comique et même disgracieux. Chaque fois qu'il pensait à une ancienne aventure d'Anna, il faisait apparaître la figure de l'amant, lui donnait avec le peu qu'il savait des traits et des sentiments ridicules, puis le chassait, sur une sorte de ricanement : « Et maintenant, file, mon vieux. C'est moi qui l'ai. »

» Lorsqu'il comprit qu'il devait aller plus loin et qu'il devait même rester insensible aux infidélités du présent, il pensa que ce serait chose infaisable et faillit renoncer. En effet, quand il rappela le souvenir de la seule trahison qu'il connût sciemment, et que, grâce aux détails qu'il avait arrachés naguère à Anna, il recomposa la scène, son cœur se mit à battre à grands coups, et il sentit revenir cette terrible sensation qu'il comparait à l'aura. Ce jour-là, il interrompit le traitement.

» Mais, le lendemain, il eut le courage de recommencer, et il eut la surprise de se trouver plus calme. Le hasard faisait qu'il avait beaucoup de mépris pour le rival en question, un peintre ou soi-disant tel, détestable artiste et grand danseur. Anna avait été dans son atelier une fois, deux peut-être, à propos d'un portrait qui était resté inachevé. Tandis qu'à lui, François, quelles preuves constantes de tendresse et d'admiration n'avait-elle pas données depuis leur première rencontre!

» Enfin, quelques jours plus tard, il se tint le raisonnement suivant : « Supposons que j'apprenne qu'Anna est retournée chez cet imbécile ou chez un autre, dois-je m'en inquiéter tant que son attachement pour moi restera le même? Est-ce une raison pour me torturer? Et il est certain que je passe ma vie à me torturer. D'autre part, il est sûr que ces infidélités n'agissent pas sur mon amour, puisque je continue à l'aimer autant. Alors, c'est un châtiment douloureux que j'inflige non à elle mais à moi-même. Belle sottise! »

» Au milieu de ces pensées, il se rappela un souvenir d'enfance. Il adorait les cerises. Un jour, sa grand'mère avait été lui en chercher. Elle revenait du verger, mais avec lenteur, car elle était âgée, et agitait sa corbeille au loin, lorsque le fils du jardinier, compagnon de François, se montra dans l'allée. Elle s'arrêta, lui donna une cerise, puis une autre, puis une troisième, enfin elle rejoignit son petit-fils et lui tendit la corbeille. Alors François avait renversé la corbeille en criant avec fureur :

» — Je n'en veux pas de ces cerises.

» Et il s'en était privé.

» Cette histoire le fit rire. Il était allongé sur un divan; il se mit debout, fredonna une chanson où il était question de cerises. Le soir, il alla dans un endroit très gai et se coucha presque au matin. »

Ici, Jacques Damville marqua un temps d'arrêt. Un petit rire flatteur, amené par la dernière scène, courut dans l'auditoire. Les visages exprimèrent un vague soulagement. Et Damville lui-même parut avoir surmonté la légère émotion qu'un auteur ressent à la lecture de son œuvre, même la plus indifférente.

Il allait continuer lorsque la porte s'ouvrit et un visiteur fut introduit.

— Chut! Chut! Ponpon, — dit Valentine Aubier après un signe amical. — Asseyez-vous et écoutez. Damville nous lit quelque chose, et quelque chose qui nous passionne.

Alain de Frépont, dit Ponpon, était le cousin de Valentine Aubier. C'était un homme d'une trentaine d'années, très bien

découplé, aux manières séduisantes et qui avait ceci de particulier qu'il se mettait toujours en dehors de tout entretien quel qu'en fût le sujet. Son voisin était-il un académicien, un diplomate, un peintre, un sportsman ou un simple oisif, dès que l'autre avait ouvert la bouche, Ponpon lui disait : « Naturellement je ne suis pas renseigné comme vous sur cette question. » Ensuite il l'écoutait attentivement, l'approuvait, poussait une interjection charmante, et, ce qui est plus curieux, paraissait comprendre. Valentine Aubier niait qu'il fût bête. « Seulement, disait-elle, il ne sait pas qu'il a un cerveau. On lui dirait : « Mais vous pensez, Ponpon », qu'il serait aussi surpris que monsieur Jourdain apprenant qu'il fait de la prose. »

Ponpon traversa le salon et s'assit avec beaucoup d'aisance, non sans avoir dit :

— Ah! c'est une lecture. Naturellement je ne ferai qu'écouter.

«Deux semaines plus tard, reprit Damville, une lettre d'Anna annonça son retour. Elle donnait rendez-vous à François non chez lui mais dans un endroit public, un jardin. Il fut en avance et la vit arriver. Anna avait passé l'été dans le le Midi; sa peau avait pris une teinte mordorée; ses membres, habitués au nu, semblaient trop alertes pour les vêtements. Elle parut très belle à François, si belle qu'il se mit à trembler et pensa : « Non, non, ce n'est pas cette femme que j'ai accepté de partager avec d'autres hommes. »

» Anna, par un geste affectueux, lui posa la main sur le bras, mais elle avait distingué son trouble et dit aussitôt :

» — François, avant tout chose, il faut parler de ce qui nous a séparés. J'ai voulu que cette entrevue eût lieu ici car, sachez-le, je ne retournerai pas chez vous tant que je ne vous saurai guéri. Rappelez-vous ma lettre. Ce que je fais est pour votre bonheur autant que pour le mien.

» François courba la tête.

» — Oui, oui... — fit-il à voix basse. — Je crois que je réussirai... que j'ai réussi à me changer.

» Ils s'assirent. Laissant dormir leur terrible désaccord, ils causèrent de leurs études. François s'étendit longuement

sur le cas d'un malade qu'il observait depuis deux mois. Il aimait beaucoup sa profession, et il lui avait toujours été agréable d'aborder ce sujet avec sa maîtresse; il se plaisait à interroger Anna sur ses études, à l'éclairer, à la diriger.

» Quand un roulement de tambour annonça la fermeture du jardin, ils se levèrent et François accompagna Anna jusque chez elle.

» D'autres rendez-vous se succédèrent, tous semblables, et pas plus d'un ou deux par semaine.

» Au cours de leurs entretiens, il arrivait qu'Anna rappelât un nom ou un fait qui, autrefois, n'eût pas manqué de ramener l'orage. Elle le faisait peut-être volontairement, comme un médecin touche le point en voie de guérison. François ne tressaillait pas. Peu à peu, il s'était imposé à ces moments une sorte de discipline. La voici, car elle est assez curieuse. Chaque fois qu'il songeait au passé d'Anna ou que l'idée de la trahison renaissait en son esprit, il se représentait la scène même, il imaginait le corps de sa maîtresse et celui de l'amant. Moyen héroïque qui nécessita tout son courage, mais il tint bon, et il fit bien, car il remarqua que ses souffrances s'en trouvaient diminuées à la longue.

» Peu à peu, il évita de se demander si Anna le trompait. « A quoi bon le savoir? se dit-il. Puisqu'il ne faut pas que j'en souffre. »

» Il eut l'occasion de noter, quelque temps après, combien sa guérison, ou ce qu'Anna appelait ainsi, faisait de progrès. Elle mentionna un jour le nom d'une ville où, il le savait, elle avait fait autrefois un séjour avec un de ses amants. Tout aussitôt, il fit jouer le moyen héroïque, et, à sa surprise, ce ne fut pas le corps d'Anna et celui de l'amant qu'il vit apparaître, mais simplement les corps d'une femme et d'un homme sans figure, sans nom, sans identité, deux étrangers.

» La chose lui parut si bizarre, qu'il laissa voir sur son visage une expression intriguée, voisine du sourire. Anna vit cette expression.

» — Eh bien, François, — lui dit-elle, — ne croyez-vous pas que vous soyez plus heureux qu'autrefois?

» Le quiproquo était flagrant, et un soupçon d'ironie passa peut-être dans les yeux de François. Anna s'en aperçut-elle?

Toujours est-il qu'au moment de le quitter, prétextant la saison plus froide, elle proposa de fixer le prochain rendez-vous chez lui, et, ajouta-t-elle avec un attachement significatif du regard, dans la soirée.

» François avait eu une adoration presque démente pour le corps d'Anna. Souvent, au milieu de leurs caresses, il s'en écartait brusquement, et, agenouillé sur le lit, il le contemplait dans une ferveur muette. Souvent, il s'en arrachait encore, mais c'était pour le couvrir de baisers enragés, incompréhensibles, comme s'il avait désiré inventer un amour pour ce corps.

» Quand il le reprit dans ses bras, il fut agité par une sorte de tremblement, mais qui provenait surtout de la mémoire. De ce corps, il ne voyait maintenant que la matière belle et lourde. Il lui semblait que le surnaturel en avait disparu. Il voulut reprendre la splendide légende au point où il l'avait laissée. Vingt, cent cadavres lui firent obstacle : c'étaient les visions imaginées avec la volonté que l'on sait, afin de se guérir.

» Alors il y renonça, et goûta un plaisir sans raffinement ni amertume.

» ... Anna était devant lui, debout, drapée d'un morceau d'étoffe. Il était encore couché et rêvait. Qu'il aimait naguère à la voir apparaître ainsi, dans ce costume d'esclave, celle qui ressemblait aux reines de pierre ! Chez cette belle créature, un peu raide et mesurée, la volupté laissait subsister un léger désordre dans les mouvements et les paroles. Quel délicieux orgueil pour François d'observer ce désordre ! Il la regardait aller et venir dans la chambre, il la laissait parler. Souvent elle se disait altérée, réclamait de l'eau. Alors François allait lui chercher à boire. Qu'il aimait à la contempler lorsqu'elle levait le verre transparent au-dessus de son visage et buvait à longs traits, reprenant des forces dans l'eau pure !

» — Eh ! bien, François, ne te rappelles-tu pas qu'il faut me donner à boire ?

» François sortit de son rêve. Il se leva du lit, qui céda mollement sous son pied ; il eut la sensation d'enjamber des cadavres. Il rapporta bientôt un verre plein d'eau. Lui-même avait bu une longue gorgée d'alcool.

» Ensuite il accompagna Anna chez elle, à pied, ainsi qu'il faisait autrefois. Anna lui avait pris le bras. Elle lui dit :

» — Vous voyez, François, j'ai tenu ma promesse. Mais il faut que vous restiez dans l'état où vous êtes à présent. Nous ne devons pas nous revoir trop souvent. Laissez-moi régler cela. Vous pouvez avoir confiance en moi. N'êtes-vous pas assuré maintenant que je n'ai pas changé et que je vous aime toujours?

» François, que l'alcool avait légèrement étourdi, pressait son bras et acquiesçait.

» Elle lui dit d'autres choses : que sentir la jalousie lui donnait véritablement l'idée et l'envie de le tromper. Ainsi, elle le considérait autrefois comme un tyran qu'elle avait le droit de berner.

» — Mais c'est fini, ce temps-là, n'est-ce pas François? J'ai tué votre jalousie.

» Elle avait prononcé ces mots moitié en plaisantant, moitié avec un orgueil véritablement senti.

» François la laissait parler et l'approuvait machinalement. Ils marchaient vite car la nuit était froide. Ils passèrent devant un bâtiment public dont la façade portait des signes hétéroclites : faisceaux de licteurs entourés de branches d'oliviers. Et levant la main comme pour attester ces emblèmes, elle dit avec un beau sourire :

» — Et vous verrez comme nous serons plus heureux ainsi.

» Quelle utopie! Ce soir-là, ils furent pareils à ces gens qui fondent une société nouvelle et se félicitent, avec des regards naïvement embellis, de ce qu'il y a de plus instable dans leur régime. Comment ne compreniez-vous pas, Anna, qu'en tuant la jalousie vous aviez tué aussi autre chose?

» Le lendemain, François fut surpris de penser avec une certaine nonchalance aux souvenirs de la nuit. Comme il se trouvait devant une glace, il s'adressa la parole : « As-tu donc oublié ce qui s'est passé hier? Es-tu devenu insensible au bonheur? Elle est revenue à toi, re-ve-nue à toi... » En même temps il brandit les mains et secoua frénétiquement la tête comme l'homme qui ne peut contenir sa joie. Mais tout d'un coup il se trouva ridicule et cessa cette mimique.

» Ce même jour, il se remit à un travail sur lequel il peinait

depuis plusieurs semaines. Il se sentit l'esprit très libre, très sûr, et franchit aisément le passage qui l'avait embarrassé.

» Il revit Anna au jour dit. Leurs entrevues reprirent régulièrement. Anna venait chez lui, parlait de ses occupations et de certaines choses qu'elle avait vues ou entendues. « Qu'est-ce que cela peut me faire, se disait François en l'écoutant, puisque ce n'est pas tout. »

» Peu à peu, il perdit toute curiosité à l'égard de cette vie qu'il n'avait pas le droit de connaître entièrement. Les récits d'Anna ne le faisaient pas souffrir, mais ils l'ennuyaient quelquefois. Il fallait, pour qu'il ressentît quelque chose de l'ancienne chaleur, que l'entretien vînt sur la médecine et leur carrière commune. Alors il pouvait interroger Anna et la presser à sa guise; il était le maître de ce cerveau et le seul maître; et, à ces moments, il redevenait assez impatient de la posséder.

» Quelquefois, ainsi lorsque Anna se laissait aller à exprimer un sentiment attendri, une opinion qui venait du cœur, il songeait au passé. Avec quelle avidité il eût naguère ramassé, conservé et fait sien pour toujours un trésor d'un tel prix! Maintenant, il accueillait la confidence avec un sourire facile et ne la retenait pas, comme il aurait admiré poliment une de ses bagues et l'aurait passée ensuite à son voisin.

» Les circonstances firent qu'il dut partir pour une province éloignée où le frère de son père se mourait. Il habita plusieurs semaines la maison où il avait passé son enfance. Rien ou presque rien n'avait changé. François fit des marches dans le pays, les mêmes qu'autrefois. Il revit des arbres vieux et puissants qui paraissent éternels. Le retour aux lieux où nous avons vécu enfant nous redonne notre plus molle argile. Certains êtres sont très sensibles à ces frissons. On dirait qu'à l'air natal leurs sentiments habituels s'écaillent.

» Quand François revint à Paris, il n'instruisit pas Anna de son arrivée. Dix jours passèrent, au bout desquels elle frappa à sa porte.

» — François! vous êtes donc là, — dit-elle avec un cri d'inquiétude. — Ne deviez-vous m'avertir? Je n'ai pas reçu de lettre.

» Il mit en avant la mort de son oncle et les obligations

qui avaient suivi. Mais quand elle apprit que sa présence remontait à dix jours, elle fronça les sourcils et devint mortellement pâle.

» — Vous n'avez plus d'amour pour moi, — dit-elle d'une voix angoissée.

» Cette angoisse, Anna, vous auriez pu la ressentir au moment où vous vous étiez écriée triomphalement : « Vous n'avez plus de jalousie. »

» — Comment est-ce possible? — reprit-elle. — Qu'ai-je fait, François? De quoi m'accusez-vous encore? Je vous jure que je n'ai pas changé, que je vous aime autant qu'au premier jour.

» Son émotion grandit, et elle pleura. C'étaient les premières larmes qu'elle versait devant François. Il eut les gestes empressés qu'il faut. Mais peut-on imaginer les gestes qu'il eût faits naguère!

» Bientôt, Anna surmonta sa faiblesse.

» — François, — dit-elle, — rien n'a changé dans mon cœur, je vous le répète. Examinez les choses, reprenez-les depuis l'origine de votre amour, et vous reconnaîtrez que vous n'avez aujourd'hui aucun reproche à me faire que vous n'auriez pu faire alors. Je vous aime comme je puis vous aimer et comme je vous ai toujours aimé. De votre côté, regardez-vous et osez en dire autant.

» François eut un mouvement assez triste et resta silencieux. Elle se leva. Elle paraissait le mépriser.

» Et peut-être n'avait-elle pas tort. Si, au terme de cette histoire, on considère la physionomie de cette femme, on pourra distinguer chez elle des sentiments invariables, un idéal de sincérité; bref, de la droiture. A côté, pauvre figure que celle de François! Il est versatile; il ne se soumet ni à la logique, puisqu'il consentirait à se tuer mais non à perdre le pouce, ni à la fantaisie, puisqu'il souffre à l'aide de toute sa raison. Enfin, on va le voir, il est capable de dureté.

» Après des protestations piteuses, il laissa partir Anna. Il ne chercha pas à la revoir, et cela, sans s'imposer rien de sévère. Il se contenta d'éviter certaines promenades, de laisser certains livres fermés. Il ne manqua pas d'amour sensuel; et sa profession, où il commençait à briller, donnait à son cerveau une effervescence comparable à celle du senti-

ment. Le hasard fit qu'il ne rencontra plus Anna. Or, le fait accompli a beaucoup de force.

» Pourtant, elle lui envoya deux lettres. La première, un mois ou deux après la rupture, accompagnait un objet insignifiant, emprunté autrefois. Elle commençait ainsi : « *Cette lettre ne demande pas de réponse* (*et sans doute elle fait bien*)... »

» Orgueilleuse Anna, que cette parenthèse avait dû vous coûter!

» Dans la seconde Anna sollicitait de François certains renseignements sur un ouvrage de médecine.

» Autrefois, François, au reçu de cette lettre, aurait interrompu tous ses travaux; il aurait tout remué. Et ensuite avec quel zèle aurait-il couru lui porter ses informations, le cœur agité à la pensée qu'un rival l'avait peut-être devancé!

» Il regarda dans ses rayons, ne trouva rien, se promit de faire mieux et laissa traîner la réponse. Les jours suivants, il eut fort à faire, si bien qu'à la fin de la semaine, désireux de prendre quelque repos, il s'en fut à la campagne. Il déjeuna dans une guinguette où il fit bonne chère. A la fin du repas, comme il tirait de sa poche un cigare, il trouva la lettre d'Anna entre ses doigts.

» Il se reprocha de ne pas lui avoir encore répondu. Il résolut de le faire sur-le-champ et demanda du papier. En quelques lignes, il lui exprima son regret de ne pouvoir lui être utile, et lui donna l'adresse d'un libraire susceptible de faciliter ses recherches. Au moment de plier la feuille, il s'aperçut que cette feuille portait le nom et l'enseigne de la guinguette. On y lisait *Au-chien-qui-fume*, et on voyait, en tête, un chien qui tenait une pipe dans la gueule.

» Bien qu'un tel envoi lui parût inélégant, il hésita, par paresse, à réclamer un autre papier et à recommencer la lettre. Cependant, il l'aurait peut-être fait. Mais la vignette le fit penser au chien de l'amphithéâtre, qui avait succombé à l'expérience. Sans approfondir sa pensée, il vit dans cette rencontre saugrenue l'idée d'une compensation équitable ou d'un dénouement indulgent; en tout cas, elle lui plut.

» — En souvenir de l'autre, — dit-il.

» Et il ferma l'enveloppe.

» C'est ainsi que la dernière lettre qu'Anna reçut de lui fut écrite sous un signe cynique. »

Jacques Damville referma le cahier. Des exclamations et des louanges s'élevèrent. Valentine Aubier vint vers lui et le remercia. Puis Lachesnaye approcha aussi, lui serra les mains et dit :

— Très bien, mon cher, très bien. Et votre nouvelle vient à l'appui d'une de mes théories sur la littérature de l'amour. Je prétends que les sujets des romanciers ne varient pas; il n'y a que la pose et la lumière qui diffèrent. C'est la même statue que l'on fait tourner sur son socle, dont on s'approche ou dont on se recule, que l'on éclaire ou que l'on couvre d'ombre. Ainsi, vous, qui ne vous réclamez nullement de Maupassant, vous avez traité un sujet qui semble imaginé par lui.

Il allait continuer, mais il s'aperçut que les femmes n'écoutaient pas. Alors il serra de nouveau les mains de Damville et lui dit :

— Nous en reparlerons.

— Ah! monsieur, — dit Ponpon en avançant avec urbanité, — permettez-moi de vous dire que votre lecture a vivement intéressé un profane.

Les compliments passés, les femmes restèrent silencieuses. On sentait que chacune, ayant ramassé le costume des acteurs, rejouait la pièce en dedans. C'est à ces moments que leur critique opère.

— Il y a un point que je ne comprends pas très bien, — dit Valentine Aubier. — Comment Anna peut-elle tromper François puisqu'elle l'aime? Et c'est d'autant moins explicable que c'est tout au début de leur liaison. Il y a là quelque chose qui sonne faux.

— Oh! non, — répondit Margot de Luy. — Peut-être ne sait-elle pas que François l'aime autant, peut-être n'a-t-elle pas rompu tout à fait une ancienne liaison. Mais j'ai relevé à la fin une observation qui ne me paraît pas juste. Vous dites que sa profession donnait à son cerveau une effervescence comparable à celle de l'amour. Croyez-vous que cela puisse exister? N'est-ce pas une opinion un peu littéraire?

Jacques Damville écoutait les propos de ces femmes avec beaucoup d'attention, non par fatuité, mais afin de retenir le bon grain. Et il devait reconnaître que tout ce qui s'envolait faute de consistance avait une légèreté adorable.

JACQUES DE LACRETELLE

LE PREMIER VOYAGE D'ERNEST RENAN EN ITALIE

(OCTOBRE 1849 - JUIN 1850)

— LETTRES ET DOCUMENTS INÉDITS[1] —

A la fin du mois de juillet de l'année 1849, Ernest Renan venait d'achever la révision de *l'Avenir de la Science*. Il songeait à publier bientôt cet ouvrage, « les os de ses os et la chair de sa chair », en même temps qu'il se préoccupait de poursuivre avec activité la préparation de ses deux thèses de doctorat; il comptait aussi obtenir, dans un avenir prochain, la position officielle qui devait assurer son existence, sans l'obliger à interrompre son labeur scientifique, lorsqu'un

1. Le premier voyage de Renan en Italie n'a été jusqu'à présent l'objet d'aucun travail spécial. Le *Renan* de M. Jean Pommier (1923), ouvrage absolument recommandable dans son ensemble, est, comme l'a noté un bon juge, M. de Quirielle, tout à fait sommaire en ce qui touche le voyage en Italie (p. 83-87). Il s'agit cependant d'un épisode essentiel de la vie du Maître. Les sources d'information sont actuellement assez nombreuses pour qu'on puisse songer à exposer l'histoire de ces huit mois de son existence. On en trouve les éléments dans la *Correspondance de Renan avec Berthelot* (1898), dans les *Nouvelles lettres intimes de* Renan (1923), adressées à sa sœur Henriette, dans plusieurs lettres adressées à sa mère et à son frère qui figurent dans les *Lettres d'Italie* publiées dans la *Revue de Paris* (15 mars et 1er avril 1921). J'ai pu utiliser dans les pages qui suivent diverses lettres de Renan à son ami Daremberg. On trouvera plus loin le texte inédit de la plus importante d'entre elles, qui comporte six pages serrées de sa fine écriture et dont l'original se trouve dans ma collection d'autographes. Je me suis servi également des extraits de diverses lettres de l'écrivain qui ont figuré dans des catalogues de libraires et de collections, et d'une lettre à Bersot publiée par M. G. Strauss dans les *Marches de l'Est* du 15 octobre 1910. Enfin madame Noémi Renan a bien voulu me communiquer

projet nouveau et fort inattendu vint soudain bouleverser tous ses plans. Nos troupes occupaient Rome depuis peu, dans le but d'y rétablir le pouvoir pontifical. Cet événement, en attirant l'attention des Français sur les choses italiennes, contribua à faire naître dans le monde savant d'assez grandes espérances. C'est ainsi qu'un des meilleurs amis de Renan, le docteur Daremberg, son aîné de six ans, qui s'occupait plus particulièrement de l'étude de la médecine ancienne, eut l'idée qu'il serait utile de profiter de la présence de nos soldats pour explorer les bibliothèques de la Ville Éternelle, presque inaccessibles sous l'ancien régime, et dont les *Tedeschi*, appuyés par l'Autriche, avaient conservé le monopole exclusif. Il s'agissait de demander au Ministère de l'Instruction publique une mission spéciale pour cet objet. Renan, pressenti, approuva pleinement le projet. Le jeune médecin l'engagea alors à rédiger une demande officielle conjointement avec lui, en réservant par avance à son futur collaborateur le département des langues orientales, si peu cultivées à Rome. Toutefois, comme certains scrupules, — en particulier leur hostilité à l'égard de cette « croisade papale », — gênaient quelque peu les deux candidats, on songea d'abord à négocier, non pas directement avec le ministre, M. de Falloux, mais avec M. Génin, qui dirigeait au ministère le service des travaux scientifiques et des missions. Daremberg prit l'initiative des démarches, son ami l'ayant autorisé à associer son nom au sien, « pour voir, observait-il, quel effet cela ferait ». M. Génin accueillit avec

un précieux dossier de neuf lettres inédites de Daremberg à Renan et divers documents, dont une curieuse lettre ministérielle. Je la prie de vouloir bien trouver ici l'expression de ma vive gratitude. Le seul épisode du voyage de 1849-1850 qui ait fait l'objet d'une publication est le séjour de Renan au Mont-Cassin. Dans un intéressant article de la *Revue hebdomadaire* (31 mars 1923), intitulé : *Une étape intellectuelle de Renan : son séjour au Mont-Cassin*, M. Edmond Renard a donné quatre lettres inédites de Renan à Dom Tosti, toutes notablement postérieures au voyage d'Italie. L'auteur a ignoré les documents les plus explicites touchant le séjour de Renan au Mont-Cassin, qui se rencontrent dans sa correspondance avec sa sœur et avec sa mère. Depuis, M. P. de Quirielle a caractérisé avec justesse la signification des journées passées par notre auteur dans la grande abbaye, de même que ses rapports avec Dom Tosti, dans un article du *Journal des Débats* (18 sept. 1923). Ajoutons à toutes ces sources *Patrice*, sorte d'autobiographie morale de Renan écrite à Rome en 1849. Ce fragment de roman a été publié en 1908 par madame Noémi Renan, à qui l'on doit également les volumes de la *Correspondance*.

faveur la proposition, en témoignant vivement de la satisfaction qu'il éprouverait à voir Renan participer à cette entreprise. Il demanda seulement un programme du voyage, destiné à être communiqué à l'Académie des Inscriptions dont il souhaitait demander l'avis. Mis au courant du projet, M. de Falloux l'approuva complètement. Le fait que Renan venait de publier dans *la Liberté de penser* (15 mars et 15 avril) un essai sur les *Historiens critiques de la Vie de Jésus*[1], empreint du plus hardi rationalisme, semble n'avoir scandalisé personne, au cours de ces négociations. Au reste, le candidat se flatte lui-même d'avoir gardé une grande réserve durant toute cette période d'attente. Malgré son vif désir de visiter l'Italie, des craintes ou des répugnances d'ordre divers le portaient, en effet, à conserver une attitude plutôt passive.

Du côté de l'Institut, à part quelques critiques formulées par Dureau de La Malle et une opposition assez vive et plutôt étrange de Quatremère, le professeur d'hébreu du Collège de France, qui connaissait mieux que personne la valeur de notre hébraïsant, les choses prirent tout de suite une tournure encourageante. Victor Le Clerc, Naudet, Guignaut et Reinaud se firent les champions des deux jeunes savants. On nomma, suivant l'usage, une commission dont Hase, Naudet, Le Clerc et Burnouf firent partie. Celle-ci adressa au Ministère un rapport entièrement favorable, signé de Le Clerc, tout acquis, on le sait, à Renan, mais, détail curieux, les passages de ce document plus spécialement consacrés à ce dernier avaient été rédigés par Burnouf. Victor Cousin, qui désirait garder Renan, récent agrégé, comme professeur de philosophie, — il l'avait déjà désigné pour le lycée de Bourges, — fut seul à montrer une hostilité quelque peu grincheuse, sans doute plus apparente que réelle. L'Académie avait joint à son approbation un programme très détaillé des travaux que les chargés de mission auraient à accomplir. Ces instructions étaient en partie l'œuvre de M. Quatremère dont l'attitude hostile n'avait pas persisté. Renan passait, de son côté, par des perplexités assez grandes. Assurément, il envisageait les avantages de ce séjour, qui devait le mettre en possession de documents inappréciables pour ses divers travaux, surtout pour son histoire

1. Recueilli dans *Etudes d'histoire religieuse*, 1857, p. 133-215.

de la langue grecque au moyen âge et sa thèse sur l'Averroïsme. Il songeait par contre, avec mélancolie, que son éloignement, si tentant fût-il, allait le détourner de certaines tâches, troubler ses prévisions et surtout retarder la publication de son gros « pourana », *l'Avenir de la Science*. Mais, heureusement pour lui, — et pour nous, — les circonstances, et sans doute aussi ses désirs secrets, l'emportèrent. Un arrêté ministériel du 2 octobre 1849 conféra aux deux candidats la mission d'explorer les bibliothèques de Rome et des principales villes d'Italie. Ils durent commencer aussitôt leurs préparatifs, malgré le choléra qui sévissait, disait-on, dans la péninsule, excitant de grandes appréhensions chez Daremberg et faisant même espérer à Renan, toujours en proie à certaines hésitations, que le trouble dont ses plans d'avenir étaient menacés lui serait finalement épargné. Les voyageurs emportaient avec eux des lettres d'introduction auprès de nombreux personnages italiens, et surtout de notabilités ecclésiastiques.

Ces lettres nous sont communes, écrivait Renan à sa sœur Henriette, quant aux facilités qu'elles pourront nous procurer; mais je me lave les mains de les avoir demandées. Il n'y a pas jusqu'au nonce qui n'ait voulu appuyer notre hérétique mission. Quant à Naples j'ai reçu toute une collection de lettres pour les hommes un peu marquants dans la science... Avec tout cela, nous ne nous attendons qu'à du mauvais vouloir.

Il était alloué à chacun des deux jeunes savants une indemnité mensuelle de cinq cents francs et le libre passage, de Toulon à Civita Vecchia, sur un transport de l'État. Partis de Paris un peu après le 15 octobre 1849, ils se dirigèrent vers la péninsule en visitant au passage Lyon, Avignon, Tarascon, Beaucaire, Montpellier, Arles et Nîmes. La visite de ces deux dernières villes enchanta Renan au plus haut point, en lui procurant comme un avant-goût de la grandeur antique. Au reste, même après avoir parcouru Rome, il garde de ces vieilles cités un souvenir ému, plaçant leurs monuments à côté des plus belles ruines du Palatin et du Mont Cœlius. Cette tendresse profonde pour l'art antique que Renan professa toute sa vie et que ses voyages en Syrie et en Grèce ne firent que développer par la suite, trouva ainsi son premier éveil sur le sol de notre Provence.

Le 25 octobre, nos voyageurs s'embarquaient à Toulon sur la corvette à vapeur le *Veloce*. La traversée fut délicieuse :

Un temps superbe, des nuits célestes, une excellente compagnie, tout ce qu'on peut désirer en fait d'égards et de confortable, aucune velléité de mal de mer.

Le 27, débarquement à Civita Vecchia : journée de colère pour Renan, que révoltent toutes les manifestations, nouvelles pour lui, du pouvoir papal et ecclésiastique. Enfin, le 28 à cinq heures du matin, les *vetturini* réveillent les voyageurs à la porte Cavalleggeri, près de Saint-Pierre, pour remplir les formalités d'usage. Ils franchissent le mur d'Aurélien et pénètrent dans la Ville Éternelle.

***

De l'aveu même de notre écrivain, les premières heures qui suivirent l'arrivée furent plutôt pénibles, mais une journée s'était à peine écoulée que le charme de la vie romaine opérait déjà sur lui. A partir de ce moment, sauf durant les heures où les pompes théâtrales comme aussi le mauvais goût de certaines églises et le spectacle de superstitions par trop choquantes excitèrent sa verve caustique, Ernest Renan connut, en explorant Rome, une sorte d'ivresse joyeuse et continue dont ses lettres nous offrent d'abondants témoignages, et qui marqua dans tout son être intellectuel et moral des changements d'une grande portée. D'ailleurs, n'avait-il pas pressenti lui-même cette transformation, dès le jour où la perspective d'un séjour en Italie s'était ouverte à ses yeux?

Ce voyage révolutionnera considérablement mes manières de penser et de sentir, confiait-il à sa sœur, en lui annonçant la grande nouvelle... Moi qui ne sais à la lettre que les livres, quel monde s'ouvrirait là devant moi!... Ce voyage, je crois, me dilaterait, me ferait vivre par le dehors, et ferait époque dans ma vie physique et intellectuelle.

Il devinait juste. Personne n'a mieux décrit la séduction de l'ambiance romaine que le futur auteur des *Origines du Christianisme*. Il l'a vraiment ressentie jusqu'au plus tendre de l'âme.

Cette ville est une enchanteresse, elle endort, elle épuise. Ces ruines, ces églises, ces monastères, ces voies désertes exercent une fascination

comme surnaturelle... Rien ne m'indigne; je pardonne ou j'explique très volontiers; enfin je me suis trouvé mis tout spontanément dans une assiette d'esprit très tolérante, très douce, nullement partiale, bienveillante : sentir plutôt que penser et critiquer : recevoir plutôt que réagir.

Certes, son éloignement à l'égard du monde noir ne fait que s'accroître, mais il note avec soin que cette aversion ne s'étend ni au système intellectuel du pays, ni à ses institutions, ni à ses mœurs. Il s'efforce, au contraire, de comprendre les phénomènes religieux, si nouveaux, qui se déroulent devant ses yeux, et de les étudier avec sympathie.

Cette religion méridionale, que je croyais devoir m'être si antipathique, me plaît et me paraît tout à fait pittoresque. Notre idéalisme est abstrait, sévère, sans images; celui de ce peuple est plastique, tourné vers la forme, invinciblement porté à s'exprimer et à se traduire. Mais au fond ce peuple vit tout autant que nous dans l'idéal, seulement par des facultés différentes.

Armé de toutes les ressources de la philologie et de l'histoire, notre jeune Breton allait pouvoir étudier sur le vif cette religion populaire dont ses années d'enfance et de jeunesse lui avaient déjà donné la curiosité passionnée et la fine intelligence. On devine, par ses lettres, que la révélation de Rome, loin d'accroître cette disposition à l'esprit critique, un peu âpre et féru de logique, qui se manifestait chez lui avant son départ, marqua au contraire une détente sensible. Il se trouve tout changé, il ne raisonne plus à la manière française, il ne critique plus, il ne s'indigne plus, il n'a plus d'opinions; sur toute chose il ne sait que dire : il en est ainsi; ainsi vont les choses. Il se tourne définitivement vers une conception plus large et plus tendre des phénomènes de la vie spirituelle. Jamais il n'avait même perçu, observe-t-il, dans sa grande universalité, cette loi éternelle de la nature humaine, dont la philosophie moderne a trop peu tenu de compte : *L'humanité est religieuse.* Toutes ses œuvres futures porteront l'empreinte de cette maxime que les promenades romaines ont décidément imposée à son esprit. En même temps, Renan s'ouvrait à l'art, que son existence studieuse ne lui avait pas permis, jusque-là, de contempler à loisir. Ce voyage fut, à cet égard, une véritable initiation : ses autres pérégrinations ne firent

que la compléter en divers sens. Quelle que fût la séduction des ouvrages antiques, il refuse de se laisser trop prendre au charme et à l'harmonie des édifices païens :

Un temple ancien est incontestablement d'une beauté plus pure qu'une église gothique; et pourtant je resterai des heures en celle-ci et ne pourrai durer cinq minutes dans celui-là sans bâiller. Cela prouve que je suis perverti. Mais qu'y faire?

Ne croit-on pas surprendre, à travers cette boutade piquante, comme la première pensée de telle effusion célèbre de la *Prière sur l'Acropole*, conçue à Athènes quinze ans plus tard? A bien des égards, la douceur renanienne semble partir de là.

La mission s'est installée, dès son arrivée, à l'hôtel de la Minerve, place de la Minerve, à quelques pas du Panthéon d'Agrippa, dans des conditions fort agréables. Chaque jour, Renan se rend, seul le plus souvent, par un chemin qu'il affectionne, à la Bibliothèque du Vatican, où il travaille de dix à trois heures. Ce dépôt célèbre n'est pas le seul qu'explorent les deux compagnons. Ils alternent, suivant les jours ou suivant diverses opportunités, avec les bibliothèques de la Minerve, de la Chiesa Nuova, l'Angélique, la Corsinienne, la Barberine, la Bibliothèque Albani, la Propagande, etc. Parmi les personnalités romaines qu'ils fréquentent avec le plus de plaisir, on peut citer le général Mollière qui demeure au palais Albani et à qui ils doivent d'être invités chez M. Visconti, dont le salon est l'un des rendez-vous les plus séduisants de la société artistique et littéraire de Rome; le Père Theiner, un religieux allemand de la Chiesa Nuova, « homme d'une grande science et d'une belle élévation d'esprit », qui révèle à Renan, au cours d'une partie bachique qui se déroule en une vigne du Monte Mario, des distractions germaniques un peu vulgaires; l'excellent docteur Lacauchie, chirurgien en chef de l'armée expéditionnaire d'Italie, ami intime de Daremberg, et qui fut pour nos voyageurs une véritable providence; un peu plus tard, le général Frossard, qui présida un moment aux fouilles entreprises depuis l'occupation, l'archiviste Bœhmer, un spirituel voltairien de Rome, M. de Mattheis, le savant M. Spada, etc.

Les heures de liberté que lui laissent ses recherches savantes sont employées par Renan à des promenades solitaires à travers les différents quartiers de Rome. Il explore la ville

en amateur, à sa fantaisie, prenant ce qui se trouve sur son chemin, revenant vingt fois à ce qui lui dit quelque chose, trouvant de l'intérêt dans le moindre oratoire. Un goût très marqué pour la solitude et la méditation s'affirme chez lui. Parfois il se sent sujet à des humeurs noires; il traverse même une période de dépression, pendant laquelle sa merveilleuse alacrité d'esprit semble suspendue. Les alentours du Forum et du Capitole le revoient presque chaque matin. Il ne se lasse pas d'entrer dans l'antique église de l'Ara Cœli, dont les spectacles populaires le ravissent et l'émeuvent. Quant aux visites archéologiques, il les poursuit avec méthode, de préférence avec ses compagnons, et le plus souvent sous la conduite d'un guide particulièrement compétent. Le soir, il se plaît à rêver sur les pentes du Janicule, à Saint-Pierre-in-Montorio et à Saint-Onufre, ou sur la terrasse du Pincio, se laissant pénétrer lentement, et avec une joie sans cesse renouvelée, par la splendeur des horizons romains. Tout l'enchante à la lettre : il ne trouve rien de banal, rien de vulgaire. L'idéal pénètre partout, déclare-t-il dans son enthousiasme. Sans doute ses tristesses soudaines furent-elles la rançon de cette espèce d'ivresse de son esprit. Cependant, Renan lit dans ses heures de loisir Pétrarque, qu'il trouve vulgaire, et le *Voyage en Italie* de Gœthe.

Qui veut connaître, au reste, sous ses divers aspects, l'évolution que subirent alors ses idées et ses sentiments, doit recourir au fragment de roman autobiographique, intitulé *Patrice*, qu'il composa durant son premier séjour à Rome. Cette confession, surtout si on la rapproche de sa correspondance, laisse deviner les alternatives, les perplexités par lesquelles passa son âme ardente, au cours de cette période d'exaltation, sans fléchir toutefois sur un seul des résultats acquis par sa critique. On sent courir, à travers ces effusions, comme un frémissement continu qui révèle l'intensité prodigieuse de sa vie intérieure. Cet essai, dans sa brièveté, offre, comme on l'a dit, « un tableau saisissant des vues religieuses d'Ernest Renan telles qu'il les développa plus tard dans son œuvre et le montre, dès sa jeunesse, épris de tolérance, de beauté et par-dessus tout de vérité ». Le penseur y affirme son aversion pour les systèmes, les réformateurs trop fiers, les dialecticiens,

les raisonneurs, les fortes têtes, les gens tout d'une pièce, et parfois même les savants. Il aime les faibles, les tremblants, les hésitants, les enfants, les femmes, les faibles d'esprit.

Je ne cherche pas du tout à être rigoureux et logique dans mon système de vie; quand je trouve des contradictions, des antinomies, je ne m'en soucie pas, ni ne me fatigue à concilier tout cela, comme font les logiciens, qui sont des orgueilleux, et veulent tracer avec deux ou trois lignes le tableau des choses. Moi, je suis convaincu que notre esprit est partiel et faible, qu'il ne voit que des fragments incohérents du système des choses. Je prends ce que je trouve, j'embrasse tous les atomes de vérité et de beauté; je me glorifie de mes contradictions; quant à l'ensemble, le Père céleste sait ce qu'il en est.

Une partie notable de la philosophie de Renan et de sa conception future de l'histoire se trouve vraiment en germe dans ces lignes. Le Maître n'y changera rien d'essentiel par la suite. Cette profession de foi a vu le jour au milieu des spectacles romains, et notre philosophe ne l'aurait sans doute pas conçue s'il n'avait eu l'heur de les contempler. C'est donc la Ville Éternelle, « ce résumé de la vie de l'humanité concentrée en un point », qui semble bien l'avoir inspirée pour une large part, en faisant comprendre à son visiteur, par les témoignages qu'elle conserve de tant de siècles, la relativité des choses. Ce qu'on s'est plu à appeler son dilettantisme dérive d'une vue supérieure des faits humains passés et présents à laquelle il est donné à peu de s'élever, et qu'il perçut dès lors avec une incomparable maîtrise.

Tôt ou tard, au cours d'un pareil épanouissement de son être moral, la voix du cœur devait se faire entendre chez le jeune voyageur. Il vit moins dans les livres, fréquente des milieux assez divers et observe, avec une liberté que rien ne vient contrarier, le monde et la rue. L'ambiance italienne le pénètre; l'air tiède des sept collines détend sa volonté. Il s'aperçoit que les charmes de l'étude ne suffisent plus à étancher sa soif de bonheur. Une figure de jeune fille qui ressemble, nous confie-t-il, à la statue de sainte Cécile — celle-là même qu'on admire toujours, à Rome, dans l'église de ce nom — passe souvent dans ses rêves. C'est cette Cécile que l'on voit apparaître dans *Patrice* où l'auteur nous offre la trame de ses méditations quotidiennes, en leurs plus fines nuances, en même temps que l'aveu de son trouble sentimental.

Le malheur de ma vie fut d'être trop critique. Il y a danger pour l'homme à avoir trop analysé ses propres ressorts et à voir clairement les fils de la machine. Qu'est-il arrivé? J'ai tué en moi la jeunesse, la naïve spontanéité; je ne puis m'échapper à moi-même. Ce qui fait l'énergie de la nature humaine, c'est sa naïveté... Ainsi ne pas trop voir est la condition nécessaire de l'exercice énergique des facultés humaines : l'homme trop savant devient impuissant. Le seul remède serait de n'avoir pas pensé.

Parfois Renan se prend à douter de cette critique qui l'empêche de sympathiser avec les simples, de cette science qui a jusqu'à présent rempli sa vie. Il en veut, à certaines heures, à l'une et à l'autre de l'avoir rendu incapable d'aimer :

Je vois passer les jeunes filles souriantes et parées, ma vue les attriste et elles détournent les yeux... Non, s'écrie-t-il, l'homme n'est rien que par son cœur. J'aurais entre les mains la gloire de Napoléon, que je la donnerais toute pour le sourire d'une femme... Ma plus grande peine est, par la nature même de mon mal, de ne pouvoir obtenir la compassion d'une femme. Être plaint par une femme est une si douce chose que ce ne serait pas trop de l'acheter au prix d'une vie de douleur... Oh! Cécile, si pourtant tu avais voulu me laisser appuyer ma tête sur ton sein, et te serrer dans mes bras, j'aurais vécu et j'aurais compté parmi les hommes!

Mais Cécile s'éloigne... Pénétrés comme ils l'étaient tous deux de la beauté supérieure du sacrifice et de la privation, il devait leur paraître préférable de se séparer.

Dès lors, il semble craindre que sa vie s'écoule sans qu'il ait goûté la douce ivresse, ni pénétré le suprême mystère. Quand il regagne, le soir, sa couche froide et solitaire, le sentiment d'un vide infini s'empare de lui. Il maudit la fatalité qui a défleuri son existence, en rendant impossible la sympathie entre un être simple et lui. « Ainsi donc c'en est fait, jamais, jamais, une femme ne m'aimera. » Ce qui l'a séparé de Cécile et ce qui a fait le mal de l'un et de l'autre, ce fut peut-être d'être trop chrétiens.

C'est le christianisme, par ses principes de renoncement et par son étrange esthétique, qui a rompu le charme qui nous attirait. Si nous avions été païens, ou moins profondément imbus de christianisme, notre vie se fût écoulée normale et vulgaire.

Mais il est trop tard. Au reste, il ne faut pas regretter ce qui s'est accompli. La déviation a tant de charme, et la droi-

ture est si ennuyeuse qu'en vérité, s'il était à recommencer, il la préférerait peut-être encore. « Quoi qu'il en soit, ma Cécile, on mettra une croix sur notre tombe et ce sera pour jamais! » Dans cette crise sentimentale, dont *Patrice* nous livre le témoignage, il y a lieu de noter le rôle que, consciemment ou non, Daremberg a dû jouer. L'ami de Renan était marié; il éprouvait pour sa jeune femme une passion sincère dont son compagnon entendit souvent sans doute les échos complaisants. C'est même à cette tendresse, quelque peu exaspérée par l'absence, que fut dû le départ du jeune médecin. Celui-ci n'attendit pas l'achèvement de ses six mois de mission et s'embarqua pour la France, comme on le verra plus loin, vers le 11 février, laissant son ami poursuivre seul sa tâche, après trois mois et demi de vie commune. On entrevoit chez Renan, à cette même époque, quelques admirations pour de gracieuses figures de femmes : celle, par exemple, qu'il éprouve pour madame Garnier, femme du professeur de philosophie de la Sorbonne, et peut-être aussi pour madame de Saligny, mère de l'un de ses élèves, et pour madame Daremberg elle-même.

Cependant les lettres envoyées d'Italie par le jeune écrivain ne renferment pas que des impressions d'ordre philosophique; on y découvre encore maintes données intéressantes et justes sur la crise politique de Rome, le gouvernement papal, le clergé, les difficultés économiques, les rapports de l'armée expéditionnaire avec la population, les différentes classes de la société, etc. Nul historien de la vie italienne des alentours de 1850 ne pourra les négliger. En même temps que de précieuses données sur la psychologie de leur auteur, elles offrent des renseignements d'un réel intérêt sur la situation morale des États romains durant l'une des périodes les plus curieuses de leur histoire. Il nous faut maintenant suivre les voyageurs dans leurs diverses étapes et raconter les incidents, ignorés ou peu connus, qui les marquèrent.

***

Il y avait exactement deux mois que nos chercheurs de manuscrits exploraient les bibliothèques de Rome lorsqu'ils se décidèrent à partir pour Naples, en passant par Terracine.

Ils se mirent en route le jeudi 27 décembre. Une station au Mont-Cassin était prévue pour le retour. A leur arrivée à Naples, ils durent prendre gîte, à l'hôtel de Genève. Malgré la magnificence du décor, la désillusion se révèle tout de suite, cruelle et profonde, chez Renan. Ses lettres traduisent ce sentiment avec une vivacité extraordinaire. C'est en vain, d'après lui, que les beautés de la nature font de Naples le lieu privilégié par excellence, un véritable paradis sur terre, le spectacle de la dégradation morale s'impose tellement à l'âme qu'il n'est plus possible de s'en détourner. « Ce ne sont pas des hommes; ce sont des brutes, chez lesquelles vous cherchez en vain quelque trace de ce qui constitue la noblesse humaine. » Comment échapper à cette vue désolante pour ne contempler que la mer, le Vésuve, Ischia, Caprée? Car qu'est-ce que la nature sans l'homme? Autant tout le ravissait à Rome, autant tout lui déplaît à Naples. Sur cette terre, la religion et l'art lui semblent dépasser tout ce qu'on peut imaginer en fait de ridicule et de mauvais goût. Le gouvernement lui-même par ses vices odieux s'y montre digne des mœurs déplorables de la population. Au reste, il n'y a pas de Dieu pour ce peuple : il n'y a que les saints, sortes de thaumaturges et de magiciens surnaturels que personne ne regarde comme des modèles de vertu morale ou religieuse. Pour supporter de vivre dans un pareil pays, il faut être assez léger ou assez fort pour fermer les yeux sur les hommes et ne regarder que la nature. C'est le pays du seul plaisir. Jamais une pensée noble n'a germé sur ce sol voluptueux. Dans ce coin de terre, qui est bien le temple de la Vénus antique, tout converge vers la jouissance. Un tel idéal répugne profondément au jeune voyageur. Les poètes ont eu beau célébrer — de Ronsard à Lamartine, qu'il cite spécialement — le *Cogliamo rosa*, ce n'est pas là sa manière. Bien qu'il ait déclaré que ni Sorrente, ni le Pausilippe, ni Baïa, ni Misène n'avaient réussi à dissiper le nuage de tristesse que l'horrible avilissement de ce pays répandait autour de son esprit, Renan ne put se soustraire à la séduction qui émanait de l'incomparable golfe. Comment le futur évocateur de tant de paysages merveilleux aurait-il été insensible au charme des lieux célèbres qui en jalonnent le tour? L'excursion de Pæstum fut, de toutes — et le fait

mérite d'être noté — celle qui l'émut davantage. Pompéi et le lac Averne intéressèrent au plus haut point l'archéologue. On sait qu'il devait revenir plus tard, au cours des étés de 1875 et 1876, dans cette région enchanteresse, et qu'il goûta alors pleinement l'exquise beauté d'Ischia, dont les eaux lui furent, par ailleurs, si bienfaisantes.

Une circonstance qui contribua à rendre les observations de Renan plus amères encore, ce fut la quasi-impossibilité où il se trouva de poursuivre ses recherches scientifiques, en raison de la mauvaise volonté générale rencontrée un peu partout : mise sous scellés des manuscrits et même des instruments de chirurgie antique que Daremberg devait étudier, bibliothèque Brancaccia trouvée sens dessus dessous, etc. Grâce aux loisirs que leur valut cette situation fâcheuse, nos compagnons firent toute une série d'excursions, parmi lesquelles l'ascension du Vésuve, qui leur parut assez rude.

D'après le témoignage même de Renan, l'épisode le plus intéressant des semaines passées à Naples fut sans contredit l'audience papale que les deux chargés de mission obtinrent à Portici, un peu avant le 10 janvier 1850. Une lettre adressée par Renan à Berthelot, le 1er mars suivant, de Rome, présente le récit le plus complet qui nous soit parvenu de cette visite du futur auteur de la *Vie de Jésus* au chef de la chrétienté. L'entretien, qui se prolongea près d'une demi-heure, se déroula dans le cabinet particulier du pape avec un cérémonial très simple. Chacun baisait, en entrant, en guise de salut, la main du pontife. Celui-ci se tenait debout durant l'audience, et ses visiteurs pareillement. Certains détails piquants ne figurent que dans une autre lettre écrite par Renan à sa mère, le 21 janvier 1850, du Mont-Cassin. Pour éviter apparemment le risque de choquer les croyances de celle à qui il s'adresse, Renan s'abstient de toute note critique dans ce dernier récit. Il y salue en Pie IX une nature belle et douce par excellence, qu'il est impossible de voir sans l'aimer. La physionomie du pape respire un calme et une bonté charmante; sa conversation est vive, spirituelle et enjouée. Renan n'a rien vu de plus touchant ni de plus vénérable que ce beau vieillard que la majesté du malheur rend plus aimable encore. Les deux visiteurs, suivant l'usage, firent bénir par Pie IX plusieurs objets

destinés à leur entourage. Le Saint-Père remit de lui-même à Renan pour sa mère un beau chapelet d'une seule dizaine, en améthyste, qu'il bénit, à la condition que la destinataire le dirait souvent pour lui :

Vraiment, j'aime beaucoup Pie IX, déclare en terminant son visiteur, et je suis persuadé que la bénédiction de cet excellent homme ne peut que porter bonheur.

Au cours de la lettre destinée à Berthelot, Renan, qui n'avait pas les mêmes ménagements à garder, s'est exprimé plus librement au sujet de cette visite, faite, observe-t-il, avec un troisième compagnon, protestant. Il semble avoir saisi avec une rare finesse, en ce peu d'instants, certains traits fort exacts de la physionomie morale du pape et trace un portrait très vivant de « ce petit homme, qui tient le monde dans l'embarras, qui a pu être et sera peut-être la cause occasionnelle de la grande révolution ». Sa bonhomie et sa rondeur tout italienne le frappèrent dès le début.

La seule réflexion qu'on puisse faire tout d'abord, en sortant de son audience, est celle-ci : c'est un *bon homme*, dans toutes les nuances et dans tout le sens du mot... Pie IX est italien à un point que vous ne sauriez croire; il parle beaucoup et passe à chaque instant, de lui-même, à des sujets divers; il entremêle habituellement sa parole, comme font les Italiens, d'un petit sourire très caractéristique, que nous appellerions niais en France, décelant en effet peu de profondeur et d'élévation, mais une manière facile et bienveillante de prendre les choses. Il y avait des moments où sa physionomie s'animait, il résultait de tout cela un ensemble de naïveté, de laisser-aller, de bonhomie et de simplicité des plus caractéristiques que j'aie jamais vus. En France, un tel homme s'appellerait faible, borné, commun : cette espèce de bonhomie provinciale sauve le tout, et fait qu'en le quittant on est content et dans une assiette d'esprit douce et bienveillante.

Pie IX, de son côté, devina fort bien qu'il n'avait pas affaire à des croyants de premier ordre. La conversation roula tout entière sur des sujets profanes. On parla des instruments de chirurgie de l'antiquité, sujet cher à Daremberg. Le pape émerveilla ses auditeurs par la précision avec laquelle il traita de cette matière. Renan observe toutefois, *cum grano salis*, que, si le Saint-Père put disserter avec une compétence si sûre sur la *syringa*, c'est que cet instrument — qui correspond à notre sonde actuelle, et non pas à l'instrument de Molière,

comme Renan reconnaît, avec sa bonne grâce coutumière, qu'il l'avait cru un instant — intéressait personnellement le pontife exilé. Quant à la philosophie de l'histoire exposée par Pie IX, à propos du parallèle de la civilisation ancienne et de la civilisation moderne que tout évoque en Italie, Renan la juge comme singulièrement banale et superficielle. Il taxe même cette théorie d' « innocente ». Cela l'amène à émettre quelques généralisations curieuses sur la faiblesse relative de la pensée italienne d'alors. Par contre, il exalte avec complaisance le sens artistique qu'on trouve répandu dans toutes les classes de la population, en l'opposant à l'incompréhension trop fréquente qu'il a cru observer en France.

Fort heureusement, le retour de Naples fut marqué par une assez longue station dans la célèbre abbaye du Mont Cassin [1]. Ce séjour de plus d'une semaine n'eut pas seulement pour résultat de faciliter à nos voyageurs une quête fructueuse de manuscrits; il fit connaître, en outre, au jeune philologue, que tout inclinait de plus en plus vers l'histoire religieuse, un milieu de moines d'une valeur et d'une liberté d'esprit si hautes qu'il en garda toute sa vie comme un souvenir émerveillé. Au moment de l'arrivée des deux Français, les doctes et hardis Bénédictins qui habitaient le vieux couvent, berceau de leur ordre, se trouvaient en conflit violent avec l' « abominable gouvernement » du roi de Naples. Des mesures de rigueur venaient d'être prises à leur égard. Un régiment de dragons avait un jour gravi la rampe du couvent; l'imprimerie des religieux avait été mise sous scellés, les communications avec l'extérieur presque supprimées et plusieurs des religieux les plus qualifiés : le Père Tosti, dont les poétiques aspirations sont taxées de pamphlets impies et révolutionnaires, les Pères Rosmini, Papalettere, accusé de rationalisme et de panthéisme, obligés de quitter le monastère; le premier prit le chemin de Rome et alla chercher un asile à Saint-Paul-hors-les-Murs.

Daremberg accomplit le premier la montée, en éclaireur,

1. Ce séjour nous est connu par trois lettres de Renan : la première adressée à Henriette le 17 janvier 1850; la seconde, à Berthelot, le 20 janvier suivant, et la troisième à sa mère, le lendemain 21. Ces lettres, quoique écrites au Mont-Cassin, sous l'impression immédiate des faits, ne furent mises à la poste qu'à Rome, en raison de la censure napolitaine.

afin de savoir, en raison de l'incertitude des événements, si l'hospitalité pourrait être accordée à la mission. Il trouva l'ascension du Mont-Cassin au moins aussi pénible que celle du Vésuve. Le bibliothécaire, le Père Sebastiano, l'accueillit avec bonne grâce et lui annonça qu'il pourrait séjourner à l'abbaye, avec son compagnon, aussi longtemps qu'ils le souhaiteraient. Renan, qui attendait en bas les nouvelles, à San Germano, fut avisé par un mot, à l'auberge de Nicola Galluzi; il loua aussitôt quelques ânes, et, porté par l'un d'eux, gravit en une heure et demie la longue rampe, avec tous les bagages de la mission. Dès les premières heures de son séjour, l'exceptionnelle élévation d'âme qu'il rencontre chez chacun de ses hôtes et aussi la beauté singulière du lieu le remplissent d'un enthousiasme véritable. Ce qu'il admire dans ce cloître d'élection lui apparaît comme une sorte de miracle. Il voit dans le Mont-Cassin

> ... un des lieux les plus curieux du monde et celui où l'on peut mieux connaître l'esprit italien dans ce qu'il a de poétique et d'élevé. Le Mont-Cassin est le centre le plus actif et le plus brillant du mouvement moderne en Italie; il offre l'étonnant spectacle de moines persécutés par l'autorité séculière pour leur patriotisme et l'élévation de leur sentiment religieux.

En effet, il est à remarquer que Pie IX, qui avait été l'ami de Tosti et de Rosmini, au moment où son pontificat excitait de si grandes espérances, laissait probablement agir le roi de Naples, mais qu'il n'avait pas pris l'initiative de la répression.

Les voyageurs s'entretiennent volontiers avec le Père Sebastiano, chargé de la bibliothèque, et qui leur communique de précieux manuscrits — dans l'un d'eux Renan découvre un fragment inédit d'Abélard qu'il copie pour Victor Cousin. Le premier livre qu'ils rencontrent dans sa cellule est la *Vie de Jésus* de Strauss. Renan, en sa qualité d'hôte, formule avec timidité quelques critiques. Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre le religieux défendre le mythologue allemand et parler comme aurait pu le faire le plus hardi docteur de Halle ou de Tubingue! La liberté complète de langage avec laquelle les moines déploraient la corruption du catholicisme, les superstitions grossières du peuple napolitain, les erreurs fatales de la papauté, accrut encore l'étonnement de leurs auditeurs.

Dans la lettre adressée à sa sœur, qui est le texte le plus explicite relatif à cet épisode, Renan trace un tableau singulièrement suggestif de ces conversations :

Rien ne saurait donner une idée de l'intérêt de nos entretiens du soir, alors que, groupés autour d'une immense cheminée monastique, nous causons avec les cinq ou six religieux les plus intelligents de l'abbaye, de la France, de ses hommes illustres, qu'ils connaissent aussi bien que nous, des idées qui s'y agitent, et surtout des choses religieuses et morales. Entre nous soit dit, ma chère sœur, ces bons moines sont aussi philosophes que nous! Leurs études les ont menés là où aboutit forcément toute la culture moderne, au culte en esprit et en vérité. Aussi quelles colères contre l'hypocrisie, contre l'obscurantisme, contre les tendances arriérées qui ont définitivement prédominé dans l'Église! Ils y portent cette exaltation inséparable de la vie monacale; car ils sont moines, oh! ils sont bien moines italiens frénétiques, sans ces nuances, sans ces ménagements que donnent l'habitude de la vie réelle et l'esprit séculier... Quels types admirables de résignation douce, de délicatesse morale, de culture intellectuelle, j'ai rencontrés sous ces capuchons de moines!

Renan parle avec tendresse de deux ou trois jeunes religieux dont l'image ne s'effacera jamais de son souvenir, de même que la sienne, croit-il, ne leur sera jamais indifférente. Par toute sa vie antérieure, par ses doutes, ses combats, ses hésitations, l'ancien séminariste de Saint-Sulpice se sent mieux préparé que personne à les comprendre. On devine toutes les confidences réciproques et passionnées qui s'échangent sous les arceaux des cloîtres. Presque tous les religieux parlent français à merveille; avec les plus jeunes, vers lesquels son âge l'attire d'instinct, et qui ignorent notre langue ou la savent mal, Renan use d'un amusant mélange de latin et d'italien. Ses hôtes lui révèlent la nouvelle littérature : les *Inni* de Manzoni, éloquente expression de ce *christianisme moral* qu'affectionnent toutes les intelligences élevées de l'Italie contemporaine, et auquel il se rallierait si volontiers, affirme-t-il, à condition qu'on lui laissât carte blanche pour la critique dogmatique et historique. On arrive ainsi à se comprendre sans peine. Nos voyageurs travaillent toute la journée à l'*Archivio*, entourés par les religieux qui sont avides de les entendre et les envient :

Hélas! depuis dix-huit mois, ils n'ont reçu ni livre, ni journaux, ni revue. Tout en feuilletant les manuscrits, la conversation va son train.

Entre temps, nos paléographes font avec les moines des promenades délicieuses sur la montagne, autour du monastère. La grandeur des paysages inspire à Renan d'émouvantes descriptions, dont certaines — celles qui nous montrent la marche des nuages à travers l'espace, par exemple, — méritent d'être comparées à telles pages du *Cahier vert* de Maurice de Guérin écrites en Bretagne. A lire ces beaux morceaux, on se rend compte du don inné qui conférait au jeune Trégorois, bien avant son voyage en Syrie et la *Vie de Jésus*, un sentiment si juste et si pénétrant des spectacles de la nature.

Que de réflexions suggère chez Renan l'œuvre treize fois séculaire de saint Benoît!

Qu'est-ce donc que fonder, chère Amie? mande-t-il à sa sœur. Nous voilà tous tant que nous sommes, philosophes du XIXe siècle, plus savants et plus critiques assurément, que le père de l'ascétisme chrétien au VIe siècle, eh bien! nous sommes incapables de faire cohabiter deux hommes sous le même toit, de les faire coopérer à la même œuvre. L'individualisme nous disperse; chacun a sa vie, chacun a son langage. Ces immenses associations ne sont possibles qu'avec des consciences à peine développées, et prêtes à s'abdiquer elles-mêmes au profit d'un plus vaste ensemble.

La visite au monastère de Sainte-Scolastique, fondé par la sœur de saint Benoît sur une des collines latérales de la montagne, suggère à Renan un tendre retour sur son amour fraternel et l'éloignement de sa sœur : « Heureux saint Benoît! Il voyait sa sœur une fois tous les ans, et il voyait à toute heure le toit qui l'abritait et sous lequel elle pensait à lui ». Henriette s'émut, du reste, de ce rapprochement un peu étrange et formula à son sujet quelques objections, auxquelles Renan répondit, non sans une certaine vivacité (lettre du 6 avril 1850). C'est la querelle d'amitié dont nous aurons à dire quelques mots plus loin.

Cependant les Bénédictins cherchaient à retenir leurs visiteurs le plus longtemps possible, mais ceux-ci, pressés par les obligations de leur mission, durent songer au départ, qui s'accomplit le 24 ou le 25 janvier. Comme Renan, lorsqu'il écrivit sa première lettre datée du 17, était déjà installé depuis plusieurs jours dans l'abbaye, on peut estimer que cette vie

bénédictine, qu'il appelle « une des plus douces périodes de sa vie », dura environ une dizaine de jours[1].

Que de fois, dans cette belle retraite, toujours à moitié enveloppée de nuages, au milieu des sites les plus abrupts de l'Apennin, j'ai été tenté de dire : « Il est bon d'être ici, dressons-y notre tente[2]. »

Il revient avec complaisance sur cette idée dans une autre lettre :

Ah! qu'il fait beau vivre ici entre le ciel et la terre, dans la paix, la solitude et la pensée! J'ai presque eu la tentation d'y rester.

La parole évangélique qu'il se plut à transcrire sur l'album des hôtes de l'abbaye marquait bien son regret : *Unum est necessarium : Maria elegit meliorem partem.* Il descendit la côte avec des sentiments assez différents de ceux qu'il éprouvait en la gravissant. L'expérience poursuivie à Rome comportait désormais une suite digne d'elle. L'idéal chrétien lui paraissait susceptible d'une rénovation à laquelle il ne croyait guère en entrant en Italie. Et même les impressions profondes que lui laissait l'abbaye l'emportaient sans doute, à cette heure mélancolique du retour, sur les jouissances intellectuelles et morales que la Ville Éternelle lui avait fait éprouver.

D'ailleurs, les journées passées sur le Mont-Cassin devaient avoir un épilogue : ce fut la liaison de Renan avec le Père Tosti, commencée un peu plus tard à Rome, au cloître de Saint-Paul-hors-les-Murs, et dont diverses lettres des plus curieuses et un mémorable article inséré dans les *Essais de Morale et de Critique* nous apportent l'éloquent témoignage. Il est indispensable de bien lire ces dernières pages, si l'on veut savoir ce que devinrent par la suite, après une année écoulée et l'expérience des événements, les radieuses impressions de janvier 1850[3]. L'évolution de Renan l'avait alors rapproché

1. Et non pas un seul jour, comme l'a cru M. Edmond Renard dans l'article que nous avons cité. Parmi les personnes dont Renan garda plus spécialement le souvenir, on peut nommer Alessandro de Mandato et le P. Kalefatti.

2. Lettre de Renan à Th. de Saligny (17 avril 1850) dans *Catal. des Autographes de la collection Bovet* (Charavay), n° 945.

3. Nous savons que cette étude parut d'abord dans la *Politique Nouvelle* (17 août 1851). Les *Essais* la reproduisirent en 1859. « Renan dit, dans la préface de ce volume, que sa pensée politique s'était un peu modifiée depuis. En dehors de ce qu'elle apprend sur Tosti et l'Italie des années 1848, ces pages sont importantes pour l'évolution de Renan et la transition entre ses deux manières; elles

plus de Mazzini que de Dom Tosti et des bénédictins du Mont-Cassin. Toutefois, son estime admirative pour les aspirations généreuses de ces âmes d'élite subsistait toujours, si sa confiance en leur efficacité n'était plus la même. Nous n'avons pas à suivre ici l'histoire des rapports de Renan avec Dom Tosti de 1860 à 1864. On la trouvera esquissée dans les articles cités plus haut de MM. Renard et de Quirielle. Rappelons seulement que l'ancien hôte du Mont-Cassin adressa à son illustre correspondant ses amis Léon Renier et H. Taine. Rien de plus impressionnant que la correspondance échangée entre les deux savants, à propos de la *Vie de Jésus*, en 1861 et 1863. L'apparition de ce livre ne termina pas leurs relations puisque, le 13 février 1864, Renan écrivait encore la lettre d'introduction remise à Taine. Dans chacune de ces missives, le souvenir des lumineuses journées de 1850 était évoqué avec une fidélité constante. On ne lit pas sans quelque surprise, dans cette dernière lettre, la suggestion que voici : « Pour moi, j'ai gardé un trop bon souvenir du Mont-Cassin et des trop courts rapports que j'ai eus avec vous pour croire qu'il n'y ait pas entre nous un lien supérieur à toutes les divergences passagères. J'espère, dans un an, faire un nouveau voyage en Italie, et je suis sûr que vous trouverez dans votre belle règle de saint Benoît quelque bon texte qui vous permettra encore de me recevoir ». Rien n'indique que la réalisation de cette idée fut jamais envisagée sérieusement.

ABEL LEFRANC

(*A suivre.*)

mêlent à la conception esthétique religieuse, qu'il doit à l'Italie, des tendances plus favorables à la Révolution et à la démocratie que celles qu'il montrera dans les années suivantes ». (Art. cité de P. de Quirielle, note de la col. 5).

FANNA LA NOMADE[1]

VI

Le surlendemain, dans la splendeur du couchant, après avoir constamment longé les collines, nous arrivâmes à Boultoum. La réserve du peloton y était installée, sous la direction d'un sergent européen. C'était là que les chameaux blessés ou surmenés « refaisaient leur bosse ».

Je devais m'y arrêter deux jours, pour échanger du matériel et des animaux, prendre une équipe de puisatiers au village. De là, montant à deux cent cinquante kilomètres au nord, à la limite du Sahara sud-oriental, j'allais aller réparer un puits, qui menaçait ruine, sur la route des caravanes.

Le carré de Boultoum est établi sur une haute dune, distant des montagnes, dominant la plaine. Une case en banco [2], pour les Européens, y a été édifiée autrefois; des cases en paille, pour les tirailleurs, en ornent le pourtour.

Le sergent commandant l'échelon [3], prévenu de mon arrivée, vint à cheval au-devant de moi, jusqu'à une heure de son carré environ. Il me rendit compte que tout le matériel nécessaire, ainsi que de nombreux chameaux en bon état, étaient prêts pour remplacer mes éléments fatigués. En terminant, il m'annonça, comme l'avait prévu mon camarade, qu'un courrier était arrivé la veille.

Oui, je savais... des lettres, enfin... enfin... Qu'allaient-elles m'apprendre?

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai.
2. Sorte de terre glaise.
3. Réserve d'un peloton.

Mais nous arrivions. Lentement, les éclaireurs gravirent la dune, et je commandai de former la colonne par un pour franchir le passage dans la zériba. Des tirailleurs, des femmes, vinrent au-devant de leurs camarades ou de leur mari.

Les goumiers, à quelques pas de l'entrée, sous un arbre, baraquèrent leurs chameaux. Je passai la porte.

Devant la grande case rectangulaire à véranda, où étaient aménagées trois pièces, dont les ouvertures noires bâillaient, sans porte, les deux femmes de mes sergents m'offrirent l'hommage de leur sourire. Je leur annonçai mon mariage. Elles ne manifestèrent aucun étonnement et me demandèrent où était ma femme. La voyant arriver, elles l'aidèrent tout naturellement à descendre, et d'infinies et longues salutations commencèrent sur un ton musical.

Le sergent était rentré dans sa chambre; il en ressortit avec un paquet de lettres qu'il me tendit... A la couleur, au format des enveloppes, j'en reconnus plusieurs d'*elle*.

Je mis le tout dans ma poche, me réservant de les lire plus tard, quand le calme de la nuit serait venu.

Des questions de service m'occupèrent jusqu'à la tombée du jour et je dînai dehors, à la lune. Fanna, assise entre ses deux nouvelles amies, mangea à leur plat.

J'étais satisfait de n'avoir point à m'occuper d'elle et je le fus plus encore lorsque, pénétrant chez moi, je la trouvai endormie.

Fébrilement, je décachetai les enveloppes et classai les lettres par dates. Retenant les battements de mon cœur, je lus la première :

Mon Pierre,

J'ai quitté la vieille maison où je devais t'attendre, où j'avais promis de rester jusqu'à ton retour.

Comment cela s'est-il fait? Je ne sais... La tristesse m'a prise; il m'a semblé, tout à coup, que je ne respirais plus entre les murs froids où j'étais enfermée, que jamais le soleil du printemps qui venait ne ferait bourgeonner les arbres noirs des cours.

J'ai eu peur. L'autre nuit, comme le vent soufflait plus fort et secouait ma fenêtre, j'ai résolu de ne pas attendre ta réponse. Dès le lendemain, à mon réveil, par les interminables couloirs de

la silencieuse demeure, je me suis rendue au bureau de la prieure. Tout en larmes, je lui ai confié mon dessein de la quitter.

La pauvre mère a pleuré avec moi, et, un peu plus, vois-tu, je restais. Mais j'ai été la plus forte — la plus impatiente, diras-tu, — et me voilà ici, dans ma petite maison.

C'est gentil, Pierre, ma maison... Mais que vas-tu penser? Que vas-tu dire?

Mon Pierre, ne m'accuse pas trop : je suis faible et tu m'as laissée seule, toute seule dans une nuit glacée où je me réveille toujours frissonnante et angoissée, après tant de jours de soleil passés à côté de toi. C'est cette nuit-là, vois-tu, que j'ai essayé de fuir, pour retrouver, sinon le soleil, du moins un peu de la clarté du jour.

Ici, je suis seule aussi, bien sûr; aussi seule qu'au couvent. Mais, dans ma retraite qui, banalement, ressemble à toutes celles que nous habitions dans tes diverses garnisons, j'ai pu arranger comme j'ai voulu, comme tu aurais aimé, sans choquer personne, les bibelots chers, tes photos, tous nos souvenirs enfin. Et parmi tout cela il me semble qu'il flotte un peu de toi...

Dis, mon grand, tu sais bien que tu es là, toujours, que tu es là, comme hier, et que rien n'est changé, le cadre seulement : un cadre indifférent, après tout, comme l'autre, et que tu ne connais pas moins.

Et puis, lorsque tu reviendras, lorsque j'aurai été te chercher au bateau, c'est là que je te conduirai, où je t'enfermerai. Après ton immense désert et ta liberté sans limite, je veux que tu deviennes mon prisonnier. Je te garderai si bien dans ma petite maison, dans mon petit jardin, tu seras si heureux que tu oublieras ta vilaine existence sans moi et que tu ne repartiras plus jamais!

Je lis beaucoup, tu sais; je t'écris, je travaille. Les après-midi, les soirs, je couds comme une petite provinciale, au coin de mon feu, en tête à tête avec une pauvre vieille femme de bonne. Ah! si tu savais... Si tu savais, que de fois, quand le soir tombe et qu'elle oublie de fermer ses volets, comme elle me vole de mes pensées, des pensées qui iraient toutes vers toi, et comme elle les embrouille avec ses bavardages.

Vite, mon Pierre, vite, reviens. Non que j'aie peur de t'oublier ou que tu ne m'oublies, toi (est-il plus dans ce simple changement que j'ai fait subir à mon attente, cet oubli inconnu, que dans ton

désir de mouvement et de courses lointaines?). Non, reviens parce que nous perdons du temps sur le bonheur qui nous est compté. Et puis aussi, mon grand, y as-tu songé? parce que je deviens vieille...

Je posai les pages mélancoliques où perçait un peu de l'émoi alangui d'autrefois, de crainte impuissante devant l'œuvre patiente et sournoise du temps... de gêne aussi, pour me le dire.

Mais, que de choses vagues, quel espoir peu sincère, me sembla-t-il, et si mal exprimé, de me revoir un jour!

Oui, c'était tout; pas un passage où je pus découvrir le mal dont je souffrais moi-même, ce mal que crée l'absence, cette lassitude de l'être, cette tristesse du cœur.

Sans joie, je lus les autres et je crus y trouver encore, mêlé au désir de se garder à moi, l'effroi des habitudes nouvelles qui déjà s'imposaient.

Un accablement me courba. C'était donc aussi la mienne cette histoire-là? Cette pauvre histoire que ma foi et ma naïveté avaient faite trop belle.

La tête dans les mains, longtemps, dans ma chambre aux murs gris, à peine éclairée, je restai prosterné, n'osant croire à la fin d'une union qui m'avait été si douce, qui avait été mon précieux refuge.

Au milieu du silence, j'entendis Fanna rêver. La petite figure sérieuse de l'enfant se tournait vers moi. Ses lèvres rouges, entr'ouvertes sur les dents, remuaient, murmurant, presque bas, des lambeaux de phrases que je ne pus comprendre.

Le besoin de découvrir un peu d'affection, d'où qu'elle vînt, s'empara de moi. J'allai vers elle. Incliné, je prononçai son nom à mi-voix.

Les calmes yeux s'ouvrirent et, pendant quelques secondes, me fixèrent. Mais, surprise, peut-être, de ne trouver que la réalité au lieu du beau songe qu'elle faisait, la petite soupira et me cacha son visage.

Je reculai, honteux, discernant soudain toute la faiblesse où je me laissais entraîner.

Alors, vraiment, je ne pouvais plus vivre sans tenir, dans

ma main, la main débile d'une femme! Il me fallait, à tous propos, et hors de propos, sentir, comme un enfant, de la tendresse autour de moi.

Cette idée, brillant dans le désordre de mes sentiments, me troubla, et je me jetai sur mon lit, désespéré.

Quand je me relevai pour éteindre, Fanna ne dormait toujours pas. Accoudée à son coussin de cuir, elle m'observait.

— Tu ne peux pas dormir, petite?

— Si, — répondit-elle; — c'est toi qui m'as réveillée.

— Eh bien, recouche-toi, je vais dormir aussi.

Soumise, sans prononcer une phrase indiscrète, sans me questionner sur mes larmes, elle se tourna vers le mur.

Qu'avait-elle compris? Qu'avait-elle voulu dire en me reprochant de l'avoir réveillée? Pourquoi m'avait-elle regardé pleurer?

Était-ce par instinctive compassion féminine ou bien goûtait-elle, au contraire, dans son cœur sauvage, la joie de voir souffrir l'homme qui l'avait arrachée à sa mère?

Je résolus de ne pas m'en inquiéter davantage.

Puisqu'il me fallait vivre dans le doute, eh bien! c'est ainsi que je vivrais, mais sans me plaindre, plus seul, plus fort aussi, imprégné de l'austère nature qui m'entourait, respirant plus librement l'air des étendues infinies où j'allais m'enfoncer.

VII

Depuis cinq jours, nous montions vers le nord. A la végétation dense avait succédé, peu à peu, une végétation de touffes d'herbe et de had, dont tout arbuste avait disparu.

Dès le matin, les goumiers m'avaient signalé, dans le lointain, dressant par-dessus les dunes leur pointe sombre, trois ou quatre pics minuscules.

— Termitt, — m'avaient-ils dit, laconiquement.

Nous devions en être encore, d'après les renseignements que j'avais recueillis, à quatorze ou quinze heures de marche.

Le soir de ce même jour, lorsque je m'arrêtai, la montagne maintenant très nette, assise dans les sables, barrait l'horizon.

Elle affectait la forme d'un long plateau noir dominé, de distance en distance, par des pics à arête vive. C'était au pied de l'un d'eux, m'expliquèrent les goumiers, que se trouvait le puits.

Nous y arrivâmes le lendemain dans la matinée. En pointe, très loin devant, j'avais envoyé quelques éclaireurs pour m'avertir de toute présence insolite, relever toute trace fraîche.

A cinq ou six kilomètres environ de la montagne, nous traversâmes de petites dunes mobiles, les premières que je voyais et qui étaient posées là, comme de longs poissons blancs dans le sable brun. Puis, derrière, tout de suite, dans une dépression qui longeait la chaîne, protégée par elle des vents d'est, une longue bande de végétation apparut, égayant le sombre massif de sa ceinture verte.

Nous atteignîmes bientôt l'emplacement qu'occupent les sections qui passent ou séjournent momentanément à Termitt. Il avait été choisi là, entre la montagne et les dunes, loin de chacune d'elles afin d'éviter les surprises, et près du puits.

L'instant d'après, le carré était formé, ma tente montée. Je déjeunai rapidement et, après avoir accordé repos tout l'après-midi, je m'étendis sur mon lit pour la sieste... la première que je faisais depuis le départ. Je m'endormis, brisé de fatigue. Lorsque mon cuisinier me réveilla pour dîner, il faisait nuit déjà.

Je donnai à ce moment des ordres pour que fût commencée, dès le lendemain, la réparation du puits et je me recouchai.

Quand j'ouvris les yeux, j'aperçus, par le pan relevé de ma tente, dans la clarté d'une nuit de pleine lune, le pic principal de la chaîne dont l'arête luisait, audacieuse et sauvage, haut dressée dans le ciel.

Un vent vif et sec soulevait en courtes rafales de transparents nuages de sable. La montagne, alors toute grise, semblait se cacher derrière un voile de brume.

Au levant, bientôt, dans un ciel plus pâle, l'aube apparut, verte. D'un souffle, l'air caressa les petites herbes sèches poussées dans les cailloux, qui frémirent en s'inclinant. Une onde d'argent courut sur le sol.

Puis il fit jour. Le soleil domina les rocs dont il n'éclaira d'abord que les hautes cimes et leurs pentes. Dans l'ombre, les assises des moindres sommets venaient mourir près de nous. Les vallées, les unes après les autres, se nimbèrent de clarté; la lumière vaporeuse flotta, élevant vers les crêtes comme une buée légère qui en atténuait les teintes trop nettes : bleu sombre et noir, ocre et soufre.

Je me levai et fis le tour du carré. Il était établi dans un sable semé de petits cailloux noirs provenant des plateaux; quatre épineux assez gros, tout tordus, très vieux, y poussaient. Ma tente était sous l'un d'eux.

Le vent s'était levé et soufflait violemment, sans accalmie, mettant la latérite à nu, donnant au paysage l'aspect des contrées minières du nord de la France. Sous la brume intense de ce jour-là, derrière moi, à quelques centaines de mètres, la montagne incertaine et floue dessinait son contour. Était-on bien au seuil du désert?...

Mais lorsque le soleil eut dissipé ce voile, je pus voir, appuyée à la chaîne, mollement allongée dans les herbes, une haute dune de sable blanc au pied de laquelle pâturaient des chameaux.

Le sixième jour après mon arrivée, un tirailleur du petit poste que j'avais établi sur la grande dune accourut essoufflé.

— Mon lieutenant, mon lieutenant, l'azalaï[1] y a venir.

L'azalaï, ah! enfin.

L'azalaï, c'était surtout, pour moi, un camarade qui revenait du désert, des oasis, qui allait me raconter des choses merveilleuses, me dire ses fatigues, ses tourments, ses espoirs, toute l'histoire de son rude voyage dans les sables. C'était ma deuxième section qui rentrait et dont il allait falloir s'occuper.

Allons tant mieux, du travail, de l'action pour chasser la pensée...

Je m'aperçus que je n'avais pas même envoyé chercher un chameau pour me rendre au-devant d'elle.

— Y a loin l'azalaï? — demandai-je au tirailleur.

— Non, mon lieutenant, y a venir tout de suite derrière la dune.

1. Grande caravane.

Allons il était trop tard, je serais obligé de la recevoir là.

En hâte, je fis hisser le petit fanion de soie tricolore du peloton; et j'attendis. Tous les regards étaient maintenant fixés sur le point où la dune ensable la montagne et par où passe la « route[1] » que l'on suit pour gagner le désert.

— Voilà, — dit à côté de moi le chef goumier. Et son bras se tendit dans la direction.

En haut du mur blanc, hésitants, inquiets peut-être de l'animation qu'ils constataient, ne nous sachant pas là, deux éclaireurs, dont je distinguais à la jumelle les carabines posées en travers de la selle, s'étaient arrêtés.

La main en abat-jour au-dessus des yeux, ils regardaient.

A ce moment, le caporal du petit poste se montra et, levant le bras, lança un appel qu'ils reconnurent. L'un d'eux fit alors demi-tour pour prévenir son chef, l'autre continua d'avancer.

Bientôt le sommet de la dune se couvrit d'une dizaine de silhouettes. C'était la masse sombre et rouge des goumiers d'avant-garde.

Lentement, sans à-coup, alignés sur un rang, ils commencèrent à descendre dans la plaine. Derrière eux, tout blanc sur un chameau blanc, enturbanné d'un chèche qui flottait, le lieutenant de Forlan, chef de l'azalaï, venait d'apparaître.

Le suivant, en file par un, la longue colonne de la section, avec ses méharistes à chéchia rouge, descendit la dune et traça dans les hautes herbes un ruban onduleux.

Ce furent enfin les chameaux de la caravane elle-même. Très peu nombreux, deux cents environ, ils arrivaient par groupe de dix, vingt, chargés d'outres gonflées de dattes et de barres de sel.

Lorsque de Forlan m'aperçut, il prit un trot de course et piqua sur moi.

Quelques minutes après, le grand méhari s'agenouillait à mes pieds. Le lieutenant se présenta.

C'était un jeune homme vigoureux et de bonne humeur. Sa figure, ses bras et ses jambes étaient aussi noirs que ceux des indigènes qui nous entouraient.

1. Expression qui désigne, là-bas, une piste plus souvent qu'une route, et plus souvent, même, une simple direction.

Nous échangeâmes quelques paroles de bienvenue et il me quitta pour aller faire établir son carré à courte distance du mien.

Sa troupe défila. Hommes et bêtes semblaient avoir souffert des dures privations de la route. Tous aspiraient à un repos largement mérité.

Pour permettre à mes tirailleurs de saluer leurs camarades, ordre fut donné de cesser le travail. Ils accoururent, jetant des cris, poussant des clameurs aiguës et riant à pleine gorge, comme savent le faire, bien mieux que nos plus turbulents enfants, ces énormes enfants noirs.

Peu après, Forlan, assis à ma table, faisait honneur à mon couscous.

Pendant plusieurs heures, sous ma tente, je le questionnai sur sa route dans le désert, sur les oasis, sur nos camarades de Bilma et d'Agadès. La caravane que nos sections escortent deux fois l'an rejoint en effet celle de l'Aïr, qui se rend à Bilma et compte deux mille chameaux au printemps, six à huit mille en automne.

Ces caravanes portent aux gens des oasis le mil que ceux-ci ne récoltent qu'en faible quantité dans leurs jardins et qu'ils échangent contre les produits des immenses salines du Kaouar, et de ses dattiers.

— Enfin, — dit mon camarade pour conclure, — j'ai passé là deux mois merveilleux et courts comme un songe. Les fatigues, les privations, ajoutent à la beauté de cette vie. Chaque minute apporte son effort à accomplir, chaque jour rend plus grave, plus recueilli, plus maître de soi.

» Souvent, retourné vers mes hommes, je les apercevais, luttant contre les sables, me suivant fidèlement, et j'avais des moments d'orgueil. Puis mon imagination, comme pour me faire sentir mieux encore la grandeur de ces instants, me reportait en France. Je revoyais la vie agitée, inquiète, que j'y avais menée, ma vie d'hier et de demain, hélas! Je comparais cette folie du bien-être, cette recherche du plaisir (qui nous sont indispensables là-bas, et qui sont l'unique fin aux labeurs acharnés de la plupart des hommes de notre génération), à la vie d'ascète, au calme de l'âme et des sens que nous éprouvons ici, que nous ressentons mieux encore dans le vrai désert.

»Ah! oui, quelle cure de l'âme, du cœur, du corps! — dit-il en riant. — Je n'étais pas malade en partant, non certes, mais je vous jure que, l'eussé-je été, je serais revenu guéri!»

J'écoutai ces dernières paroles, un peu triste à la pensée qu'il pût dire vrai, que le charme de cette vie nomade viendrait peut-être un jour me faire oublier...

Le soleil était déjà très bas sur l'horizon, quand nous nous levâmes.

Autour du carré, les gens de la caravane, parmi leurs ballots, préparaient déjà le couscous; d'autres raccommodaient des bâts cassés ou vendaient aux tirailleurs de longs chapelets de dattes sèches enfilées sur des cordes.

— Et l'on voudrait, — continua Forlan en me désignant les nomades, — faire de ces gens-là des sédentaires. Pourquoi faire? Pour qu'ils perdent leurs belles qualités d'indépendance, de sobriété, d'endurance? Pour qu'ils courbent leur front et qu'ils remplacent leur taguelmoust[1] par des casquettes ou des chapeaux hauts de forme défoncés, comme les nègres de la côte? Ah! le beau résultat!

Il se tut un instant. Plus bas, avec un regret dans sa voix chaude et jeune, il ajouta :

— Mais le pire, c'est que, malgré leur résistance encore très vive, malgré leur dégoût pour notre plate existence, ces idiots-là y viennent peu à peu!

Il ouvrit ses deux bras qu'il laissa retomber d'un geste impuissant.

Nous marchâmes quelques pas encore. Il me vint à l'esprit que j'avais apporté, dans une cantine, le volumineux courrier qui lui avait été adressé pendant ses deux mois d'absence. Je l'en avertis.

Il s'arrêta net :

— Ah! — dit-il, et je le vis rougir de plaisir, — alors voulez-vous que nous retournions, je serais content d'avoir quelques nouvelles de chez moi... depuis le temps. — Il rit encore et me confia : — Au fond, voyez-vous, notre sale vie sédentaire, c'est encore celle-là qui compte le plus pour nous.

Je songeais, moi aussi, aux lettres que je trouverais en ren-

1. Voile des Touareg.

trant à Boultoum, à ces lettres qui, malgré tout, étaient aussi, pour moi, la moitié de ma vie.

VIII

Deux jours après, tous nos travaux étant terminés, nous reprîmes, au soir, la route du Sud.

Le seul événement important qui se produisit au cours de notre voyage fut l'apparition des tornades,

A Termitt déjà, le ciel, à plusieurs reprises, s'était obscurci et de légères ondées étaient tombées, mais non les terribles trombes d'eau si fréquentes dans le Sud et qui ne s'abattent que rarement sur les régions désertiques.

C'est au puits de Taskeur, à mi-chemin du retour à peu près, que nous fûmes surpris pour la première fois par l'une d'elles.

Séduit par la richesse de la végétation qu'avaient déjà fait sortir du sol, pendant les quelques jours de mon absence, les pluies tombées dans ces parages, j'étais descendu, l'après-midi, du carré vers le puits.

Parmi les cram-cram où les grands arbres jetaient leur ombre comme des nuages sur une mer calme, j'avais marché lentement, écoutant autour de moi les mille bruits de la brousse.

Les longues tiges enlaçaient mes jambes. Derrière mes pas, un sillon brillant d'herbe foulée et de sable fin se creusait.

En arrivant au puits, l'herbe devint plus épaisse et plus haute. Des lianes jaillissant du pied des arbres atteignaient d'un élan vertigineux leur cime et s'écroulaient en légers serpentins de feuilles pointues, roulées en cornet. Des joncs verts, ornés de panaches gris m'empêchèrent bientôt d'avancer.

Je suivis un sentier que des gazelles avaient tracé. Des plantes grasses, garnies de bouquets de fleurs blanches, dépassaient ma tête; d'autres, dont les vrilles, comme des mains toutes menues, serraient les branches, laissaient pendre des fruits veloutés rouges et jaunes.

Il me fallut, pendant un instant, écarter de mes deux bras les joncs et les roseaux. Une fraîcheur délicieuse montait du

sable humide. Je m'arrêtai pour goûter mieux ce moment où la nature maîtresse s'imposait à moi, généreuse et magnifique.

Un toucan, abandonnant sa branche, pour aller de son vol maladroit se poser sur une autre branche, me réveilla. Mille oiseaux chantaient. Des tourterelles et des merles bleus, le bec ouvert, las de chaleur, ne s'envolaient pas à ma vue. Une fausse aigrette plana, rasant les hautes herbes. J'entendis là, tout près, comme un multiple frémissement.

Trois pas encore et une mare m'apparut. Son eau frisée par un vent très doux faisait onduler de larges feuilles à sa surface. Elle était grise et terne avec, sur tout un bord, de grands reflets clairs. Cette mare avait peut-être quelques dizaines de mètres dans sa plus grande longueur et elle me parut immense, car je n'avais pas vu, depuis le Niger, de pareille masse d'eau sur mon passage.

D'innombrables plongeons flottaient, minuscules comme des jouets d'enfants. Un gros canard armé, sa houppe en tête, dormait tout seul sur une berge. Une outarde méfiante et bête, qui m'avait aperçu, s'éloigna obliquement à longues enjambées rapides, son grand cou tendu.

Un nuage passa. Tous les oiseaux se turent, sentant la tornade. Je restai là, respirant la brise qui venait de se lever, caressé par les hautes tiges frissonnantes. Devant mes yeux, un voile fin se tissa, m'engourdissant à nouveau le corps et la pensée.

Çà et là, au milieu de l'eau, de grands arbres émergeaient, jetant sur elle leur ombre trouée d'or...

Mais le vent se leva et s'engouffra dans les ramures. Les roseaux affolés s'inclinèrent, leurs panaches tournoyèrent comme une armée en déroute. Les feuilles tremblèrent, les oiseaux se faisant tout petits, immobiles et muets, regardaient l'eau clapotante, toute noire maintenant.

Je revins rapidement au carré. En sortant des buissons je vis, au-dessus de ma tête, le ciel barré d'un horizon à l'autre par un immense nuage qui, chassé par le vent, roulait entraînant derrière lui des masses grises innombrables.

Et, dans une atmosphère lourde, précédée d'un souffle chaud qui balayait le sol, soulevant des trombes de sable, la pluie tomba.

Cela dura une demi-heure, trois quarts d'heure peut-être. Au flanc des dunes ravinées, dans les oueds taris, des rivières coulèrent, charriant des branches, des pierres et du sable. Au creux d'autres vallons, d'autres mares se formèrent.

Dans le carré où j'arrivai enfin, mouillé de la tête aux pieds, la désolation régnait. Les tirailleurs, surpris, n'avaient pas eu le temps de dresser leurs tentes; couchés à terre, abrités par les charges des animaux, ils grelottaient sous l'averse.

Puis, sans transition, le vent et la pluie cessèrent. Les nuages s'éloignèrent et, dans un ciel splendide, le soleil brilla de nouveau. Les oueds, pendant un moment encore, roulèrent leurs eaux ternes et écumeuses; les feuilles de la forêt, toutes luisantes, laissèrent tomber leurs dernières gouttelettes d'eau, les hommes se mirent complètement nus pour étendre leurs vêtements au soleil.

Et, quand vint le soir calme, rien ne subsista plus de la tempête qui, un instant avant, avait si furieusement secoué la nature.

Nous marchâmes trois jours encore. Par une splendide et douce matinée, les premiers chameaux du peloton débouchèrent sur la falaise qui domine au nord la plaine de Boultoum. Le carré, à nos pieds, sur sa dune verte, disparaissait, noyé dans les herbes qui recouvraient les sables.

On ne pouvait encore rien distinguer de l'agitation qui régnait à l'intérieur. Mais nous avions été aperçus et bientôt, du village, des cavaliers, suivis d'une foule d'hommes à pied, s'élancèrent dans notre direction.

Nous étions maintenant descendus dans la plaine par l'étroit et rapide sentier qui court au flanc de la falaise. Les cavaliers foncèrent sur nous, poussant des clameurs sauvages, faisant tournoyer sur elles-mêmes leurs lances à large pointe qu'ils lançaient et rattrapaient au vol avec une adresse extrême. Ils s'arrêtèrent sous le nez de nos chameaux, faisant cabrer leurs chevaux, à la bouche desquels une écume rougeâtre moussait.

« Les brutes », murmura seulement Forlan. Tous deux impassibles, indifférents et dignes comme l'eussent été deux chefs noirs, nous traversâmes la foule des chevaux et des cavaliers hurlants, qui nous pressait.

Nous gravîmes les pentes de la dune. Le sergent Fournier,

avec sa femme et celle de son camarade, vint au-devant de nous.

« Bon, pensai-je, Fanna n'a pas daigné se déranger pour moi, ça ne m'étonne guère. »

Un peu vexé, j'en fis la remarque à Forlan qui sourit. Nous serrâmes les mains du sergent et des petites femmes qui, avec des rires, des gestes menus et des cris de perruches se glissaient entre les jambes de nos chameaux.

Je baraquai devant la porte. Tout de suite, Fournier, qui m'avait rejoint, m'annonça sur un ton où perçait de l'inquiétude que Fanna était malade depuis deux jours.

Je le regardai, subitement inquiet moi-même, pris d'une crainte que je n'osai formuler.

— Est-ce grave? — lui demandai-je; — où est-elle?

— Là, chez moi, — me répondit-il; — la fièvre n'a pas été très forte jusqu'ici, mais elle a tendance à monter.

Je pénétrai dans la pièce sombre où, pendant une minute, les yeux encore pleins de l'éblouissante clarté du dehors, je ne distinguai rien. Dans un coin de la chambre, sur un long tara indigène, j'aperçus enfin la petite Touareg.

D'un pas je fus près d'elle et je m'agenouillai, le cœur bouleversé à l'idée qu'elle allait peut-être s'éteindre là, loin des siens, loin de tout ce qu'elle aimait.

— Ma petite enfant, — lui dis-je tout bas, — c'est moi, tu me reconnais bien?

— Oui, — fit-elle doucement, — je suis malade, tu vois.

Glissant le bras sous la tête brûlante qui, d'un seul coup, m'était devenue chère, je baisai l'enfant au front pour cette pauvre phrase si humble, si résignée.

Alors, comme pour attirer mon attention, sa main saisit la mienne.

— Tu vas me guérir, toi, — me dit-elle.

Et l'étrange regard, fixé sur le mien, interrogeait anxieusement.

— Te guérir, mais bien sûr, voyons. Tu sais bien que j'ai toujours guéri les hommes qui sont venus me trouver. Pourtant, tous étaient plus malades que toi. Tu croyais donc mourir, Fanna?

Gravement, l'enfant hocha la tête.

— Toi, tu sais. Tu es un Blanc. Moi, je suis petite et j'ai peur.

A cette autre phrase prononcée d'une voix si touchante, je sentis une curieuse émotion me gagner. Je caressai les tresses brunes et la joue amaigrie.

... Petite fille, comme tu m'as fait comprendre mon cœur ce jour-là; comme j'ai senti sa faiblesse, sa pitié et le mal qu'un autre, plus dur, pourrait lui faire.

Je me relevai et j'appelai mon ordonnance.

— Tu vas, — lui dis-je, — aidé d'un de tes camarades, porter, comme cela, Fanna sur son tara, dans ma chambre. Tu monteras mon lit et tu diras au cuisinier de faire du kinké-libah[1].

J'avais résolu de placer la malade sur mon lit de camp, plus doux que les traverses de bois recouvertes de nattes, sur lesquelles elle était étendue.

Le soir, la température augmenta. J'administrai la quinine à dose plus forte et un somnifère. Quand vint le jour, je parvins à m'assoupir, près d'elle, sans m'en apercevoir...

Le bruit que faisaient les chameliers, autour de la case, me réveilla. Chacun d'eux, pour payer le guide qui les avait conduits dans le désert, apportait, selon l'usage, deux mesures de sel par chameau.

Fanna, tournée vers moi, me regardait.

— Tu vas mieux, ce matin, — lui demandai-je. — Tu as bien dormi?

— Oui, c'est la première fois que je dors depuis que je suis malade.

Je crus lire dans son regard, sinon de la gratitude, du moins une certaine considération pour le médecin.

Je sortis.

Devant la porte, Forlan, assis, surveillait le paiement des chameliers au guide. Il vint à moi et je remarquai qu'il tenait sous le bras un paquet de lettres.

— Comment va-t-elle ce matin? — me demanda-t-il.

— Un peu mieux. J'espère que ce ne sera rien.

— C'était à prévoir : ces gens-là sont tous plus ou moins impaludés. Tenez, voilà des lettres pour vous.

1. Plante que l'on trouve dans le pays et qui se prend en infusion.

Je pris la liasse qu'il me tendait. Sans les voir, pensant soudain à autre chose, je glissai machinalement les enveloppes d'une main dans l'autre.

Devant moi le guide, accroupi parmi d'autres hommes sombres, enfonçait dans un tas d'étincelants cristaux une petite mesure en paille tressée fin, dont il versait ensuite le contenu sur un autre tas : le sien. Vide, la mesure restait, à l'intérieur, toute blanche de poudre de sel.

Deux... trois... quatre... Je comptais les lettres.

Forlan, près de moi, se taisait. Je comprenais qu'il feignait de ne pas s'inquiéter de mon silence...

Était-ce vrai que tout le long de ma route, en revenant de Termitt, ces lettres avaient été ma seule préoccupation? Était-ce vrai qu'à mon arrivée ici je les avais oubliées pour ne plus songer qu'à la souffrance de ma Touareg?

Une discussion s'éleva dans le groupe des nomades. Forlan s'en approcha.

Je rentrai. Debout derrière le store, je regardai avidement les diverses écritures.

Il n'y avait rien de sa main cette fois... rien d'elle.

***

La fièvre, avec des alternatives de haut et de bas, dura une semaine. Normalement, elle s'éteignit.

Je passais la majeure partie de mes nuits et de mes jours auprès de Fanna. Quand elle ne dormait pas, elle me regardait lire ou écrire, en silence.

Parfois, nous causions. Et, naturellement, de ces entretiens, un peu d'intimité naquit. J'obtins de menues confidences sur sa vie, sur sa famille. Elle m'apprit qu'elle était l'aînée d'une petite nichée de cinq frères et sœurs; qu'une de ces dernières était morte, il y avait plusieurs années, de la variole et qu'elle-même avait très peur de cette maladie-là.

Elle parlait d'une voix indolente et basse, un peu monotone. Les yeux baissés, elle dessinait en même temps sur le drap blanc, de sa petite main brune, des gestes gracieux pour souligner ses phrases.

Je crus m'apercevoir que d'être ainsi choyée ne lui déplai-

sait pas, et qu'elle avait joué même quelques jours de trop à la malade.

Mais j'étais heureux de la sentir ainsi, paresseuse et alanguie, se contentant de ma seule présence. Je savais qu'une fois debout, elle retournerait vite à ses amies et qu'elle ne se souviendrait plus ni de mes soins, ni de mes veilles.

Un après-midi, comme je revenais d'une tournée au pâturage et qu'elle me regardait m'installer auprès d'elle, un livre sur les genoux, je l'entendis m'appeler timidement.

— Lieutenant[1], — dit-elle, de sa voix musicale.

Je me retournai étonné de l'entendre, mais ce simple geste l'avait déjà troublée. Elle s'arrêta, nouant et dénouant ses doigts frêles. Je lui souris pour l'encourager; elle continua :

— Pourquoi es-tu toujours resté avec moi, depuis que je suis malade? Je ne suis qu'une femme indigène, moi, et je sais bien qu'une femme indigène, pour un Blanc, ce n'est rien.

Ne voulant pas lui montrer ma surprise, je lui répondis que si, qu'elle était au contraire beaucoup pour moi, que je la soignais comme j'eusse soigné une femme blanche. Pourquoi disait-elle qu'une femme indigène n'était rien? C'était très mal, cela!

Elle garda le silence, un sourire figé aux lèvres. Puis, abaissant l'ombre de ses cils, comme elle faisait toujours lorsqu'elle me parlait, elle reprit de nouveau :

— Tu as une femme en France?

Malgré moi je me sentis rougir. N'ayant pas le courage de répondre par un mensonge à cette question innocente, je lui dis que non, mais que j'allais me marier en rentrant.

— C'est celle-là? — dit Fanna en désignant du doigt un petit cadre posé sur ma table.

Je fis oui de la tête.

— Elle est belle, — affirma-t-elle avec conviction.

Et jugeant que la conversation avait assez duré, sachant peut-être aussi ce qu'elle voulait savoir, elle glissa d'un air satisfait ses bras sous les couvertures, et se retourna vers le mur. Un moment après, sa respiration calme m'indiqua qu'elle dormait.

1. Jamais une femme indigène n'appelle son mari blanc autrement que par son grade.

Un beau jour elle se leva et sortit. Je l'installai sur ma chaise longue sous la véranda.

Elle était faible; le long séjour au lit, dans une chambre, l'avait amaigrie. Sa figure était pâle, de cette pâleur de cire des Orientaux, qui ne laisse pas deviner de sang sous la peau.

Ses yeux cernés, comme meurtris, paraissaient plus sombres. Elle eut un sourire de reine triste pour accueillir ses amies, lorsqu'elles vinrent s'asseoir auprès d'elle.

Je la regardais avec admiration, ne pouvant arriver à comprendre comment cette enfant qui avait toujours vécu si simplement, près de la nature, avait pu y puiser tant d'élégance et de finesse.

Quand je l'entendis chanter, devant ses jeux bientôt recommencés, je remerciai Dieu d'avoir conservé à la vie cet être charmant et mystérieux.

J'écrivis à Bernier quelques jours après, et lui racontai la maladie de sa protégée et son heureuse issue.

Il n'a pas fallu moins, lui dis-je en terminant, *pour me prouver que cette enfant pourra, si elle veut, tenir en moi toute la place que l'autre va, je crois, y laisser.*

Les lettres (lorsqu'elles arrivent) ont perdu leur tendresse d'autrefois. L'oubli est venu, malgré le chagrin, malgré le passé.

Moi, je m'obstine à croire; je supplie... Impuissant, rivé ici par mon devoir, j'assiste à un de ces drames banals et journaliers auxquels on ne prête attention que lorsqu'ils emportent votre propre bonheur.

Fanna...? Oui, ma petite femme touareg... la fiancée imposée par vous. Je commence à l'aimer un peu depuis qu'elle m'a causé cette grosse inquiétude. Et, tenez, au retour de mes longues tournées à cheval, comme ce soir, je suis heureux de la savoir là, quelque part dans ma case; heureux de l'entendre, de la voir dormir; heureux, enfin, de n'être plus seul comme avant.

IX

Chaque Européen avait le droit, de temps à autre, lorsqu'il se sentait fatigué, de descendre au chef-lieu du cercle pour s'y reposer. Rarement permission était moins prise :

les nomades que nous étions ne s'accommodant pas toujours des habitudes du Poste.

Moi, par contre, lorsque je n'étais pas en route, je m'y rendais à la fin de chaque mois, pour régler certaines questions d'administration et percevoir la solde de mes hommes. Je me hâte de dire que cela ne m'était pas une corvée, car j'avais à Gouré, en la personne du lieutenant adjoint au commandant de Cercle, un camarade qui savait me rendre agréables les visites obligatoires que je lui faisais.

Je parcourais, en général, la distance qui me séparait de Gouré en plusieurs étapes. Je passais les nuits dans un campement ou dans la brousse et je m'arrangeais pour arriver au poste un peu avant midi.

Lorsque mon camarade était prévenu, il venait au-devant de moi à cheval. Pendant le court chemin que nous faisions ensemble, il me racontait les nouvelles.

Les nouvelles, c'étaient les papiers reçus de Zinder dans le mois, ayant trait à la politique indigène et aux transformations qu'accomplissait en ce moment le nouveau Gouverneur, les propos émis à la popote, l'analyse des derniers livres reçus...

Il était rare qu'il ne me parlât point, aussi, de la pièce où il passait, en dehors de ses heures de bureau, le plus clair de son temps : « la chambre ardente », comme l'avait désignée Forlan, à cause des tentures rouges qui l'ornaient.

Enfin Marshal jouait du banjo, et cet instrument barbare, lorsque je venais d'entendre le charivari assourdissant des tam-tam nègres, me paraissait rendre les sons les plus harmonieux.

Je m'engourdissais là deux ou trois jours, dans un farniente que troublaient un peu, il est vrai, les causeries de service et la mise en règle de ma comptabilité. Mais ce laisser-aller, mêlé de spéculations intellectuelles, me rappelait certains côtés de la vie civilisée oisive.

Puis un matin, pas trop tôt, je quittais le poste pour rejoindre mon carré, précédé des goumiers dont l'un tirait par la bouche un chameau de bagages. Mon camarade m'accompagnait jusqu'à deux heures du village environ.

Il était à cheval et levait la tête pour me parler. C'était

toujours la même recommandation : revenir à la fin du mois pour prendre connaissance des livres, des journaux de Paris, entendre de nouveaux airs de banjo. Et nous nous quittions.

— Venez donc jusqu'au caillou[1], là-bas, voyons, — insistais-je.

— Non, c'est trop loin, mon vieux; le capitaine m'attend pour déjeuner.

— Dites donc : avez-vous peur qu'il emploie votre absence à détourner votre vertueuse Safa?

— Mais oui, c'est cela. Allons, au revoir, bon voyage et revenez vite.

— Au revoir.

Nous ne nous retournions pas, nous n'agitions pas de mouchoirs, notre amitié était calme mais durable.

Séparés par des idées et des conceptions différentes, nous ne cherchions pourtant jamais à nous convaincre.

Le banjo seul rassemblait nos suffrages.

— Jazz-band, — ordonnait-il, certains soirs, en l'accordant.

Je me précipitais sur des crayons, une calebasse vide et la clochette de mon chameau, qui traînait là.

Au bout de deux minutes, Safa, attirée par le bruit, rentrait, indolente.

— *Babou-konan?*[2] — nous demandait-elle.

— On n'a pas l'air, ma vieille, allez, danse.

Marshal grattait à tour de bras, sérieux, regardant ses crayons que je cassais sur la calebasse, cherchant à suivre mon rythme fantaisiste.

La femme, d'un air las, sans curiosité, nous fixait à tour de rôle, ne comprenant pas cette musique à laquelle manquait le roulement sourd des gangas[3]. Elle finissait par se laisser tomber sur une chaise et, appuyée au dossier, les bras pendants le long du corps, les genoux et les pieds ouverts :

— Allah! — faisait-elle simplement, résignée...

Je songe à tout cela en m'en retournant, du haut de mon chameau.

1. Expression empruntée aux tirailleurs, qui désignent ainsi les montagnes.
2. Vous ne dormez pas?
3. Sortes de tambours.

Derrière moi Gouré a disparu et je me dépêche vers le campement de Voushek, le premier sur ma route. L'étape n'est pas longue mais je me sens amolli par les quelques jours passés au poste. D'autre part, dans cette région, les arbres trop pressés entravent la marche à chameau et il me faut à tout moment surveiller le mien qui m'entraîne pour brouter, sous les basses branches, dans les épines desquelles je me déchirerais vite vêtements et figure.

Je vais, somnolent. Mes goumiers, inlassablement, parlent et j'observe le balancement rythmé de leur buste. Tous deux sont sellés de travers, à la diable et la position oblique qu'ils sont tenus d'adopter pour conserver l'équilibre me serait intolérable. Eux ne s'en aperçoivent pas, tout leur corps assoupli depuis l'enfance aux mille incommodités du pays.

Nous passons dans un défilé très resserré. A droite et à gauche des éboulis de pierres roses, parmi lesquelles poussent des cram-cram jaunes, viennent jusqu'au sentier. A l'assaut des pentes déchiquetées des maigres collines, d'innombrables arbustes gris clair s'élancent, et tout ce gris et tout ce rose, mêlés au bleu du ciel, sont d'une harmonie saisissante.

Après cinq ou six heures de marche, je pénètre dans un lougan [1] dégarni d'arbres, jonché de tiges de mil. Devant moi s'ouvre un ravin que dominent quelques rares palmiers. Je ne suis plus très loin de Voushek.

Il y eut là, autrefois, dit-on, lorsque l'eau était à fleur de sol, des centaines de palmiers. Puis, la nappe s'enfonçant peu à peu, les palmiers s'abattirent. Quelques-uns subsistent, mais il me semble, en effet, qu'il y en a déjà moins qu'à mon premier passage — voilà un an bientôt. — Je contemple les nombreux troncs morts restés debout, sans feuilles, lugubres, attendant pour tomber la tempête ou la hache.

Je passe au pied de la butte qu'ornent les toits pointus du village. Deux hommes me regardent par-dessus l'épaule, continuant, sans me saluer, leur conversation. J'arrête mon chameau.

— Va leur demander, — dis-je à un goumier, — s'ils ne saluaient pas les chefs touaregs, autrefois, lorsqu'ils venaient les razzier?

1. Champ.

Le guerrier, en trois enjambées, est sur eux. La longue mèche de son boulala [1] siffle et s'abat, rapide, sur les dos.

Avant que j'aie le temps d'intervenir et sans qu'aucune parole ait été prononcée, les deux « nègres conscients », qui connaissent ce langage, se sont déjà prosternés dans la poussière.

Mon nomade revient au petit trot reprendre sa place et je ne lui adresse point de blâme. Je sais, comme lui, que la correction infligée a porté mieux qu'un discours et que les hommes aplatis là-bas sont maintenant remplis d'un profond respect pour moi. Je sais aussi que sans cela ils eussent, dès mon départ, craché dans ma direction : car telle est l'âme des noirs [2].

Nous entrons dans le campement qui est un ancien carré méhariste. Des habitants du village, connaissant mon arrivée, accourent sur mes traces pour balayer le sol des cases et m'apporter des vivres.

Un goumier monte mon lit, l'autre plume un poulet (dernièrement mon cuisinier m'a abandonné pour regagner Zinder), et je me demande avec anxiété, en le regardant faire, comment je vais manger tout à l'heure.

Le soir tombe et tout de suite un grand calme règne. Je ressors de la case où j'étais entré. Le dos appuyé au mur de paille, je m'assieds auprès des deux hommes voilés qui, accroupis devant le feu, surveillent la cuisson de mon repas.

— Bonsoir, — leur dis-je.

— Bonsoir, — me répondent-ils sans bouger.

Je leur adresse quelques mots dans leur langue que j'écorche. Ils rient et, comme, à cent mètres, les chameaux entravés rentrent, sautillants, le cou tendu, poussés par un gamin, ils me quittent un moment pour les faire baraquer.

La nuit est venue. Mes deux hommes tirent devant moi une cantine et me servent l'inévitable poulet au riz qui, pendant les quelques jours que durera le voyage, constituera mon unique nourriture. A quelques pas, tout près des tisons,

1. Fouet de cuir.

2. Les noirs musulmans, que nous poussons vers une religion qu'ils ne comprennent pas.

eux-mêmes assis en face d'une calebasse de touo[1] dînent, graves et silencieux, avec des gestes lents.

Le froid devient très vif, les goumiers jettent sur leurs épaules des couvertures blanches et rallument le feu.

Maintenant, ils parlent en regardant la flamme, les coudes aux genoux, immobiles.

Je me lève et je sors du cercle de lumière. La zériba dans l'ombre, limitant le carré, dresse son fouillis de fines branches épineuses. Derrière et jusqu'à son pied la brousse claire et sèche, semée d'arbustes, s'étend, lui donnant l'assaut. Sur le ciel étoilé, les grands palmiers morts ou mourants se détachent, noirs. Et la lune, qui descend toute mince, glisse au tronc de l'un d'eux.

Dans le ravin où sont les puits, l'ombre est plus épaisse encore, les arbres s'y pressent, ayant évacué les sommets, chassés par le vent. Du côté du village, une clameur monte, poussée par les troupeaux qui rentrent.

Je me retourne. Les goumiers transportent leur feu sous une case. La bise s'est levée, coupante. Je rentre aussi et, tout habillé, je me glisse sous mes couvertures.

Le lendemain avant l'aube, mon lit plié et chargé, je me remettrai en chemin. Glacé par le vent très vif qui a commencé à souffler cette nuit, je marcherai toute la matinée.

Bercé par le pas élastique de mon chameau, tour à tour lisant, levant la route, regardant les levers ou les couchers de soleil, je ferai, ensuite, plusieurs autres étapes. Un beau jour, j'arriverai devant une haute clôture d'épines, à angles parfaitement droits. Derrière, des cases bien propres, bien alignées dresseront leur toit de chaume; des tirailleurs en sortiront. Ce sera enfin mon point d'arrivée, le carré.

X

Le capitaine commandant le Cercle m'avait demandé d'amener à Gouré, pour la revue qu'il voulait passer le 14 Juillet, une partie de mon peloton; l'autre devant rester en surveillance dans le nord.

Je fis donc répéter hâtivement aux hommes qui allaient

1. Couscous au lait.

m'accompagner quelques évolutions et figures de carrousel étudiées autrefois à cheval. Puis nous prîmes la piste.

Fanna était du voyage ainsi que la Touareg récemment épousée par Forlan. Nombre de femmes de tirailleurs, désireuses d'assister à cette grande fête des blancs, escortaient aussi la section.

La route se fit par petites étapes. L'armée des matas, qui suivait, installait à chaque halte son extraordinaire campement sous la protection des goumiers.

Nous arrivâmes en vue de Gouré le 13 au matin. Une heure après, le carré était formé sous les murs du poste.

Le capitaine et Marshal nous reçurent avec cette cordialité que l'on ne rencontre que dans la brousse, où la venue d'un Blanc est toujours considérée comme un événement joyeux. Le repas, sous la véranda, fut bruyant. Nos femmes assises à terre, près de nous, participaient au festin, terminant les plats que leur passaient les ordonnances.

Ayant pris congé du capitaine je suivis Forlan et Marshal dans la « chambre ardente ».

Sur le perron, j'aperçus, appuyée à l'un des piliers de la véranda, une grande jeune fille blanche, vêtue avec recherche d'une veste bornouane brodée et d'un pagne de soie blanche. Elle sourit et je remarquai, en m'approchant, la finesse et la pureté de ses traits à peine brunis, la plénitude harmonieuse de ses formes.

— Bonjour, Mabrouka, — dit Marshal en lui tendant la main. — Tu es encore ici?

» C'est, — continua-t-il en se tournant vers nous, — la femme arabe de Lacelle, rapatrié, qui rentre chez elle après l'avoir accompagné jusqu'à Zinder.

Mabrouka écoutait et nous souriait sans gêne, très à l'aise.

— Oui, — dit-elle, — j'ai su que des Blancs étaient arrivés ce matin, alors je suis venue... pour voir.

Elle s'exprimait en un français petit nègre assez correct et grasseyait même de façon amusante.

— Pour essayer de te remarier, n'est-ce pas? Mais les places sont déjà prises, ma belle. C'est dommage, car tu es une femme d'intérieur parfaite, dit-on, et pleine de charmes.

Nous entrâmes, Mabrouka, qui avait accepté une cigarette,

fuma, allongée sur le divan, et lorsque nos petites matas arrivèrent à leur tour, elle alla s'asseoir avec elles sur leurs nattes. Je remarquai peu après qu'elle était au mieux avec Fanna dont elle s'était rapprochée.

Toutes deux avaient la peau blanche et mate, les mêmes cheveux, les mêmes yeux noirs, la bouche charnue et rouge, les dents petites et brillantes. Ma Fanna, pourtant, sous ses effets bleus, paraissait une poupée menue à côté de l'autre... Je la surpris en train de s'abandonner, pleine de confiance, à de tendres confidences.

Vers quatre heures, comme nous nous levions pour sortir, l'Arabe, la démarche onduleuse, s'approcha de Marshal et chuchota quelques mots qui semblèrent l'amuser.

— Savez-vous, — me dit-il en me rejoignant, — ce qu'elle m'a confié? Eh bien, c'est que vous n'êtes pas réellement marié avec Fanna et que cette dernière n'est encore qu'une petite fille!

Je ris et menaçai de loin Mabrouka. Impassible, elle me glissa, entre ses paupières mi-closes, une imperceptible et rapide œillade.

Pendant tout le reste de la soirée, je devinai ou je surpris son regard ironique posé sur moi. Une ou deux fois même, au grand amusement de Fanna, elle se permit vis-à-vis de moi, quelques-unes de ces libertés qu'osent seules, à l'égard des Blancs, les femmes les plus délurées de nos villes coloniales.

Que me voulait-elle? Dans son désir de se remarier, et sachant que Fanna n'était pour moi qu'une camarade, pensait-elle que j'allais la prendre, elle, pour femme?

Le soir, après avoir veillé assez tard, je regagnai ma chambre, abandonnant chez Marshal Fanna profondément endormie sur des coussins, entre Safa et Mabrouka.

Une fois couché, il me fut impossible de trouver le sommeil. Les paroles et les agaceries de la jeune Arabe me revenaient à l'esprit et, rapprochant d'elles l'absence de Fanna, il me parut soudain curieux de me trouver seul.

Les yeux ouverts, je songeai. Bientôt la conviction que c'était Mabrouka qui avait retenu auprès d'elle la petite Touareg, s'empara de moi.

Le regard fixé sur la pâle lumière qui filtrait à travers les lattes du secco[1], j'écoutai les moindres bruits de la massive demeure... J'écoutai... je compris que Mabrouka allait venir... que c'était peut-être mon désir, et que je l'attendais!

Sous la véranda, un léger frôlement se perçut. Une main, lentement, souleva le store. J'entrevis à terre une ombre qui bougeait. Et tout disparut dans la pièce obscure.

Seul un pied nu glissa sur le sol... Elle approchait à tâtons.

Par la moustiquaire entr'ouverte, je tendis le bras. Son corps, tout près, frissonna.

— Prends garde, — chuchota-t-elle en se coulant à côté de moi, — Fanna dort!

Le lendemain à l'aube, Mabrouka quittait ma chambre et gagnait, pour s'y reposer, un réduit attenant à la salle de douches.

Je me levai moi-même peu après et passai, en vue du grand jour, pour la première fois depuis que j'étais méhariste, une tenue d'uniforme blanc.

Dans la cour, mon chameau et celui de Forlan attendaient. Tous deux portaient droit sur le front, fixé au caveçon, un léger plumet de plumes d'autruche blanches. La têtière et la corde à bouche étaient chargées d'ornements à franges, en cuir ouvragé. Les hautes selles touaregs, garnies de filali rouge bordé de noir, dressaient leur croix et leur dossier recouverts de cuir bleu ciel, brodés de soie, brillants de clous d'or et de minces lames d'argent ajourées.

Nos femmes, en grande toilette, s'apprêtant à aller assister au défilé, vinrent nous voir partir. Fanna était vêtue de noir, un haut turban, noir également, enveloppait sa tête. Elle avait mis ses bracelets d'argent, et de larges anneaux en argent ciselé pendaient à ses oreilles.

Elle riait, heureuse. Son regard allait alternativement de moi à mon chameau : elle ne nous avait encore jamais vus parés de la sorte.

Nous partîmes et l'essaim bariolé des petites femmes descendit la dune pleine de soleil, vers le village. Lorsque je passai devant le poste en tête de mon peloton, j'aperçus,

1. Sorte de store.

retourné sur ma selle, Mabrouka enfin réveillée, qui sortait de la case en courant, pour gagner elle aussi l'emplacement de la revue.

Tout se passa pour le mieux et comme se passent toujours les moindres fêtes sous le ciel de ce pays.

Parmi les manteaux flottants des cavaliers, les pagnes éclatants des femmes, les cuirs, les aciers, les housses éblouissantes des chevaux, tous les étendards et, par-dessus tout, l'activité bruyante et désordonnée de la foule noire, la faible garnison du poste, immobile sur une ligne, perdue dans cette cohue, attendait déjà, l'arme au pied.

Le capitaine, accompagné de son adjoint et des notables du chef-lieu, arriva bientôt. Il se plaça sur une éminence d'où il assista d'abord au défilé de sa compagnie. Puis les garde-cercle passèrent au galop en assez bon ordre.

Les chefs des tribus, des cantons et des villages, suivis de leurs guerriers, parmi le grondement sourd et désordonné des tam-tam, les hurlements aigus des griots, chargèrent ensuite, en trombe, devant l'officier à cheval qui les attendait.

Dans une envolée hurlante et folle, oubliant tous qu'ils devaient, au terme de leur évolution, se placer derrière lui, emportés par leur élan vertigineux, ils gravirent, debout sur les étriers, la haute dune qui limitait le terrain. Alors, dans un choc des poitrails, une dernière bousculade de leurs malheureux chevaux fourbus et tremblants, entremêlés, incapables de repartir, ils s'arrêtèrent.

Le défilé méhariste avait commencé... Au trot souple des grands chameaux, dans un nuage léger de poussière d'or, presque sans bruit, sans à-coup, les deux sections réduites, sur deux rangs chacune, derrière leurs goumiers sombres, passèrent comme des ombres sous les yeux du capitaine et des chefs noirs immobilisés, là-bas sur leur dune.

Quelques évolutions suivirent... Dans un crépitement de coups de fusil qui prétendaient simuler, à la plus grande joie des spectateurs, l'attaque d'un carré et la mise en fuite de tous les assaillants, la revue se termina.

Lorsque je mis pied à terre devant la porte de ma case, les petites matas, déjà revenues, commentaient à grand bruit les épisodes de la fête. Je n'aperçus pas la mienne.

Je pénétrai dans la chambre où l'enfant, assise sur mon lit encore défait, le corps penché en avant, parut ne pas remarquer mon entrée.

Je la regardai, me méfiant de cette attitude, et lui demandai, tout en me déséquipant, pourquoi elle n'était pas dehors avec ses amies. Des épaules, elle eut un imperceptible geste ennuyé et me répondit :

— Je suis fatiguée, laisse-moi.

Étonné du ton boudeur de la réponse, je m'approchai. Alors seulement, je vis qu'elle tenait entre les doigts une des chaînettes d'argent que j'avais aperçues la veille aux pieds de l'Arabe.

— Qu'est ceci, — demandai-je?

Lentement, sans me regarder, la petite, du bout du doigt, me tendit le bracelet.

— Çà, — dit-elle, — tu ne reconnais pas? C'est à Mabrouka, je viens de le trouver dans ton lit.

Je fus un peu surpris, un peu gêné. Sur le moment, je ne sus que répondre.

Fanna, baissant la tête, avait repris sa pose inclinée. Je m'approchai. De mes deux mains prenant doucement cette tête, je la forçai à me regarder.

— Tu es fâchée, — lui demandai-je?

Elle protesta :

— Non, Mabrouka est belle...; moi...

Je posai la main sur sa bouche :

— Chut, tais-toi; Mabrouka n'est rien, elle s'en va demain et je ne la verrai plus. Toi, tu restes, tu es la femme que j'ai choisie et que je garde. Je n'ai pas cru te faire de peine, sans cela tu sais bien qu'elle ne serait jamais entrée ici.

J'appelai mon ordonnance et lui dis de reporter la chaînette à sa propriétaire.

— Maintenant, — dis-je à Fanna, — oublie cela. Tu sais que les blancs ne mentent pas[1] : eh bien, je te promets de ne plus connaître d'autre femme que toi, tant que je serai ici.

Je me rendis à la salle à manger; elle me suivit, docile, sans rien ajouter. Mais à partir de ce jour, je m'aperçus que la petite

1. Opinion assez répandue chez les noirs, que surprend le respect que nous avons de notre parole.

fille était morte en elle, et que, dans cette calme scène où elle avait su conserver une réserve si touchante, la femme était née.

XI

Un jour de fin septembre, la sentinelle, perchée dans un épineux, annonça l'approche du lieutenant de Forlan. J'en fus surpris, sachant ce dernier parti pour Gouré et nomadisant d'autre part très loin de mon carré.

Il me fournit bientôt lui-même l'explication que je cherchais : ayant appris au chef-lieu que la section qui accompagnerait, en octobre, l'azalaï d'automne devait relever dans le Kaouar celle qu'y détachait habituellement le peloton de N'Guigmi, il était venu m'en informer.

— C'est votre tour de marcher cette fois-ci, — me dit-il ; — vous allez donc me quitter pour six ou huit mois, peut-être plus. Je le regrette, vous le savez, mais j'envie aussi votre chance. Le Kaouar, n'est-ce pas la Tripolitaine toute proche, le Tibesti, le Sud-Algérien, et des rezzous en perspective?

Nous débouchâmes à dîner une bouteille qu'il avait achetée tout exprès chez le dioula de Gouré, pour boire à cet événement. Nous pârlames longtemps encore du Sahara, de la nouvelle existence que j'allais peut-être mener. Et il repartit dans la nuit.

L'ordre m'arriva quelques jours après. Je devais quitter Boultoum pour le départ de la caravane, dans la seconde moitié d'octobre, de façon à me trouver à Fashi avant le passage, dans cette oasis, de la grande caravane d'Agadès. Je stationnerais là trois semaines environ, afin de protéger, pendant son retour dans l'Aïr, les derrières de cette azalaï, et je monterais sur Bilma relever la section de N'Guigmi, fatiguée.

Deux seules ombres vinrent obscurcir ce tableau séduisant : l'idée de ne pouvoir emmener Fanna, et toujours, et malgré tout, la hantise des lettres.

Je savais que les courriers parcouraient en vingt-cinq jours la distance de Zinder à Bilma, par le Tchad : vingt-trois jours de plus que de Zinder à Gouré. Je n'aurais donc plus que des nouvelles vieilles de deux mois, et il me faudrait en attendre quatre pour obtenir les réponses. Mais la résignation qui, chaque

jour, s'imposait davantage, me fit encore accepter cette nouvelle épreuve.

Un soir que le carré était animé, comme il n'allait cesser de l'être jusqu'à mon départ, par tous les préparatifs que nécessite l'absence prolongée d'une section méhariste, je fis appeler Fanna.

Elle arriva, traînant ses babouches, et s'arrêta silencieuse comme toujours sur le seuil de ma porte.

Sans préambule, je lui annonçai l'événement.

— Tu le savais peut-être déjà? — lui demandai-je.

Elle fit « oui » de la tête et me regarda sans manifester d'émotion. Accoudée au mur, en équilibre sur un pied, elle se mit en devoir d'enfiler le talon de ses babouches qu'elle avait passées en sandales pour venir plus vite.

— Alors, viens-tu avec moi? — fis-je impatienté, oubliant l'ordre du discours que je m'étais tracé.

— Mais oui, — répondit-elle, en levant légèrement les sourcils; — je suis ta femme... tu sais bien!

Ces derniers mots furent prononcés sur un léger ton de raillerie. Je feignis de n'y point prendre garde.

La petite, depuis l'histoire de Mabrouka, avait légèrement modifié ses rapports avec moi. Prenant lorsque je lui parlais un air détaché qui avait remplacé l'humble soumission d'autrefois, elle ne perdait non plus jamais une occasion de se moquer de moi, de mes tournures défectueuses en haoussa, de mon ignorance des coutumes du pays. Si des jeunes femmes des campements venaient palabrer avec moi, elle affectait également de se glisser sous ma tente comme pour me surveiller.

J'en riais, persuadé que ces gamineries n'auraient qu'un temps. Mais je dus bientôt reconnaître qu'elle s'obstinait dans son rôle d'épouse délaissée et qu'elle était loin d'abandonner la partie.

— A-t-elle un but en agissant ainsi? — avais-je demandé à Forlan.

— Certainement, — m'avait-il répondu, — elle affiche un peu de jalousie depuis que vous lui en avez donné le motif. Mais ce qui est plus vrai, c'est la honte qu'elle ressent, vis-à-vis de ses compagnes, de n'être encore qu'une petite fille.

» A mon avis, vous devriez en faire réellement votre femme. Un jour elle vous demandera de la laisser retourner chez ses parents ou bien elle se glissera dans votre lit... une nuit.

J'avais oublié ce conseil, d'autres occupations plus sérieuses me réclamant.

Vers les premiers jours d'octobre seulement, je commençai à respirer. J'annonçai à Marshal que je me proposais d'aller passer, près de lui, les moments de liberté qui me resteraient avant mon départ.

La semaine suivante, dans le courant d'une chaude matinée, j'arrêtai mon chameau sur les marches de sa case.

HENRI GRAMAIN

(*A suivre.*)

LES ARCHIVES ÉCONOMIQUES MODERNES

En 1841, le Gouvernement belge demandait à notre ministre du Commerce d'adoucir, pour la métallurgie, les rigueurs de notre protection. En marge d'une lettre du ministre des Affaires étrangères de Bruxelles, notre directeur du commerce extérieur écrivit ces quelques lignes : « L'administration française inclinerait, en ce qui la concerne, à des réductions sur le tarif; elle considère la protection qui en résulte pour nos maîtres de forges et propriétaires de bois comme hors de proportion avec celle des autres industries; elle pense qu'il y aurait profit à l'abaisser et que notre production métallurgique ayant joui, pendant vingt années, d'une protection encore aujourd'hui considérable, malgré quelques réductions partielles et toutes récentes, doit être en état d'en supporter de nouvelles; *mais ce sont là des intérêts considérables qui ont de profondes racines dans la constitution politique du pays et qui, par conséquent, sont très difficiles à manier.* »

Quelques années après, en 1847, Cobden, qui voyageait pour défendre la cause de la liberté du commerce, passa une soirée au château d'Eu et essaya de démontrer à Louis Philippe que le moment était venu, pour la France, d'inaugurer une politique plus libérale. Il semble que le roi fut d'abord séduit par les idées de l'apôtre du libre-échange; mais, à la fin de l'entretien, quittant le domaine de la spéculation et revenant aux réalités, il lui dit : « *C'est impossible, les maîtres*

de forges nous dominent! » Le propos est rapporté par Émile Ollivier qui le tenait de Cobden.

Voilà donc deux textes différents qui, à deux dates différentes, projettent une lumière éclatante sur la politique économique de la monarchie de Juillet, sur les raisons profondes des échecs successifs de tout essai d'évolution libérale, sur le groupe d'hommes qui maintenaient jalousement la tradition colbertienne, celle de la Convention, celle de Napoléon, celle de la Restauration, la tradition d'une industrie protégée par une muraille infranchissable de tarifs et de prohibitions. Ces « maîtres de forges » qui « dominaient » le roi, et déterminaient sa politique intérieure et extérieure, nous pouvons les connaître et savoir leurs noms, car ils faisaient partie des Conseils du Commerce et des Manufactures, ils siégeaient dans les Chambres; nous avons leurs pétitions, leurs discours, leurs enquêtes, les rapports des préfets sur l'état de leur industrie; mais on voudrait, pour expliquer plus sûrement leur action, pénétrer dans leur intimité, savoir leurs affaires, dépouiller leurs livres de comptes, lire leurs lettres, en un mot les faire revivre avec leurs soucis quotidiens, leurs intérêts immédiats. On atteindrait ainsi le vrai fond permanent de l'histoire, la vie sociale que les documents officiels — lettres des diplomates ou correspondances ministérielles — par souci de l'élégance ou pour en diminuer le réalisme, — recouvrent trop souvent d'une phraséologie vague et d'un style noble.

A toute époque de l'histoire il y a eu des hommes d'affaires, — banquiers, commerçants, industriels, — qui ont « dominé » les rois et dont l'action a été prépondérante. Nous avons tendance à croire, en présence du développement actuel de la vie matérielle, que l'importance des faits économiques date de ce développement même; détrompons-nous : elle est de tous les temps. Qu'un homme politique comme Jaurès, préoccupé avant tout d'étudier le mécanisme de notre société du xxe siècle, ait dit, un jour, à la Chambre : « Le fond de l'Histoire ne consiste pas dans le développement extérieur des formes politiques. Il est bien certain que c'est le jeu des intérêts économiques, des forces sociales, qui détermine le mouvement de l'Histoire et qui lui donne un sens », on pourra m'objecter qu'il parlait en chef de parti et qu'il n'avait pas encore démontré,

par ses travaux pénétrants d'historien et de philosophe, que l'histoire politique depuis 1789 n'est intelligible que par un exposé de l'histoire économique. Mais voici un historien de l'antiquité, Paul Guiraud, dont les travaux font autorité et qui, parvenu à la fin de sa carrière, aborde, lui aussi, l'histoire économique et essaie, dans une série d'études, de comprendre l'évolution du travail en Grèce ou l'impôt sur le capital à Athènes, de décrire la vie d'un financier à Rome et d'expliquer l'impérialisme romain par l'état économique de la société. La conclusion à laquelle il arrive c'est que « les questions économiques avaient, dans les sociétés antiques, comme dans la nôtre, une importance prépondérante. On est tenté de croire, écrivait-il, que si le souci des intérêts matériels est de tous les temps, c'est dans les siècles modernes, notamment de nos jours, qu'il en est arrivé à primer tous les autres. A cet égard, les Grecs et les Romains ne diffèrent en rien de nous et même chez eux la politique était, très souvent, conduite par l'économie politique. »

Cette action profonde des hommes d'affaires, quand il n'y a, pour les périodes anciennes, que quelques lois, quelques inscriptions, de rares textes narratifs, nous ne pouvons que la déduire et, par des analogies audacieuses avec le présent, la reconstruire par le raisonnement. Depuis qu'il existe des archives officielles conservées et classées avec soin, on pourrait croire qu'il est plus facile de reconstituer le mécanisme de la vie sociale. En réalité, ces archives ne la révèlent pas tout entière et plus on comprend, par le développement des événements actuels, l'importance des facteurs économiques, plus on se prend à regretter, pour l'intelligence du passé, l'absence de documents qui renseigneraient avec précision sur l'évolution sociale. Les ressources ne manquent pas pour écrire l'histoire des guerres; il est plus difficile de démêler leurs causes premières, les concurrences économiques qui les provoquent. « Dans les histoires, même les plus récentes, les batailles, qui ruinent jusqu'au vainqueur, occupent infiniment plus de place que les financiers toujours occupés à construire ou à réparer. On apprend aux enfants les manœuvres d'une légion romaine ou d'insipides déclamations de Cicéron, mais non pas les spéculations compliquées de ce grand homme, qui

feraient bien mieux comprendre sa propre vie comme l'histoire de son temps. Quand d'aventure les historiens s'intéressent à quelque financier d'importance européenne comme Jacques Cœur, ils n'essaient pas d'expliquer le mécanisme des opérations qui l'ont fait l'égal d'un roi, mais ils écrivent cent plaquettes sur la forme des fenêtres de ses châteaux ou sur le filigrane de son papier à lettres. » Cette boutade d'un juriste (André Mater), que préoccupe l'indigence de l'histoire sociale, s'explique par les préoccupations trop exclusivement archéologiques des historiens; elle s'explique surtout par l'extrême rareté des documents qui permettraient de décrire, avec le détail convenable, les spéculations de Cicéron ou les opérations de Jacques Cœur.

Avertis de l'importance des faits économiques, les historiens s'adressent aux Archives officielles, — État, départements, villes, — mais ils n'y trouvent pas toujours, surtout pour l'époque contemporaine, tout ce qui leur serait nécessaire pour comprendre le passé.

Les rapports des préfets sur la vie de leur département ne donnent jamais une idée suffisante des transformations profondes; les rapports des magistrats les plus subtils nous renseignent incomplètement sur ces mêmes transformations. On voit bien qu'il y a des partis politiques, et que ces partis luttent pour s'emparer du pouvoir; mais quelles sont leurs ressources, comment s'alimente leur caisse de propagande? Voilà ce qu'il faudrait savoir à toute époque; voilà ce qu'il faudra connaître plus tard pour comprendre les époques — comme la nôtre — où les grands partis auront eu un rôle de plus en plus considérable, à côté de l'État, et où leur action, ouverte ou cachée, se sera traduite, chaque jour, dans la vie politique et dans les conflits sociaux, dans les grèves par exemple. A ces graves questions les Archives officielles donneront des réponses incomplètes; et les rapports de police les mieux faits auront rarement la valeur de sources indiscutables. Combien plus ces sources apparaîtront déficitaires quand il s'agira de démêler les transformations économiques! Que valent les statistiques pour les périodes où n'existait pas encore d'offices de statistique scientifiquement organisés? De l'aveu des bureaux de l'Intérieur sous la Restau-

ration, les statistiques fournies par les préfets, après 1815, ne méritent aucun crédit : les services créés par Napoléon et qui, avec des hommes comme Coquebert de Montbret, essayaient de renseigner le pouvoir central, furent abandonnés après la chute de l'Empereur par économie. Les préfets, qui n'étaient plus stimulés, envoyèrent des relevés approximatifs, inexacts, faits au hasard. On « conjecturait » le nombre des métiers, dans telle industrie, et, sur ces seules conjectures, on supposait le nombre d'ouvriers, sans tenir compte de l'industrie dispersée. Seules les statistiques douanières présentaient quelque exactitude, parce qu'il était tenu registre des entrées et des sorties aux frontières.

Un historien de la Révolution, M. Albert Mathiez, a essayé d'éclairer, « par l'histoire financière, par l'histoire des choses qui ne se voient pas mais qui se soupçonnent », l'histoire politique d'une époque où la corruption parlementaire semble avoir été grande, où les députés d'affaires avaient un sens très aiguisé des réalités, et où les fournisseurs de l'État savaient déjà s'enrichir. Ce rôle des hommes politiques dans les affaires et des affaires dans la vie politique, c'est à toutes les époques qu'il faudrait l'étudier; et, s'il est intéressant de se demander d'où provenait la fortune amassée rapidement par Danton, il peut être aussi explicatif de rechercher si, comme on l'a dit, Talleyrand était actionnaire des salines de Dieuze et avait obtenu, à ce titre, des corrections utiles au tracé des frontières en 1814 et en 1815. Seules les archives économiques établiront un jour comment tel homme politique, aujourd'hui disparu, a concilié les préoccupations de la vie publique et le souci de la banque dont il était le principal commanditaire, des aciéries dont il présidait le Conseil d'administration, des mines et des chemins de fer auxquels il s'intéressait, et dans quelle mesure les intérêts privés ont déterminé l'action publique.

Ce serait se condamner, par exemple, à ne rien comprendre à l'agression allemande de 1914 et à ses « buts de guerre » que de consulter les seuls documents militaires. Si j'en juge d'après les papiers secrets que les autorités allemandes avaient oubliés à Strasbourg, au moment de leur départ, et à l'aide desquels on pourra reconstituer le fonctionnement de leur service de renseignements économiques, on devine l'action prépondé-

rante des capitalistes de « l'industrie lourde » sur les dirigeants de leur Grand Quartier Général. Tel magnat de l'industrie lorraine, parent du Président du cercle de la Lorraine, aujourd'hui sans doute mêlé au mouvement neutraliste sournoisement entretenu en Alsace, demandait, avant l'armistice, aux autorités militaires, la destruction des usines françaises concurrentes et avait jeté les yeux sur certaines mines de la région de Briey. C'est un exemple entre cent pour établir la nécessité de réunir les documents économiques et de les interpréter.

Dans un récent article sur le problème de la houille, un ingénieur observait que l'historien de l'an 5 000 classerait les faits actuels non suivant les batailles, les partis politiques, les traités diplomatiques, mais selon le plan économique et que notre époque lui apparaîtrait comme l'âge de la houille, c'est-à-dire l'âge des grandes industries concentrées et des entreprises qui ne connaissent pas de frontières. On voudrait essayer d'étudier le passé « selon le plan économique » : pour le début du XIXe siècle, on voudrait pouvoir pénétrer dans les archives d'un Ternaux, le plus grand manufacturier de l'époque impériale, qui avait des fabriques dans plusieurs villes de France et des agences dans plusieurs pays étrangers; pour le début du XXe siècle, pour le passé tout récent, on se demande où sont conservées les archives d'un Stinnes, qui occupait 250 000 ouvriers, contrôlait des centaines d'usines, de maisons de commerce, de banques, d'entreprises de transport : les papiers du cabinet d'un potentat de cette envergure auraient une importance et un intérêt bien plus considérables que ceux d'un préfet; on y trouverait peut-être l'explication d'événements dont les archives officielles ne donneraient pas la clé; les fonds de propagande et les mensualités à la presse y seraient certainement éloquents.

***

C'est précisément dans une des régions du monde où la vie industrielle est la plus intense, depuis longtemps, que l'on s'est préoccupé, quelques années avant la guerre, de réunir méthodiquement les papiers des banques, des maisons de

commerce, des industries, quand ils ont cessé d'être immédiatement utiles. C'est en Rhéno-Westphalie que se sont organisés les premiers dépôts d'archives économiques et c'est la Chambre de commerce de Dusseldorf qui, en 1900, a lancé l'idée d'un Wirtschafts-archiv, idée réalisée en 1906 à Cologne avec l'aide morale du Dr Hansen et avec l'appui matériel de dix-neuf chambres de commerce de la région rhénane et de neuf chambres de Westphalie. L'exemple donné par Cologne fut rapidement suivi à Hambourg, à Francfort, ailleurs encore, et, dès 1913, un congrès d'archives économiques réunissait à Cologne les représentants de ces nouvelles institutions, des professeurs d'économie politique, des historiens. A ce congrès, on proclama la nécessité de connaître scientifiquement le développement social du XIXe siècle et d'organiser, d'une part des archives économiques, et d'autre part, dans tous les établissements industriels et commerciaux, dans toutes les écoles de commerce, des services de renseignements et de documentation. De même qu'on avait, au cours du XIXe siècle, créé des archives spéciales consacrées aux grands écrivains, — le Gœthearchiv, le Schillerarchiv, — destinées à faire connaître le mouvement littéraire de 1750 à 1830, de même il fallait se préoccuper de réunir les documents de la vie économique des cent dernières années avant qu'ils eussent disparu par l'incurie de leurs possesseurs; on arriverait ainsi à faire l'histoire de la bourgeoisie et du travail de la bourgeoisie, comme on a fait celle des princes et des nobles. On étudierait scientifiquement la formation d'un de ces degrés successifs qui marquent, comme l'a démontré l'historien Pirenne, les périodes de l'histoire sociale du capitalisme. On démontrerait aux sceptiques que l'histoire économique n'est pas une collection de *curiosa* sans lien d'ensemble, mais qu'elle prétend établir l'origine des grands mouvements dont nous voyons aujourd'hui le développement. Le professeur Gothein, bien connu par ses travaux sur le Rhin, très favorable à l'idée de ces archives nouvelles, déclarait à ce congrès que notre ignorance du temps présent ou du passé immédiat était grande, que le XIXe siècle était moins connu que le XVIe et que, par exemple, le Zollverein avait autant fait pour l'unité de l'Allemagne que les héros des guerres de l'Indépendance. Il demandait que les

grandes villes eussent, à côté de leur bureau de statistique, leur séminaire d'histoire, mais il ne se faisait guère d'illusion sur l'accueil réservé aux chercheurs par les grandes entreprises: il avait constaté dans sa carrière que, plus une industrie est développée, moins facilement elle accueille les historiens; il souhaitait cependant que le jour vînt où l'on pourrait écrire l'histoire des chemins de fer et de la grande navigation à l'aide de documents.

Les créateurs des Archives de Cologne furent récompensés de leur confiance : des collectivités comme les Chambres de commerce de Cologne, de Wesel, de Munster, de Trèves, leur confièrent leurs papiers et l'on peut imaginer que, pour la région rhénane, il est précieux de centraliser de tels documents: les travaux généraux en sont singulièrement facilités et l'horizon des historiens en est élargi. La Compagnie de Navigation du Rhin et de la mer du Nord, la banque Schaffhausen, — une des plus anciennes banques de Cologne, — les mines et hauts fourneaux de Stolberg, les directions des chemins de fer de Cologne, d'Essen, d'Elberfeld, firent des envois et, dès à présent, des études ont paru, — dues à des savants formés à Bonn ou à Cologne, — sur les premières compagnies de chemins de fer rhénans. Des particuliers imitèrent les collectivités: la famille Stinnes donna les archives anciennes de Mathias Stinnes de Mulheim; miss Mulvany, fille de l'ancien consul général anglais à Dusseldorf, versa à Cologne la correspondance de son père, qui fut longtemps intéressé à des entreprises minières; de ces papiers est sortie, en 1922, une biographie de William Thomas Mulvany, qui révèle la part prise, par les capitaux anglo-belges, dans le développement industriel de la Rhénanie. La famille Camphausen, héritière des papiers du président de la Chambre de Commerce de Cologne, de l'ancien ministre, donna ses lettres, et le premier directeur du Wirtschaftsarchiv, M. Schwann, en tira la matière de trois volumes pleins de renseignements sur l'évolution économique de la Rhénanie et de l'Allemagne en général pendant une grande partie du XIXe siècle. Ainsi est amorcée une collection de biographies des grands industriels et hommes d'affaires qu'il serait bien souhaitable de voir entreprendre un jour dans notre pays.

***

S'il est une ville où l'exemple de Cologne devait être bientôt suivi, c'est Bâle, la grande cité rhénane de la banque, la ville où la vie économique est intense et où le travail scientifique est en honneur. Depuis longtemps on y élargissait la conception des Archives d'État et l'on y pensait qu'il ne faut pas limiter aux papiers des administrations la source de l'histoire sociale. Dès 1910, un Wirtschaftsarchiv était créé à Bâle qui devait préparer la documentation de l'avenir. Il peut paraître paradoxal de penser aux archives futures, mais l'expérience des recherches historiques et la pratique des méthodes d'investigation du XIXe siècle ont démontré la valeur des documents aujourd'hui dédaignés, et voilà pourquoi, à Bâle, on conserve non seulement les papiers des banquiers, des commerçants, des industriels, mais encore ces documents courants qui, parce qu'ils sont entre toutes les mains, disparaîtront facilement, les circulaires, les statuts de sociétés, tous ces imprimés qui prennent, avec le temps, la valeur de manuscrits et sont destinés à transformer la notion habituelle d'archives.

Un comité de banquiers, de commerçants, de professeurs et d'archivistes administre le dépôt nouveau à la tête duquel est placé actuellement M. Mangold, professeur de statistique à l'Université. Une salle est réservée aux étudiants et c'est à côté des archives mêmes, leur laboratoire, que les savants préparent leurs travaux.

L'ancienne compagnie des Chemins de fer de la Suisse centrale a versé ses dossiers au dépôt de Bâle et les entreprises particulières prennent l'habitude de lui confier leurs livres de comptes, leurs copies de lettres, en mettant d'ailleurs à leurs communications toutes les réserves qu'elles estiment nécessaires. Des monographies sortent, chaque année, de ce « séminaire » bâlois et, tout récemment, une excellente histoire de l'industrie de la bourre de soie a paru, où est exposée l'évolution de 1824 à 1924, d'une industrie importante à Bâle, en France, en Italie, l'histoire de sa technique et celle de son expansion dans le monde entier. Deux chiffres diront l'intérêt croissant qui s'attache aux Archives économiques de Bâle :

en 1911, elles ont reçu 66 travailleurs; en 1920, elles en ont reçu près de 1 200. Bientôt elles vont avoir leur bâtiment spécial.

***

En Belgique, l'initiative est venue de l'archiviste de la ville de Bruxelles, le professeur des Marez, dont les travaux sont bien connus; le point de départ de l'organisation nouvelle a été le fonds extraordinairement riche des lettres *commerciales* — plus de 100 000 — découvertes dans les greniers de l'Hôtel de Ville et qui éclaireront d'un jour nouveau la vie économique de 1650 à 1800, c'est-à-dire pendant la période où le capitalisme moderne a achevé de s'organiser. Sur ce fonds, unique peut-être en Europe, M. des Marez a donné des indications au fur et à mesure du travail de classement. Voici, par exemple la correspondance de Francesco Gasparini : dans ses 12 000 lettres, on pourra suivre un jour l'activité de ce Vénitien fixé à Bruxelles et qui, de 1692 à 1714, reçut, de ses correspondants italiens dans les principales villes d'Europe, des renseignements pour ses affaires de banque, car Gasparini est banquier et se trouve en relations avec les grands seigneurs et les généraux de son époque : il liquide leurs dettes, il leur avance des fonds; mais en même temps il fait du commerce, il exporte des dentelles en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, il expédie des lauriers de Bruxelles à Francfort; il vend des grains, des vins d'Italie, du safran, du taffetas, des soieries, des peaux, des porcelaines, des tapisseries : ce banquier est aussi commissionnaire exportateur. Il est même, pendant quelques années, intendant du théâtre de Bruxelles, et l'on trouve dans ses papiers les quittances des paiements faits aux artistes, des détails inédits sur l'exécution des opéras. Cela encore ne suffit pas à son activité : il est un des promoteurs de l'introduction à Bruxelles du culte de Saint-Antoine de Padoue; la noblesse et la haute bourgeoisie créent une confrérie et, en 1710, Gasparini en est le trésorier; sa comptabilité nous renseigne sur les achats faits aux artistes, et voilà que des archives économiques deviennent intéressantes pour l'histoire de l'art. Les affaires de Gasparini durent mal finir et une

liquidation judiciaire peut seule expliquer la présence de ses papiers dans les greniers de l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

Tout aussi importante apparaîtra la correspondance de Petro Benedicto Dux, marchand d'origine anversoise, établi à Bruxelles : les 14 000 lettres qu'il a reçues de l'étranger nous renseignent sur les relations de la Belgique avec Londres, Paris, Amsterdam, Cologne, à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe. Dux avait des correspondants à Londres qui lui expédiaient des étoffes anglaises; d'autres à Cologne qui lui commandaient des tableaux et des œuvres d'art pour les riches seigneurs allemands; d'autres à Paris qui lui envoyaient des maroquineries, des soieries de Lyon, des rubans, des dorures, du safran récolté dans le Gâtinais, et lui achetaient des dentelles de Bruxelles. Toutes ces lettres, enrichies de marques commerciales, d'échantillons d'étoffes, de quittances, sont une source précieuse pour les historiens et c'est par un dépouillement méthodique de cette correspondance que l'on pourra connaître, avec précision, les prix, les changes, les courants commerciaux. On peut en dire autant des 15 000 lettres reçues par la famille Ivens, « Commerçants en grains et en vins », chargée de la fourniture et du transport des vivres destinés à l'armée du Haut et du Bas-Rhin, pendant la campagne française de 1761-1762. La correspondance de ces entrepreneurs des « Équipages du Brabant » tentera un jour les historiens.

On comprend sans peine que l'archiviste de Bruxelles était d'avance acquis à l'idée de la création d'archives analogues à celles de Cologne : les richesses qu'il conservait sur les XVIIe et XVIIIe siècles lui donnaient à penser que de telles archives pour le XIXe siècle seraient très importantes et voilà pourquoi, au Congrès de Bruxelles, en 1910, il n'a pas eu de peine à faire adopter un vœu tendant à former, dans toutes les villes, des collections d'archives économiques modernes et contemporaines. Il se mit à l'œuvre et créa à Bruxelles une section d'archives économiques et sociales où seront déposés un jour les vieux papiers que les banquiers et commerçants bruxellois voudront confier au dépôt de l'Hôtel de Ville.

***

En Angleterre, dans le pays qui a été en avance sur tous les autres, par sa révolution industrielle du XVIIIe siècle, on pourrait croire que les archives économiques modernes sont constituées et organisées; il n'en est rien : les documents sont encore dispersés, conservés dans des collections particulières ou dans des musées. C'est ainsi que les archives de la manufacture de Soho créée par Boulton, auquel s'associa l'inventeur Watt, sont conservées dans la collection de M. Tangye, à Birmingham. On y trouve la correspondance commerciale, les registres de commandes, les inventaires, les contrats d'apprentissage, de 1755 à 1810, année de la liquidation; de même on conserve à la bibliothèque de Birmingham les papiers de l'inventeur John Wyatt, les lettres où ce créateur d'une machine à filer qui devait révolutionner l'industrie cotonnière écrit à son frère : « Je crois avoir trouvé un bibelot d'une certaine importance », un bibelot qui d'ailleurs, — c'est le sort commun, — ne devait pas l'enrichir. Un mouvement se dessine cependant en vue d'une organisation méthodique, et l'Université de Manchester a créé un « département du commerce » où le séminaire d'histoire économique prépare des monographies de manufactures et se préoccupe d'en réunir les sources.

***

La France a eu, pendant longtemps, les archives les mieux organisées d'Europe; mais comme il arrive souvent, elle s'est laissé distancer par ceux qui d'abord l'avaient imitée; elle n'a pas encore d'archives économiques. Pour le XVIIe et le XVIIIe siècles, les documents abondent, accessibles ou conservés dans des dépôts privés : papiers des intendances, des amirautés, greffes des tribunaux de commerce, — les uns classés comme ceux de Morlaix, qui ont provoqué une remarquable étude de M. Bourde de la Rogerie, — les autres encore entassés dans des greniers; papiers des compagnies minières, jalousement gardés par celle d'Anzin mais libéralement communiqués par celle d'Aniche; documents des grandes compagnies de

commerce, — comme les trois compagnies des Indes, — mutilés en partie, en partie versés aux Archives nationales. Quand un jour les greffes auront tous, comme celui de Paris, donné à l'État et aux départements les liasses de l'ancienne juridiction consulaire, les historiens de l'histoire sociale auront à leur disposition, comme à Bruxelles, les correspondances qui permettront de savoir avec précision la vie économique d'autrefois.

Mais pour le XIXe siècle, pour étudier le développement de la grande industrie, quelle pauvreté! On trouve bien, dans les archives notariales, les contrats passés lors de la création des premières manufactures; on trouve bien, dans les archives publiques, des rapports sur ces manufactures, sur l'emploi des enfants, sur le machinisme, mais ces documents ne seront jamais que fragmentaires et l'on peut se demander comment il sera possible d'écrire l'histoire des premières compagnies de chemins de fer, de savoir l'origine de leurs capitaux, la part prise par les Anglais dans l'émission des actions, dans la direction technique, dans la main-d'œuvre. On conserve, aux Archives nationales, la liste des premiers actionnaires d'une compagnie locale, mais c'est par l'effet du hasard, un de ces hasards inexplicables dans la documentation historique.

Voici deux exemples qui démontreront la nécessité de documents complémentaires pour l'histoire sociale du XIXe siècle. Ayant à étudier les Journées de juin 1848, j'ai eu entre les mains le procès-verbal d'une conférence présidée par le général Cavaignac quelques semaines avant l'émeute et où il réunit les principaux industriels des quartiers populeux, ceux où la bataille allait être particulièrement acharnée; dans cette conférence, les industriels, — surtout des métallurgistes, — exprimèrent leurs doléances, demandèrent des avances de fonds, déclarèrent au général que, faute de ces avances consenties par l'État, leurs ouvriers chômeraient malgré l'abondance des commandes faites par les chemins de fer; le chômage, assuraient-ils, c'était l'émeute à coup sûr. Le Gouvernement ne fit pas les avances, il n'eut pas la prudence du ministère de 1831 qui avait su, à temps, donner des crédits pour éviter une crise de chômage; il provoqua le chômage, il provoqua l'émeute. On aimerait pouvoir étudier les budgets des princi-

paux industriels parisiens de 1848, savoir leurs comptes, apprendre si, — comme on l'a souvent affirmé, — les banques suspendirent leurs versements et dans quelle mesure la crise de confiance provoqua la crise sociale.

Autre exemple : un jeune professeur américain, — un de ces jeunes historiens d'outre-océan qui étudient avec tant de curiosité notre vie politique et économique depuis cent ans, — réunit actuellement à Paris les éléments d'un livre sur les traités de 1860 et leurs effets. Dans des papiers de famille libéralement communiqués, il a trouvé la preuve de l'action prépondérante de Michel Chevalier, jusqu'ici mis au second plan et sacrifié à Cobden : ne dédaignons pas les notes personnelles, les petits papiers découverts par hasard dans le tiroir d'un vieux meuble de famille. Mais pour savoir les effets réels du traité libéral imposé par l'Empereur, pour démontrer ce qu'il peut y avoir de tendancieux et de volontairement inexact dans les doléances des industriels dont le libre-échange secouait la paresse, c'est dans les archives des industriels qu'il faudrait pouvoir faire des recherches : il s'agit d'événements qui sont déjà de l'histoire; telle famille tire vanité d'une aïeule volage et livre à la publicité les lettres les plus intimes, mais l'ancêtre qui a créé une fortune, pourquoi le laisserait-on dans l'ombre?

Je sais un industriel parisien qui a la passion de son histoire; il a recueilli les échantillons des étoffes fabriquées par sa « maison » depuis l'origine; il les a classés, il y suit le développement du goût et les progrès de l'outillage; il est fier, avec raison, de l'initiative de son grand-père qui a su faire réaliser des merveilles aux artisans, à ces vieux artisans dont il connaît les noms, dont il aime la tradition. Il est allé en Amérique pour y exposer et y défendre la cause de l'artisanat français menacé par la production en série et il a su démontrer à nos amis des États-Unis que la valeur de l'art français est maintenue par ces tisserands des campagnes qui tinrent leurs métiers cachés pendant les quatre années d'occupation et reprirent leur travail avec la même ardeur, après la guerre... Un industriel comme celui-là comprend l'intérêt des documents et serait tout disposé à faciliter le travail des historiens. Il démontrerait aux hommes « pratiques » qui sourient quand on leur parle du

passé, que la théorie de Ford, — « dans l'industrie, pas d'archives » — est une théorie simpliste. Les archives ne sont pas nécessairement la tyrannie du passé; c'est, ou ce doit être, la connaissance du passé expliquant le présent et, si l'on sait l'interpréter, préparant l'avenir.

Wells a critiqué l'éducation qui se donne dans nos écoles; il en a relevé les lacunes, il lui a reproché de laisser ignorer aux futurs hommes d'État, aux futurs écrivains, à ceux qui seront juristes, fonctionnaires, employeurs, la tempête qui se prépare dans le monde du travail. Mais pour ne pas redouter l'évolution du XXe siècle, il faut connaître tout le développement du XIXe! Comment le connaître sinon par les documents qui devraient être centralisés dans les Archives d'État? Les papiers administratifs y viennent d'eux-mêmes, car les Archives d'État « sont la mort et elles en ont l'attraction puissante », a dit Michelet. « Toute révolution se fait à leur profit » et il leur suffit d'attendre. Mais, pour les grandes entreprises industrielles ou commerciales, dont les dépôts officiels ne sont pas le cimetière normal, il faut qu'une initiative analogue à celle des Rhénans, des Balois et des Belges assure la conservation de ces éléments indispensables de notre histoire sociale. On ne peut dissocier arbitrairement la Nation politique et la Nation économique et il faut cesser, — comme a dit un historien, — de « gratter à la surface » quand il s'agit d'histoire moderne et contemporaine pour réserver aux seules époques anciennes les recherches profondes.

M. Ch. V. Langlois, directeur des Archives de France, a prévu qu'un jour notre grand dépôt du Palais Soubise aurait une section des archives économiques : on y conservera non seulement les imprimés officiels, qui prennent de jour en jour une plus grande valeur de source historique, mais encore les fonds d'archives qui pourront être confiés à l'État, soit par les grandes administrations d'intérêt général qui, bien que privées, entretiennent avec l'État des rapports étroits, — la Banque de France est l'exemple le plus considérable, — soit par les compagnies de chemins de fer qui, rattachées à l'État par des conventions, pourraient un jour verser leurs papiers anciens. Si « les archives seigneuriales sont, en France comme partout, complémentaires des archives publiques pour l'histoire du

pays », et s'il est nécessaire de les classer et d'en faire connaître les richesses, les archives de la vie économique sont, elles aussi, des sources pour l'histoire et il ne doit pas être permis, à ceux qui les détiennent, de les détruire sans discernement ou de les cacher aux historiens.

En créant en France, à Paris et dans les centres de régions, des dépôts d'archives économiques, ce n'est pas une idée étrangère que l'on imitera servilement, c'est une conception française que l'on remettra en honneur, en l'élargissant : dès 1777, dès son arrivée au Contrôle des Finances, Necker eut l'intention de créer un « bureau général de recherches et de renseignements » où l'on aurait centralisé et conservé « ces documents, que chaque ministre réunit pour sa propre curiosité et ensevelit avec lui dans sa retraite ou brûle comme des papiers inutiles »; il imaginait, dans ce bureau, la réunion de tous les renseignements statistiques nécessaires à l'administration d'un grand État. « Dirait-on contre un pareil projet, écrivait-il, que tant de matériaux sont inutiles, que nos pères s'en sont passés et que nous nous en passerons de même, que l'homme d'esprit n'a pas besoin de tous ces éléments, que l'homme inapte ne saurait qu'en faire et que le sot en abuserait. Je conviendrai sans peine qu'avec les secours nécessaires pour obtenir promptement tous les renseignements qui importent à l'administration on peut être encore un ministre médiocre, mais le serait-on moins avec une parfaite ignorance? » Il souhaitait que tous les Gouvernements formassent un tel bureau de renseignements pour pouvoir se communiquer le résultat de leurs observations. Il avait ainsi, dès 1777, le projet d'une organisation internationale de statistique et d'information « propre à la perfection des idées de bien public ».

N'est-ce pas l'idée même qu'un comité de statisticiens et d'économistes va essayer de réaliser pour l'Institut de coopération intellectuelle, l'idée d'une coordination des renseignements entre les pays? Ne pourrait-on pas, de même, concevoir une organisation analogue pour les archives économiques modernes?

Le projet de Necker fut repris par le Comité de Salut public, qui créa un dépôt d'archives commerciales où il y avait plus de 100 000 manuscrits, « tout ce que les Chambres de commerce

avaient de plus précieux ». Le public était admis à y travailler. Tout cela fut en partie détruit pendant la Révolution et sous l'Empire : on vendit les papiers à des épiciers, on mit au pilon, on fit de la place pour loger des fonctionnaires : que reste-t-il des 3 000 cartons du Comité de Commerce? Il faut regretter ces destructions, aujourd'hui que ces papiers, déclarés inutiles il y a cent ans, nous renseigneraient sur la vie économique de la Révolution.

On se préoccupe beaucoup, actuellement, dans le monde des affaires, d'organisation rationnelle : on taylorise, on fordise, on fayolise; des revues spéciales ont été créées, qui sont uniquement consacrées à l'étude des méthodes à adopter pour obtenir, dans les ateliers et dans les bureaux, le meilleur rendement au meilleur prix. Dans ces revues, on expose les méthodes de rangement et d'utilisation des archives industrielles et commerciales; je sais telle banque allemande dont les archives sont confiées, non à un employé fatigué, mais à un fonctionnaire de formation universitaire qui met ses dossiers en valeur et a déjà provoqué des travaux importants. Je pourrais aussi citer, en France, le service de renseignements organisé à l'Office du Commerce extérieur par mon confrère M. Boutillier du Retail et qui est appelé à rendre aux hommes d'affaires, aux hommes politiques, aux historiens, les plus grands services.

Quel sera, dans tout ce mouvement, le rôle de l'École qui forme des archivistes, notre École nationale des Chartes? Restera-t-elle délibérément étrangère à ces besoins nouveaux ou ne voudra-t-elle pas, pour augmenter son rayonnement et assurer le maintien de son recrutement, créer, à côté du diplôme d'archiviste-paléographe, un diplôme nouveau, celui d'archiviste *moderne*, qui lui permettrait de fournir, pour les archives économiques *modernes*, le personnel scientifique nécessaire? L'École des Chartes, je ne l'oublie pas, a été instituée pour étudier les documents du Moyen âge, mais les archivistes qu'elle forme auront, de plus en plus, à classer des documents modernes, des documents du XIXe siècle. Ne conviendrait-il pas de les préparer, par des conférences d'histoire contemporaine, par une extension du cours d'institutions, par un enseignement du droit administratif, par un élargis-

sement de la notion d'archives, à leur métier d'archivistes de l'histoire contemporaine? Le titulaire actuel du cours d'archives, par sa vaste culture bibliographique et par les fonctions qu'il a remplies à l'Hôtel Soubise, est parfaitement au fait des nécessités actuelles. Il n'est pas de ceux qui, comme tel confrère confiné dans les manuscrits anciens, sourient avec ironie quand on leur parle d'archives des chemins de fer ou des banques... On m'objectera que la méthode rigoureuse enseignée à l'École des Chartes est applicable dans tous les domaines et à toutes les époques; assurément : encore faudrait-il que le monde des affaires sût que, dans cet établissement d'enseignement supérieur, il pourra un jour trouver des collaborateurs, quand le moment sera venu de créer, dans toutes les grandes entreprises, des archives méthodiquement organisées. Toute institution qui ne s'adapte pas aux nécessités de l'heure présente risque de passer à l'arrière-plan; le jour vient où elle semble vieillie et usée et il arrive, fatalement, que l'on crée, à côté d'elle, et en concurrence avec elle, les organismes nouveaux qu'elle n'a pas su prévoir, parce qu'elle n'a pas voulu évoluer avec son temps [1].

CHARLES SCHMIDT

1. Lecture faite à l'*Académie des Sciences morales et politiques*. J'ai reçu, trop tard pour en faire état, les statuts d'une association hollandaise — « Les archives économiques et historiques néerlandaises » — établie à la Haye depuis 1914 et dont le professeur Posthumus est le très actif secrétaire. Le but de cette association est de réunir, garder et étudier tous les documents qui peuvent intéresser l'histoire économique des Pays-Bas et de leurs colonies.

LES NOCES DES OISEAUX

L'insecte, quand il vit plus d'un été, s'endort, aux premières gelées; le serpent passe la saison rude enroulé sur lui-même, au fond d'un trou sous les pierres; le batracien, jusqu'en février, sommeille, enfoui dans la boue des mares. Au contraire l'oiseau, avec son sang plus chaud que celui d'aucune autre créature, ses nerfs constamment en alerte, ses muscles toujours prêts pour l'action, échappe à l'étreinte hivernale, et subit presque sans interruption l'émotion amoureuse : chez lui, il n'y a pas d'arrêt complet pour l'instinct d'où naît la vie.

En décembre, quand la neige couvre la terre, le couple des petites Chouettes Chevêches est sorti, avant la tombée de la nuit, du clocher de l'église. Les deux oiseaux, encore engourdis par leur immobilité du jour, se sont posés sur le faîte de la toiture. Soudain, la femelle a doucement appelé le mâle, et, dans l'air glacé, le rite nuptial s'est accompli. Pourtant, à cette époque de l'année, le geste amoureux est sans utilité pour l'espèce.

C'est que, pour la première fois dans la longue série ascendante des créatures, apparaît avec l'oiseau le lien qui unit deux êtres pour la vie et prolonge la passion à travers les jours sombres. Un couple s'est formé, rompant ainsi par la tendresse mutuelle le dur cercle du rut animal qui rapproche les sexes dans la brève pariade pour les séparer aussitôt et enchaîne l'amour dans un déterminisme sans pitié.

Quelquefois, c'est par sa victoire sur l'instinct sociable, si fort chez beaucoup d'espèces, que s'affirme la persistance du

lien sexuel pendant la saison froide. Au coucher du soleil, dans le flamboiement des feuillages de l'automne, et, plus tard, quand leur tapis fauve s'est étendu sous les branchages nus, deux Étourneaux bavardent auprès du trou d'arbre qui a abrité leur couvée de l'année passée. Très haut au-dessus d'eux, passe, en bataillons serrés, la troupe immense de leurs semblables qui, chaque soir à la même heure, évolue sur les prairies. Le couple amoureux a vu passer la bande. Emportés un instant par l'esprit du troupeau, les deux isolés se sont élevés ensemble vers la nuée vivante. Puis, soudain ramenés à terre par un aimant plus fort que l'appel de ces milliers d'ailes fraternelles qui traversent le ciel du soir, ils ont rejoint le nid où, serrés l'un contre l'autre, ils passeront la nuit d'hiver.

Le plus souvent, des signes subtils révéleront seuls que le lien de tendresse n'est pas brisé lorsque l'hiver approche. Sur l'étang dont la surface est ridée par la chute des premières feuilles, dans le ruisseau que les joncs flétris plaquent de larges taches de rouille, les Canards plongent pour reparaître par couples et, des massifs de roseaux, sort le hennissement amoureux des petits Grèbes. Ici, comme dans la forêt où le Ramier s'élance encore pour son beau vol nuptial et sur les grands peupliers que les Corbeaux Freux visitent, s'attardant autour de leurs nids vides, l'amour subsiste. Vers Noël, lorsque les chatons jaunes du noisetier s'allongent au bout des branchettes, le mâle de la Mésange charbonnière appelle sa femelle au partage de la noix ou de la faîne qu'il a trouvée sous les feuilles.

Sans doute, certaines espèces sont polygames, et chez d'autres l'existence en colonies développe la promiscuité. Pour beaucoup enfin, comme la plupart de nos chanteurs de l'été, qui nous ont quittés, leur famille élevée, et ont glissé jusqu'au cœur de l'Afrique, les mâles retournent les premiers au pays des nids, précédant les femelles de quelques jours. Comment le contact a-t-il pu se maintenir entre les époux au cours de l'immense randonnée? Il est certain que de nouvelles combinaisons ont lieu, que le mariage de ce printemps n'est pas toujours le même que celui de la saison dernière. Mais, pour le plus grand nombre de nos espèces sédentaires tout au moins, le couple, une fois formé, dure tant qu'il a vie et santé. Par exemple, la même paire de Pics Verts ou de Sittelles, restée

unie tout l'hiver, viendra à chaque retour du beau temps explorer les troncs d'arbres creux dans son coin de bois favori. Et chez ceux des migrateurs eux-mêmes qui ont fait en troupe le voyage, le mâle et la femelle ne se sont probablement jamais séparés : le lien amoureux, effacé pour un temps par l'esprit de bande, s'est resserré peu à peu à mesure qu'ils se rapprochaient de la contrée natale et c'est, souvent, accouplés déjà, qu'ils se posent sur nos prairies et nos marais pour un repos de quelques heures, en route vers les terres polaires.

Si la persistance fréquente du lien conjugal nous étonne, chez le couple ailé soumis aux intempéries et à la migration lointaine, sa formation est-elle moins mystérieuse? Qui pourrait dire à quel moment, dans les jours de frimas, parmi la petite troupe nomade des Mésanges bleues, deux d'entre elles, des jeunes de l'année passée, ont senti monter l'impulsion qui va les rapprocher l'une de l'autre, les éloigner ensemble de leurs compagnes, pour les lancer, désormais un couple, à la recherche de la cavité d'arbre ou de muraille où seront apportés plus tard les matériaux du nid? Que se passe-t-il dans ces étranges conciliabules de Pies, tenus pendant l'hiver? Elles sont là une dizaine, réunies dans l'épaisseur d'une tête de pin. Un caquetage nourri, doux, confidentiel, anime la masse sombre de l'arbre. Au printemps, sans combats violents et comme si les unions nouvelles avaient été arrangées dans ces assemblées, les Pies s'en iront, par couples, choisir l'orme ou le peuplier qui portera le gros nid de branchettes.

La poussée vitale des premiers beaux jours apporte d'abord une lente modification dans l'aspect de l'oiseau. A la fin de l'été, dépouillé par la mue de son plumage fané par le soleil et la pluie, usé par le labeur qu'impose l'élevage des jeunes, il avait revêtu la livrée plus sobre des jours d'hivers. Maintenant, les couleurs s'avivent. La chute des fines terminaisons des plumes révèle peu à peu les fraîches teintes qu'elles recouvraient, lave les poitrines de vert brillant, de rouge cuivré ou de ponceau, couvre le manteau de toute la gamme des gris et des bruns. Ou bien, seules, certaines parties du plumage sont touchées par l'artiste invisible qui plaque une tache d'un noir profond sur la gorge de la Bergeronnette Boarule où régnait du jaune pâle, encapuchonne

de marron la tête de la Mouette rieuse, coiffe ce Bruant d'un casque doré, teinte de carmin le plastron de la Linotte, rafraîchit l'arcade sourcilière, renforce les tons de la robe, les fonds ou les contrastes. Souvent la métamorphose semble soudaine et c'est un étonnement de voir paraître, un jour de février, le terne Pinson des mois d'hiver, le petit Traquet pâtre couleur de suie qui volette au-dessus des buissons, dans leur frais costume de noces, avec le blanc brillant qui s'enlève sur le fond sombre du manteau.

Les mâles, plus complètement transformés que les femelles, à cause de l'éclat plus vif de leurs teintes, subissent aussi les premiers l'action profonde de l'impulsion sexuelle. Ils manifestent d'abord une activité de luxe, de jeu. Le Faucon crécerelle, interrompant sa chasse, trace au-dessus du champ, où l'avoine est courte encore, un large cercle plané qu'il accompagne du roulement strident de son cri. Le Pic Épeiche, hôte jusqu'ici silencieux des bois dépouillés, va s'accrocher à une branche morte, et, de ce tambour qu'il frappe du bec à coups précipités, il tire une vibration qui porte au loin. C'est d'un vol précis, direct, que la Grive Draine allait dépouiller le buisson d'aubépine de ses baies; à présent un rien de plus fantaisiste et de plus hardi dans son coup d'aile dénote une émotion nouvelle.

Ce besoin de s'épanouir, de s'extérioriser, modifie déjà l'attitude des mâles, les rend intolérants de la présence de leurs semblables, car l'amour, ici comme ailleurs, commence par l'affirmation de soi en face d'autrui. Chez les espèces à tendances sociables qu'une solidarité de commune misère avait agglomérées en troupes hivernales, ils avaient vécu en paix côte à côte. Maintenant, la bande va craquer de toutes parts. Ainsi s'effrite, aux derniers jours de mars, le grand rassemblement des Proyers dans la plaine. Ils sont une centaine ou deux, et leurs notes claires semblent une averse de parcelles de cristal qui tomberait sur le champ de blés d'hiver où ils se sont posés. Çà et là, dans un vol à ras terre suivi d'un crochet qui les ramène au sol, deux ou trois oiseaux s'éloignent du troupeau : querelles de rivaux ou ébauches de cour. Les sorties se multiplient, suivies de retours à la masse. Ainsi, la lutte est ouverte sous nos yeux

entre l'esprit du troupeau et l'individualisme amoureux. Demain verra les mâles perchés chacun à son poste, sur un buisson, car ils cherchent déjà à s'isoler. Même en l'absence des femelles ils sont en quête de sites possibles pour le nid futur. Ils s'accrochent au territoire qu'ils ont choisi, le défendent âprement. Des luttes sans trêve, le plus souvent de lente usure, sont l'effet de cet instinct primordial qui demande, pour le salut de la couvée future, que le père se taille d'abord, dans le coin de nature propice, une réserve d'étendue variable suivant les espèces et leur genre de vie, et d'où le couple pourra plus tard, libre d'une concurrence vitale trop âpre, atteindre aux sources de la subsistance nécessaire à la couvée.

En même temps que se modifient ainsi les habitudes et le plumage, les voix se développent et s'assouplissent. Le chant va devenir une affirmation de présence, un défi aux rivaux, un appel aux compagnes, une libération d'énergie. Encore ne suffit-il pas à exprimer les émotions dont la violence frénétique n'est nulle part, dans le monde animal, aussi marquée que chez l'oiseau. Même en l'absence des femelles, les mâles se livreront alors à des actions incohérentes et souvent très complexes : construction d'ébauches de nids, révérences, bonds, acrobaties de vol. C'est ainsi que les Coqs de bruyère assemblés exécutent leurs étranges danses « de guerre » et que certains Rapaces tracent dans l'espace le large feston aérien, symbole de leur maîtrise de l'air : d'abord le lent glissement sur l'air, la plongée oblique vers le sol, puis la courte piquée foudroyante sur la victime imaginée, enfin le rebondissement vers le ciel, les ailes immobiles, jusqu'au point mort.

Les femelles, touchées plus lentement que leurs compagnons, sont encore timides. En effet, la nature veut cette ruse et cette prudence. L'ardeur des mâles rencontre d'abord l'indifférence, leur désir s'aiguise à l'apparente froideur de leurs épouses futures. Pour celles-ci, tout gaspillage prématuré d'énergie avant l'heure propice nuirait à l'espèce. Les femelles marqueront donc le temps. Tandis que les mâles, prodigues de manifestations extérieures de beauté, de voix, de luttes, devancent leurs compagnes, celles-ci mûrissent le germe de la génération

future. Elles auront leur moment, que nulle hâte ne doit compromettre.

Chez l'oiseau, les deux sexes sont de force à peu près égale. La femelle, un peu plus petite que le mâle dans la plupart des espèces, est au contraire plus forte que lui chez certaines familles. Elle ne sera pas conquise par la violence. L'intimidation n'est employée, pour sa possession, que chez de rares espèces polygames : encore est-elle toujours accompagnée d'un déploiement de grâces qui montre que, même lorsqu'il est brutal, l'amoureux tient à plaire. Par exemple, lorsque le coq de l'Outarde Canepetière, survolant la plaine de son coup d'aile blanc au bruit soyeux, aperçoit la femelle grise qui se faufile dans la luzerne, il atterrit d'abord à quelque distance, puis, comme une boule roulant sur le sol, il se précipite vers elle, dans la poussière soulevée par la vitesse de sa course. Elle s'est déjà blottie à terre, docile. Mais, avant de lui imposer la pariade, il se met à tourner en cercles autour d'elle, sa collerette noire dressée, sa queue étalée en large éventail et inclinée rapidement de côté et d'autre, faisant le beau.

La femelle se fera-t-elle donc l'enjeu passif et bénévole de combats entre prétendants? Sans doute les luttes nuptiales de mâles existent, mais, escrimeurs formalistes, les rivaux s'y dépensent en attitudes menaçantes, en attaques et en parades qu'on dirait fixées par un code inflexible. Deux mâles de Huppes, dans le papillottement de leurs ailes noires et blanches, ne chercheront, pendant des heures, qu'à se dominer l'un l'autre par leur vol souple et capricieux; au creux des sillons, deux coqs de Perdrix, alternativement poursuivants et fuyards, laisseront prudemment entre eux la distance qui évitera le corps à corps. Ces mâles de Fauvette à tête noire qui se pourchassent dans les buissons, avec des attitudes de fureur que font-ils autre chose que se jeter à plein gosier la belle strophe de leur chant martelée par la note sèche de la colère? Deux Pics verts, avec leur bec en ciseau qui perce l'écorce du chêne, ne savent, posés à terre en face l'un de l'autre, que balancer gauchement leur tête. Chez les rapaces, armés pour la tuerie, un simulacre d'agrippage en plein vol fait souvent tout le combat. Pour d'autres espèces, la lutte prend l'allure d'un tournoi : dans les plaines qu'habite la

petite Outarde, un coin de champ où les jeunes pousses de l'avoine sont renversées, piétinées, marque l'arène où chaque jour, aux mêmes heures, les mâles cantonnés dans les environs se rencontrent; d'étroits sentiers y mènent, à travers les cultures voisines. Là les beaux oiseaux paradent, s'affrontent, bondissent en l'air. La joute terminée, lorsque chacun a rejoint son poste favori, quelques plumes à terre sont le seul déchet de la bataille.

Le combat nuptial des mâles, s'il fut jamais féroce, est donc devenu surtout rituel. C'est une esquisse, un simulacre ou bien une cérémonie nécessaire et joyeuse à laquelle les rivaux se rendent spontanément, car elle leur permet, au contact de leurs pairs, de prendre pleine conscience de leur propre force et de leur beauté qu'ils vont déployer aux yeux de la femelle convoitée. Le geste de destruction, alourdi par l'emphase amoureuse, a perdu son mordant. Ce n'est pas que l'oiseau, par manque de courage, refuse la bataille. Mais la vraie lutte est ailleurs : lorsqu'il faudra âprement défendre le site choisi pour le nid, décourager les empiètements d'un couple voisin, les défenseurs, abandonnant tout formalisme, apporteront à la poursuite et au corps à corps une ardeur exaltée par le sentiment des chères possessions.

La femelle n'est donc pas ravie comme un trophée. Au contraire, c'est elle qui choisit et exerce ainsi cette sélection inconsciente des meilleurs, par laquelle s'éliminent les déchéances et se maintient l'espèce dans la nature. Souvent, à son retour à ce pays natal dont la mémoire ne s'efface jamais, elle acceptera d'emblée celui qui, l'ayant précédée dans la migration, a su se rendre maître du coin de bois, du buisson déjà connus et la guide vers lui par son chant, car, en son absence, il a déjà traversé victorieusement l'épreuve de la conquête du lieu propice à l'élevage de la nichée, affirmé son courage par l'expulsion des concurrents. Mais, d'autres fois, il lui faudra opter entre les prétendants qui s'empressent autour d'elle. Elle ira vers celui qui saura l'émouvoir. Sa fidélité même à des liens anciens ne donne pas sur elle des droits définitifs à l'époux des années passées. Elle le suivra, pourvu qu'à chaque retour de la saison des noces, il sache la gagner. Aussi les mâles, jeunes ou vieux, s'efforceront-ils de

trouver l'accent qui rend le chant plus expressif, le geste ou l'attitude qui mettront mieux en valeur la beauté nouvelle du plumage nuptial. La face, avec la perle vive de l'œil qu'encadre l'arcade sourcilière, la tête lisse ou bien surmontée de la crête ou de la huppe, le cou avec ses yeux de lumière et d'ombre, la gorge et la poitrine dont les courbes se prêtent aux dégradés, les ailes et la queue, qui cachent, repliées, leurs barres et leurs miroirs brillants, ne révèleront toute leur richesse que si l'oiseau sait les exposer. Conscient des points particuliers où sa beauté domine, le mâle étalera cette gloire aux yeux de celle qu'il veut gagner en des attitudes d'un formalisme souvent figé, tendu, guindé. Devant sa femelle, le Chardonneret tourne la tête de côté et d'autre, comme pour l'éblouir de l'éclat du disque écarlate qui encercle son bec, et pivote sur ses pattes afin de lui présenter alternativement la barre jaune vif de chaque aile. Le Pinson s'enorgueillit de ses épaulettes blanches. Le mâle de la Sittelle va et vient sur la branche, à pas raides et graves, le cou tendu, montrant à sa compagne le rose tendre de sa poitrine. Le Traquet Motteux sait mêler le noir et le blanc de sa livrée en d'éblouissantes pirouettes. Marquant le pas, le Chevalier Pieds rouges agite en cadence ses pattes vermillon et éclaire son manteau sombre par la vibration de ses ailes aux revers argentés. Ou bien, c'est une action usuelle de la vie de l'oiseau, un geste de son métier, que l'émotion amoureuse va transfigurer. Ainsi le Buzard Saint-Martin, chasseur aux grandes ailes pâles qui s'effilent en pointes noires, mime, pour faire sa cour, une scène de dépeçage : campé sur une motte de terre, non loin de la femelle, il abaisse à plusieurs reprises son bec crochu vers ses serres vides, comme s'il déchiquetait une proie, puis, se redressant, expose sa poitrine blanche. Car chaque espèce a son rite, et cet humble de plumage lui-même, le mâle de l'Alouette des Champs, sait bien, lorsqu'il se laisse tomber des hauteurs où il chantait, qu'une paire d'yeux admiratifs, entre les mottes des sillons, observe l'éclat lustré de sa gorge.

Modeste, réservée, la femelle ne montre point encore qu'elle soit touchée par tout ce déploiement. Une courte envolée lui permet d'échapper aux importuns sans les décourager. Parfois, excédée, elle sait, d'un coup de bec, calmer les impa-

tiences. Pourtant son intérêt grandit. L'attitude de ses prétendants, dans la gloire de leur parure de noces, est un appel à son sens instinctif de la beauté. C'est par lui surtout qu'elle sera touchée. Ainsi, dans les clairières des forêts du Nord, les Coqs de Bruyère à queue fourchue sont assemblés au point du jour, répartis çà et là sur l'arène de leurs rendez-vous. Le vol brun d'une femelle surgit au loin entre les bouleaux. Elle atterrit, s'avance à petits pas au milieu des cris de défi, des danses et des bonds des rivaux excités par sa venue, ignore un premier prétendant, dédaigne les avances d'un deuxième qui étale la splendeur de son plumage noir à reflets bleus et l'éclat de la barre blanche d'une aile traînant à terre, pour se rendre un peu plus loin auprès de celui qu'elle a choisi. Ailleurs, dans les prairies basses qui bordent la mer ou les lacs, les Chevaliers combattants aux formes effilées tiennent leur cour d'amour. Sur l'herbe courte, des plaques dénudées, piétinées, marquent l'emplacement habituel de chacun des mâles réunis pour leurs assemblées. Un caprice de la nature les a revêtus d'un costume de noces variable d'un individu à l'autre. Une large collerette qui couvre, au repos, les épaules et la poitrine peut s'épanouir en large fraise autour de la face, d'un roux vif chez les uns, blanc pur, noir bleuté, grise ou bariolée chez les autres. Ils sont là, une douzaine, aux premières lueurs du jour, batailleurs, gardien jaloux chacun des quelques pouces de terrain qu'il s'est attribué. Tout à coup, un bruit d'ailes à sifflé dans l'air humide et la troupe des femelles grises est apparue. Les mâles se sont prosternés, présentant leurs collerettes étalées aux visiteuses. Celles-ci affirment aussitôt leurs préférences, font leur choix entre ces disques colorés : tels mâles se voient entourés d'une petite troupe d'admiratrices, tels autres sont négligés jusqu'à ce qu'un caprice des inconstantes ou la lassitude des premiers élus les mette en faveur à leur tour. D'ailleurs, les uns et les autres ne seront qu'amants passagers. Dans ces espèces polygames, les mâles, insouciants du sort de la couvée future, semblent bien n'être acceptés, dans la brève pariade, que parce qu'ils ont paru beaux. En est-il de même lorsque les sexes s'unissent pour former des couples durables? D'autres éléments que la satisfaction du sens esthétique n'entrent-ils pas dans l'élection du

compagnon fidèle qui aidera à la construction du nid, à l'élevage des jeunes? Quelles affinités, quelle sympathie obscure porteront la femelle vers celui de ses prétendants qui ne semble ni le plus fort, ni le plus beau, à nos yeux humains? Des attractions mutuelles existent, et aussi des répulsions, que nous retrouvons chez nos animaux domestiques et qui ont leurs racines dans les fibres profondes de l'être.

Quoi qu'il en soit, le choix est fait et le couple est formé, peut-être un peu fragile encore, car les espoirs déçus n'ont pas tous abdiqué. Le plus souvent c'est un mâle évincé qui n'a pas accepté sa disgrâce : il s'attache aux amoureux, comme s'il était fasciné par leur bonheur. Ainsi sur les sillons trois alouettes volent ensemble, aux premiers jours du printemps; des trios de Linottes ou de Chardonnerets parcourent les vignes et les vergers. L'épouse est-elle flattée de cette double admiration? son compagnon n'ose-t-il risquer sa conquête dans un combat? Toujours est-il que le couple fait souvent preuve, vis-à-vis de l'intrus, d'une étrange tolérance. Au contraire, si c'est une femelle envieuse qui veut intervenir dans les affaires du ménage, l'épouse légitime en furie va jusqu'au corps à corps pour chasser sa rivale. Ils sont bien désormais l'un à l'autre, attachés à ce champ, ce coin de bois, ce buisson, qui vont contenir leur vie. Ils ne s'en éloigneront guère. Elle est plus secrète et plus prudente que lui, plus indépendante aussi. Dans leurs vols à deux, c'est elle qui prend la tête : il l'escorte, l'attention toujours en éveil contre les dangers possibles, prêt à couvrir sa fuite, désigné le premier aux ennemis par son costume plus brillant, ses allures plus hardies, son chant. Il va pour elle en chasse, lui apporte parfois la pâture. En effet, chez les espèces dont les jeunes, malhabiles à leur naissance, reçoivent la becquée des parents, ce geste nourricier, la femelle l'attend pour elle-même du père de la couvée future.

Le mâle a paradé devant sa femelle : il lui a fait l'offrande de la nourriture. Alors, un matin, elle a frémi des ailes, l'appelant à petits cris aigus. Aussitôt, il a volé dans sa direction et le rite nuptial s'est accompli. C'est l'union légère des Passereaux, dans les branchages, celle des Loriots jaunes et noirs parmi les jeunes feuilles encore rougeâtres des chênes ou

sur la branche du saule, celle des Martins-Pêcheurs vêtus d'émeraude, de rouille et d'azur. Les Palmipèdes s'accouplent sur l'eau, les Gallinacés sur le sol, dans un piétinement impérieux de la femelle blottie à terre; ou encore, très haut dans le ciel, deux paires d'ailes en faux ralentissent un peu leur course pour se confondre un instant : c'est la pariade aérienne des Martinets.

C'est désormais, pour le couple, quelques jours de vie joyeuse, libre des labeurs prochains, dans la lumière claire et chaude, l'exploration à deux du site futur du nid, l'envolée ensemble vers le terrain de chasse ou de pâture. Les époux connaissent la montée du désir, puis la satiété passagère, les querelles futiles, le calme contentement des êtres qui accomplissent leur destinée dans la nature propice. Mais le temps presse. Un matin, dans le coin de verdure choisi, la femelle a ramassé une brindille, une tige desséchée, un peu de mousse, et, dans l'entrelacement des branches ou sur le sol nu, elle a posé les fondations du nid. Les jours suivants, les matériaux se sont accumulés, mis en place à l'aide du bec, tassés par des pressions de la poitrine et de tout le corps. La passion s'est avivée, car la fécondation des œufs est la nécessité de l'heure présente impérieusement sentie par la femelle. Aussi les rôles sont maintenant renversés : la timide courtisée des premiers jours est devenue maîtresse exigeante : l'ardent amoureux qui l'importunait naguère montre parfois une discrétion un peu lasse : il lui arrive d'ignorer l'appel de sa compagne.

Le nid est terminé : la paix, le silence règnent maintenant sur le site qui le contient. Les allées et venues sont rares, les rentrées furtives, entourées de mille précautions. Dans le secret des branchages, au bord de la coupe formée de mousse ou de brindilles, un point noir brille : l'œil de la couveuse condamnée à la longue immobilité. Non loin, le mâle, placé en un point d'où il peut surveiller les abords, donner l'alarme, chante la joie d'exister, tandis que sa compagne sent la vie s'éveiller dans ces œufs contre lesquels elle presse sa poitrine.

JACQUES DELAMAIN

LE LONDRES DE DICKENS

Un jour de l'année 1821 la diligence « Comodore » amenait de Chatham à Londres un petit garçon de neuf ans. C'était un étrange petit garçon, débile, au visage pensif et sensible. La pluie tombait. Le petit voyageur, qui respirait l'odeur de la paille mouillée, avait l'impression d'être comme un ballot de gibier qu'on expédie, port payé. Seul à l'intérieur de la voiture, il trompait l'ennui de la solitude en mangeant ses sandwichs et en songeant à sa situation.

Il est désolé de quitter Chatham. Il ne reverra plus ses petits camarades d'école jouer aux soldats pendant qu'il s'asseyait à l'écart, un livre à la main. Adieu les beaux régiments, les parades, et le tir! Adieu les bois et les prés de Kent! Adieu, surtout, la petite chambre où il a laissé une foule d'amis : Don Quichotte, Gil Blas, Robinson Crusoé, le bon Vicaire de Wakefield et le merveilleux Aladin. Il lui semblait qu'il y avait déjà longtemps que ces amis étaient entrés dans sa vie. Hélas, on l'arrachait à tout ce qui donnait du pittoresque et du soleil à sa petite vie maladive. Pourquoi ce départ? L'enfant sait que son père a des difficultés d'argent. Il a souvent entendu parler d'un certain « acte », d'un papier mystérieux dont son imagination fait un parchemin cabalistique et infernal. C'est cet « acte » qui l'exile du lieu familier où naquit sa fantaisie. Il ne se doutait pas combien les scènes et les décors de Chatham lui étaient précieux avant d'être monté dans cette diligence qui l'en éloignait à jamais.

Le trot des chevaux frappa ses oreilles. Le petit garçon regarda par la fenêtre. La pluie tombait toujours. La vie était plus marécageuse qu'il ne l'avait pensé. La vie! un grand mot pour un petit bonhomme de neuf ans! Mais il sait déjà que c'est une chose fort curieuse et formidablement intéressante; et, s'il ignore ce qu'elle lui réserve, il sait très bien ce qu'il attend d'elle. Car il est vieux — songez qu'il a neuf ans! et il a beaucoup lu. Mais il veut encore apprendre beaucoup et il a l'ambition de devenir quelqu'un; quand il aura prouvé sa persévérance et travaillé dur, il achètera la maison de Gadshill où vit encore le souvenir de Falstaff et il se retirera dans cette demeure qu'il a tant de fois contemplée sur la grand'-route entre Rochester et Gravesend et qui fait l'objet de ses désirs depuis qu'il a conscience de lui-même[1]. N'a-t-il pas raison de lâcher la bride à son imagination? Il devance le pas pénible des chevaux qui avancent dans la boue, et il est déjà à Londres où l'attendent les héros de ses romans. Nous savons par Wordsworth « quelle merveilleuse idée l'imagination enfantine, aidée des romans et des récits, se faisait de Londres dans les coins les plus reculés de l'Angleterre ». Dickens, lui aussi, devait dépasser « dans sa folle naïveté toutes les fictions des poètes sur les palais aériens et sur les jardins enchantés, ou tout ce que les historiens racontent de Rome, du Caire, de Babylone et de Persépolis[2]. »

Que sont les ennuis d'argent et même les « actes » du diable pour un garçon courageux dans la grande ville de Londres? Là on a des moyens de gagner sa vie, dont les gens de la campagne ne se font aucune idée. C'est là qu'on peut s'instruire facilement, se distinguer, acquérir la fortune et la gloire, tirer à tout jamais son père d'embarras. « La Providence y est plus grande qu'ailleurs », comme le disait Rivarol de Paris.

Mais quand il descend de ses rêveries dans la réalité, quand la diligence le dépose au milieu d'une cour de messageries, pauvre petit voyageur pâle et fragile, et qu'il promène son regard curieux et vif sur ce Londres détrempé, il est bien loin de se douter qu'une fée l'accompagne, le protège, et que

1. *Uncommercial traveller.*
2. E. Legouis.

tout ce brouillard, toutes ces tristes maisons, toute cette vie morose aux teintes sales dont le spectacle l'afflige et l'effarouche lui seront plus tard un plus beau royaume que les palais resplendissants et les châteaux féeriques qu'il apercevait dans ses songes. Elle l'avait doté de ses dons les plus précieux : la volonté, l'ambition et une imagination aussi riche que sa sensibilité. L'étrange petit garçon n'avait pour tout bagage que sa faculté de souffrir et de faire de la vie avec sa souffrance. Quelle fortune!

Cependant la réalité commença par l'éprouver cruellement. L'enfant ambitieux, brûlant du désir d'être « quelqu'un », apprit bientôt tout ce que la grande ville cache de misères, et qu'il est dur d'y entrer comme il y entrait, par l'escalier de service.

Le voici dans sa mansarde tout en haut d'une petite maison sordide au milieu d'un des faubourgs les plus sales de Londres, à Bayham Street, Camden Town. De sa fenêtre qui donne par derrière il a pour toute perspective un méchant bout de jardin et une petite cour sale; pour voisins une blanchisseuse et un agent de police; pour occupation, des soins de ménage et le souci de ses petits frères et sœurs. Enlevé à la société des enfants de son âge, et, par suite de la négligence et de l'insouciance de ses parents, privé de l'éducation la plus élémentaire, le petit Dickens, qu'affaiblissaient des accès de fièvre répétés, souffre de l'espèce de déchéance où il se sent tombé. Il regrette amèrement tout ce qu'il a perdu en quittant Chatham. Heureusement son imagination romanesque lui restait et bientôt il reconnut que les rêves poussent aussi bien dans l'air enfermé de Londres que dans la fraîche atmosphère du Kent.

Tout en haut de la rue de Bayham, il y avait des maisons d'asile; le petit garçon pâle y allait souvent, et, debout, regardait au delà des monceaux de cendres et de détritus et des champs de mauvaises herbes, du côté où la fumée estompait au loin le dôme de Saint-Paul.

Il s'arrêtait des heures et regardait. La ville exerçait sur lui une extraordinaire attraction. Quand on le promenait jusque dans la « vraie ville », il était transporté de joie. Il aima le Strand, dont il dira plus tard dans *Nicholas Nickleby* : « C'est un grand avantage de demeurer dans une rue aussi

passante que le Strand. Avez-vous besoin d'un œil ou d'un nez pour un de vos modèles? Vous n'avez qu'à vous mettre à la fenêtre et vous êtes bien sûr d'en attraper un au passage [1]». Il aimait encore plus Covent Garden, ce Covent Garden où jadis les seigneurs tout brodés d'or se battaient en duel, où l'hiver les fleurs coûtaient chacune des guinées, et les ananas des guinées la livre et les petits pois des guinées le litre. Merveilleux Covent Garden dont l'immense théâtre offrait de splendides représentations à des gens richement vêtus! Triste Covent Garden aussi, avec des voûtes où rampaient parmi les ordures de misérables enfants en haillons!

Brusquement la scène change. L'enfant est transporté dans un quartier plus aisé, à Gower Street. La maison porte sur une plaque de cuivre l'inscription « Académie pour Jeunes Filles ». Sa mère a eu l'idée d'ouvrir un cours, son suprême espoir. Il va d'un pied léger, de porte en porte, déposer des prospectus. Jamais aucune élève ne se présenta. Il n'y eut à venir que les hommes de loi. Son père est arrêté pour dettes et l'enfant l'entend lui dire, en guise d'adieu, que le soleil s'est retiré pour toujours de sa vie, et qu'il a le cœur brisé. Mais ce n'est pas le moment de s'abandonner au désespoir. On est un homme, à dix ans, quand on a des petits frères et des petites sœurs qui doivent manger et que le boulanger et le boucher commencent de devenir grincheux. Il passe son temps à faire les commissions du prisonnier et à porter chez les brocanteurs tout ce qui reste au logis de convertissable en shillings.

Lorsque le déménagement fut achevé, madame Dickens alla s'installer avec ses enfants dans la prison de son mari, dans la Marshalsea. Et l'enfant connut alors la plus dure épreuve de sa vie. Personne ne le comprend. Personne ne devine ce qui s'agite en lui, d'espoirs trompés, d'ambitions déçues, d'humiliations, de douleur — et aussi d'énergie, car, sans cette énergie, qu'est-ce qui aurait empêché de sombrer dans la fange de la grande ville ce pauvre petit abandonné à lui-même, insuffisamment vêtu, insuffisamment nourri? Il se lève de bonne heure, mange son pain de deux sous et s'achemine vers la fabrique de cirage où il a été placé. Il entre à

1. *Nicholas Nickleby.*

contre-cœur dans cette hideuse demeure délabrée, où tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent, tout ce qui l'entoure lui donne la nausée. Il se met au travail. Il recouvre d'un papier la bouteille de cirage, la ficelle, colle une étiquette, et cela toute la journée durant...

Nous n'avons pas l'intention de raconter la vie de Dickens, mais de marquer seulement les événements de cette vie qui ont influé sur son génie. Sans les malheurs de ses premières années à Londres, il n'eût jamais écrit les livres qu'il a écrits. Pendant ces cinq ou six ans, il a amassé plus d'impressions qu'il n'en fallait pour défrayer le réalisme de vingt romans. Il a été un des grands écrivains qui ont vraiment vécu de la vie du peuple misérable, qui ont eu l'expérience du froid et de la faim. Par là Michelet lui ressemble; et on sait de quel amour ardent Michelet a aimé les humbles et s'est penché, tout frémissant, sur toutes les douleurs des pauvres. Mais la sensibilité exaspérée de Michelet, lâchée dans l'histoire, risquait souvent d'en fausser les aspects. Celle de Dickens ne sortait pas du domaine que lui ouvrait son imagination, et, par conséquent, ne pouvait que l'enrichir. Et personne mieux que lui n'a connu le Londres des petites bourses ou des bourses vides, le Londres qui trime, le Londres qui souffre. Quand on y songe, on admire l'optimisme de ses romans et l'étonnante bienveillance dont il a fait preuve dans la vie. Il est vrai que l'optimisme se rencontre souvent chez les gens qui ont passé par de pareilles épreuves et presque toujours chez ceux qui sortent du peuple. J.-J. Rousseau était optimiste, et le grand bourgeois Voltaire ne l'était pas. Le « Dominus » Byron, membre de la Chambre des Lords, a dénoncé avec virulence l'horreur de vivre : l'ancien petit apprenti de la fabrique de cirage de Warren a adoré la vie. Et il a adoré Londres.

Il lui restait à en explorer les bas-fonds criminels qu'il n'avait pu que soupçonner, sans en bien comprendre l'ignominie. La Providence y pourvut. Après avoir séjourné assez de temps chez un avoué pour en garder la défiance des lois et l'horreur de la procédure, et pour pouvoir nous peindre un jour le monde de la chicane, il se lança dans le journalisme. Il avait eu l'idée de monter sur les planches, car il avait le

goût naturel du théâtre, et il lui en demeura toujours quelque chose. Cependant il préféra le métier de reporter. Il s'endormait souvent aux séances du Parlement; mais il se réveillait dans les commissariats de police, dont les rapports et les racontars excitaient le feuilletoniste qui était en lui. Il pénétra dans les prisons criminelles, il s'intéressa particulièrement aux exploits et aux aventures des policiers, chargés de surveiller la Tamise. Tout le roman de « *l'Ami commun* » est sorti des souvenirs de cette époque de sa vie qui clôt sa jeunesse et qui termine les années d'apprentissage.

Désormais il vivra sur ce qu'il a recueilli. Il continuera de se promener dans Londres. Il conservera jusqu'à la fin de ses jours l'habitude de ses promenades nocturnes. Il ne se lassera pas de revoir les endroits qu'il a jadis fréquentés, sauf ceux où il a été trop malheureux. A dire vrai, il ne verra qu'eux. La ville changera : il ne s'en apercevra pas, ou ne voudra pas s'en apercevoir. Presque tous ses héros sont les contemporains de son enfance. Il voyagera, il visitera Paris, la Suisse, l'Italie. Les splendeurs de la civilisation latine le laisseront indifférent. Il n'en connaît pas l'histoire, ou du moins, s'il la connaît, il ne la « sent » pas. Et Dickens ne comprend que ce qu'il sent. Les différences de costumes et de mœurs le feront sourire, elles réveilleront son humour, elles l'amuseront, mais elles ne l'attacheront pas. A Paris il ne se plaît qu'au théâtre italien et à l'Ambigu. Mélodie de romance et mélodrame : il y a de cela dans son génie. Au fond il n'aime pas la France : il a contre elle les préjugés puritains de la petite classe bourgeoise anglaise. La Suisse lui conviendrait mieux. Mais comment pourrait-il travailler dans le silence des montagnes? Rendez-lui vite son brouillard de Londres, le fracas des rues, la boue des bords de la Tamise, le petit cottage enfermé où madame Toddles fait chauffer l'eau de son thé, et le spectre d'un petit garçon qui se rend à son travail dans la brume du matin...

SES QUARTIERS PRÉFÉRÉS

Quand on pénétre dans l'œuvre de Dickens et qu'on essaie de se représenter le Londres qu'il nous décrit et qu'il fait vivre sous nos yeux, on est d'abord frappé de la petitesse

géographique de ce Londres. Évidemment la ville a grandi, s'est étendue, s'est transformée depuis que Nicholas Nickleby la parcourait en quête d'une situation : mais, même si nous nous reportons au Londres de cette époque, le Londres de Dickens est encore très petit. A l'ouest il ne dépasse guère le pont de Waterloo; au nord, il ne va pas plus loin que Camden Town, et au sud, que le bourg de Southwark; à l'est, il embrasse Whitechapel et les bas quartiers de la Tamise. Mais qu'importe les limites étroites de ce monde? C'est un monde. — Et c'est d'abord le monde de Dickens, où chaque pavé, chaque masure réveillent en lui une image frémissante des jours d'autrefois. Les promenades nocturnes, qui lui étaient indispensables lorsqu'il concevait un roman, le ramenaient aux endroits de ses anciens vagabondages. Il errait dans son passé. Il évitait quelquefois certaines routes afin de se dérober à un de ses souvenirs trop douloureux qui se levaient sur ses pas et qu'il cachait jalousement même à ses plus chers amis; mais d'ordinaire il les laissait venir à lui, il les recueillait avec un âpre plaisir, il oubliait qu'il était un homme, qu'il avait une femme et des enfants, pour revivre les chagrins, les espérances, les déceptions, les joies fugitives du petit garçon qui marchait devant lui. Il les revivait, mais comme on revit son enfance, sous l'espèce de protection sympathique et intelligente de l'homme qu'on est devenu, de l'homme qui sait l'avenir; et de cette résurrection intime, il faisait une création, où les rues, les maisons, les quartiers, tous ces témoins de sa vie d'autrefois, devenaient le décor de son drame.

Il y a d'abord ceux qu'il aimait à revoir, ceux dont l'évocation mettait sur ses lèvres un sourire de gaîté. Et par exemple ce quartier de Limehouse qui paraît dans trois de ses romans : « *Dombey et Fils* », « *les Grandes Espérances* », et « *l'Ami Commun* ». Le magasin de son parrain, M. Huffam, qui vendait des cordages, des gréements, tout ce qu'il fallait aux matelots, y était situé. La vue de cette boutique pleine d'objets mystérieux, qui faisaient penser aux traversées lointaines, remplissait l'enfant de joie. Quand on y mangeait, les choses même avaient un goût de cordage; et tout emportait son imagination loin de sa pauvre vie.

Sans doute, il avait ce quartier devant les yeux quand il décrivait le chemin que suivait le jeune Walter Gay, dans *Dombey et Fils*, pour aller trouver son vieil ami le capitaine Cuttle. Le capitaine Cuttle habitait au bord d'un petit canal près des « India Docks », où un pont tournant s'ouvrait de temps à autre devant quelque monstre de bateau qui semblait remonter nonchalamment la rue comme un léviathan naufragé. Le passage de la terre à l'eau était étrange aux approches du logement du capitaine Cuttle. C'étaient d'abord des mâts de pavillons qui servaient d'enseigne aux cabarets; puis des « décrochez-moi-ça » de hardes pour marins avec des chemises de Guernesey, des « suroîts » et des pantalons de toile, serrés aux genoux, évasés aux pieds; puis, des forges, où du matin au soir les marteaux martelaient des chaînes et des ancres; puis des rangées de maisons et de jardinets où de petits poteaux, surmontés de pennons, se dressaient au milieu des plants de haricots d'Espagne. Puis des fossés, puis des saules têtards; puis de nouveaux fossés; puis des pièces d'eau incompréhensibles qu'on avait de la peine à distinguer sous les bateaux qui les recouvraient. Puis l'air était tout parfumé de la senteur des copeaux : les autres métiers avaient disparu; il n'y avait plus que des fabriques de mâts, de rames, de poulies; la terre devenait incertaine et marécageuse, et bientôt l'atmosphère s'imprégnait d'une forte odeur de rhum et de sucre. Enfin on se trouvait devant le logement du capitaine Cuttle, à la fois au premier et au dernier étage, dans Brig Place[1].

Covent Garden est aussi un endroit bien plaisant, c'est-à-dire un endroit qui excite l'imagination, qui lui donne des thèmes où elle peut broder à l'infini. Et Covent Garden a pour un grand nombre de personnages de Dickens autant de charme qu'il en eut jadis pour Dickens lui-même. C'est le marché où David Copperfield, tiraillé par la faim et la poche vide, venait attacher sur des piles d'ananas des regards pleins d'une impuissante convoitise[2].

C'est le marché qui attire Tom Pinch et sa sœur Ruth[3].

1. *Dombey et fils.*
2. *David Copperfield.*
3. *Martin Chuzzlewit.*

Le brave Tom, simple, honnête et loyal, a vécu pendant longtemps dans une petite ville de province près de Salisbury, dupe et victime de l'hypocrite Pecksniff. Un jour il a été brusquement éclairé sur le caractère de son protecteur, il est parti pour Londres sans le sou, comme la plupart des héros de Dickens. Là un bienfaiteur inconnu, — celui que Dickens n'a pas trouvé mais qu'il eût voulu trouver et qu'il a été pour les fils de son imagination, — l'emploie à cataloguer ses livres dans un appartement du Temple; et ce travail lui permet de recueillir sa petite sœur de dix-sept ans.

Le mouvement et le bruit de la ville enchantent ces jeunes gens. Dans leurs promenades matinales, ils fréquentent de préférence les quartiers où l'on sent le plus l'animation et la vie. Ils ouvrent des yeux émerveillés sur les ponts, les quais, sur la foule des gens qui se pressent à leurs affaires et à leurs plaisirs, et sur le marché de Covent Garden. On y respire le parfum des fruits et des fleurs, des melons et des ananas — de ces ananas qui ont évidemment symbolisé pour le petit Dickens la vie opulente et fabuleuse. Çà et là, le long des avenues, on voit des rangées de vieilles femmes, assises sur des paniers renversés, qui écossent les petits pois. Des pensées qu'on ne saurait exprimer vous passent par la tête lorsque l'on contemple les grosses bottes d'asperges dont les remparts défendent les étalages de primeurs. Devant les portes des herboristes, on hume avec reconnaissance des ingrédients qui vous rappellent la farce de veau, l'odeur de piments et de graisse mêlée à celle du papier d'emballage. Plus loin les volailles, les canards gisent par couples tout préparés pour la cuisson. Quand nos héros ont bien admiré toutes ces victuailles chères, ils s'en vont tranquillement manger leur petit morceau de mouton et leur pudding à la graisse de bœuf, plus heureux encore que le petit Dickens qui devait si souvent se contenter de pain sec.

Mais il y a les quartiers où il a trimé, les quartiers qui, sans lui rappeler des souvenirs particulièrement douloureux, lui remettent en mémoire des incidents ou des scènes de sa laborieuse adolescence. Quand David Copperfield va rendre visite à son ami Traddles et qu'il passe près du Collège des Vétérinaires, Dickens reconnaît toutes ces maisons de Bayham

Street, bâties sur le même modèle, sur le modèle de celles que ses parents habitèrent avant de s'appeler Mr et Mrs Micawber, comme il reconnaît certainement la jeune bonne qui, sur le pas de la porte, essaie d'apaiser un laitier dont les exigences vont jusqu'à réclamer le paiement de sa note[1]. Il peindra cette rue non comme un passant, mais comme un homme qui en a une longue expérience : il sait que les habitants sont accoutumés à jeter dehors tout ce dont ils n'ont pas besoin, depuis les feuilles de choux jusqu'aux vieux parapluies; mais que cependant ils cachent leur pauvreté et qu'ils en ont la pudeur. Chaque pas qu'il y fait, le ramène à des petits détails mélancoliques de son passé.

Mélancolique aussi pour lui, et plus que mélancolique, le quartier de la Marshalsea, c'est-à-dire de l'ancienne prison pour dettes, où son père, « le père prodigue », fut enfermé. La petite Dorrit naîtra dans ce long édifice divisé en maisons sales qui s'adossent les unes aux autres. Sa vie nous rendra familières l'étroite cour pavée aux murs hérissés de pointes où fourmillent les enfants des prisonniers; les grilles, où, dès le matin, avant qu'elles s'ouvrent, se presse une queue de gens indéfinissables, courtiers et commissionnaires, serviteurs insolvables de l'insolvabilité, toujours vêtus de hardes trop larges ou trop étroites, et qui toussent comme des gens habitués à ce qu'on les laisse au seuil des maisons ou dans les courants d'air; et l'espèce de cul-de-sac intérieur, où les infortunés débiteurs oublient leurs soucis en jouant aux quilles et se vengent sur elles de leurs créanciers. Quelques-uns d'entre eux ont fini par considérer que la faillite était l'état normal de l'humanité[2].

Autour de la prison, des rues sales et des boutiques de rôtisseurs dont la vapeur des puddings, des légumes et des viandes embrume la vitrine. Pas très alléchantes, ces boutiques; mais elles l'étaient pour le fils de Mr Micawber, et c'est lui et non la diaphane et séraphique petite Dorrit qui note en passant le rôti de porc dont les larmes de sauge et d'oignon tombent dans le jus d'un réservoir de métal, et le rôti de bœuf onctueux, et le filet de veau farci, et les pommes

1. *David Copperfield.*
2. *La petite Dorrit.*

de terre cuites avec le roastbeef, collées les unes contre les autres, et tant de friandises substantielles.

Partout où il allait, en Suisse ou en Italie, Dickens ne manquait jamais de visiter les prisons : il tenait sans doute à les comparer avec celles de Londres que ses héros et lui connaissaient si bien. Du reste il suivait là une sorte de tradition des romanciers anglais. Quand M. Pickwick est enfermé dans la prison pour les dettes, la Fleet Prison, et qu'il la visite jusqu'en ses moindres détails, il ne fait qu'imiter l'aventure du capitaine Booth de l'Amélie de Fielding. Mais la vision que nous en donne Dickens est autrement plus émouvante que celle de son prédécesseur; et elle nous dénonce bien mieux l'abominable absurdité du vieux système pénitentiaire anglais. Il nous conduira aussi à King's Bench Prison, qui logea Mr Micawber. Elle était moins sinistre car ce gros pinson de Micawber n'avait pas gardé un trop mauvais souvenir de sa cage. Non seulement Dickens nous peint les prisons qu'il a vues, mais encore celles qui ont existé avant lui. Des monuments du passé ce sont ceux qu'il se plaît le plus volontiers à reconstruire. Newgate n'était plus tout à fait la même terrible Newgate, qui, dans son roman des *Deux villes*, doit être « Old Bailey ». Et il revenait souvent errer aux alentours.

C'était le quartier de Smithfield qu'a traversé le petit Olivier Twist le soir où les voleurs l'entraînaient vers Whitechapel. Les lumières de magasins étaient à peine visibles dans le brouillard. Tout à coup la cloche d'une église voisine sonna, de sa voix profonde, huit heures. Les voleurs s'arrêtèrent et tournèrent la tête. L'obscurité leur cachait la prison, mais ils savaient qu'elle était là et qu'au matin, quand la cloche sonnerait encore huit coups, quatre de leurs camarades seraient livrés à la mort.

Cette prison de Newgate, plus impressionnante que la Marshalsea, se dressait au cœur même de la grande ville, au centre de son animation,de ses affaires et de tous les courants de la vie. Elle est comme le symbole du crime. Là, pendant qu'à son ombre, les marchands, dans leurs masures qui chancellent, vendaient leurs fruits endommagés et leurs poissons avariés, des hommes forts, robustes, arrachés à l'existence vont bientôt mourir sous les milliers d'yeux avides

qui les regardent des fenêtres et du haut des toits; et dans toute cette multitude aux figures blanches, leurs regards agonisants ne rencontreront pas une seule expression de pitié.

Enfin il y a des quartiers où Dickens a réellement et profondément souffert dans son âme et dans son corps, où il a subi les pires humiliations, où il a trouvé quelquefois le désespoir. Il y en a surtout comme celui de la fabrique de cirage de Warren, à Old Hungerford Stairs, que nous connaissons déjà et que nous retrouvons dans « *David Copperfield* » appartenant à Murdstone et Grimsby près des sombres voûtes de l'Adelphi. L'horrible vieille maison avec ses escaliers et ses planchers pourris, et son grouillement de vieux rats gris dans les caves! Aucune protestation plus pathétique ne s'est levée contre le mépris des droits de l'enfant à la lumière et à un travail qui devrait ouvrir son intelligence et féconder son âme.

Ainsi à chaque instant dans les romans de Dickens réapparaît aux yeux du lecteur le petit garçon ou l'adolescent qu'il a été. Ces souvenirs qu'il utilise donnent à ses récits un accent personnel, qui nous prend le cœur. Mais il ne faut pas croire qu'il y ait seulement de l'autobiographie dans Dickens. Ce serait amoindrir son œuvre et diminuer son génie. Il pouvait songer à lui quand, romancier, il cheminait à travers Londres. Seulement il ne songeait pas uniquement à lui. La pitié qu'il ressentait rétrospectivement pour sa propre image, il l'étendait à tous ceux qui lui ressemblaient, qui paraissaient traverser les mêmes tribulations et les mêmes épreuves, et qui vivaient dans les endroits où il les avait traversées.

Sa souffrance passée lui servait d'introduction auprès de tous les malheureux. S'il ne sortait de lui-même que pour se retrouver en eux, rentré en lui c'était eux qu'il y retrouvait. Il pardonnait à la grande ville de l'avoir blessé jadis. Il lui était presque reconnaissant de l'éducation qu'elle lui avait infligée. Elle avait développé sa sensibilité; elle lui avait appris combien la vie est dure. La connaissance intime qu'il avait des pauvres et des indigents lui rendait insupportables l'indifférence, ou l'inintelligence des heureux de ce monde, aristocrates ou gros bourgeois, hommes d'affaires ou parvenus. Ce sentiment se traduit par l'espèce de malveillance avec laquelle il décrit les quartiers de riches. Ce démocrate révolu-

tionnaire a le plus profond mépris du grand monde et des habitations du grand monde, et des magasins aussi orgueilleux que leur clientèle. Sa peinture sera souvent une peinture satirique. Sa pitié des humbles l'a conduit à la satire; mais elle a surtout fortifié ses tendances naturelles à l'observation pittoresque. Il n'est rien de tel que de haïr ou d'aimer pour remarquer les détails, pour les interpréter, pour comprendre jusqu'en ses moindres traits la physionomie des choses. Disons-le à l'honneur du cœur toujours passionné de Dickens, son amour fut plus perspicace que ses haines, parce qu'il était plus grand.

Et c'est cet amour ou cet intérêt passionné qui lui a permis de peindre chaque quartier de Londres avec sa figure spéciale, et pour ainsi dire, de l'individualiser.

Mais il est rare qu'il évoque la passé, sauf dans ses survivances caricaturales ou pittoresques. Personne n'a plus chéri certains vieux usages anglais, et les auberges, et les diligences d'autrefois. On se rappelle l'auberge de la « Tête du Sarrasin » où Nicholas Nickleby rencontrera pour la première fois l'odieux Squeers, et ses deux têtes de Maures que les joyeux gaillards de Londres mettaient jadis leur orgueil à abattre, et qui respirent maintenant que leurs bourreaux préfèrent exercer leur verve sur les marteaux des portes et les nouvelles sonnettes de Saint-James.

Mais personne n'a cependant moins attaché de prix aux pierres et aux vieux parchemins qui ravissaient et qui inspiraient Walter Scott. Le Londres que Dickens décrit dans son roman historique de *Barnabé Rudge*, ce Londres de 1775 n'est autre que celui qu'il a connu.

Quand il voyait disparaître d'anciennes maisons ou un antique quartier, ce qu'il regrettait, c'était uniquement les souvenirs qui l'y attachaient. Il était navré qu'on remplaçât les marteaux de portes par des sonnettes. Le vieux Londres, c'était toujours le Londres de son enfance et le Londres des quartiers pauvres.

LA POÉSIE DE LONDRES

Dickens eut pour Londres le sentiment qu'on a pour une femme que l'on aime : il en aime tous les aspects changeants.

Laide souvent, la ville, à certains moments, est charmante. Il lui pardonne sa physionomie journalière, bien plus, il finit par la préférer à la beauté parfaite, mais invariable.

Il y a des villes infiniment plus belles que Londres, et beaucoup d'Anglais ne trouvent rien de plus harmonieux que les lignes de Paris, rien de plus attachant que Venise ou Florence, rien de plus ensorcelant que l'exotisme des villes orientales. Dickens n'était jamais réellement heureux loin de Londres. Il avait beau s'irriter de ses laideurs et de ses misères : ses vices mêmes lui étaient plus chers que toutes les vertus des autres villes. Il semble aussi que, dès qu'il l'a quitté, dès qu'il s'éloigne de l'Angleterre, ses dons d'observateur l'abandonnent. Retirez-le de son milieu : il ne voit ni mieux ni plus que les neuf dixièmes de ses compatriotes qui tiennent à honneur d'écrire leurs impressions de voyage. C'est que, pour voir, il a besoin d'avoir vu longtemps, et surtout d'avoir beaucoup senti.

Comme Dickens n'était pas né Londonien et qu'il n'oublia jamais les impressions de son enfance, il n'oublia point celle du voyageur qui arrive à Londres, en diligence, pour la première fois. Il sut entrer à merveille dans les sentiments de tous ses personnages, grands ou petits, que le hasard de la vie amène au milieu de la grande Cité, comme ils y avaient amené le petit Dickens lui-même.

Quand on vient de la campagne, ou d'une petite ville de province, on éprouve une forte émotion à penser qu'on approche de Londres. Ce Londres doit être si grand et si beau! On regarde attentivement par la fenêtre, car il s'agit de ne pas manquer l'entrée. Aussitôt que les routes deviennent des rues, on croit y être : mais non, on est encore à quinze kilomètres et quand on y touche enfin, on désespère d'y arriver jamais. Mais voici que la diligence cahote sur les pierres inégales de la chaussée, on traverse des rues bruyantes et affairées et il vous semble que toutes les autres voitures vont foncer sur vous. Des véhicules de tous genres se mêlent et roulent comme les flots d'un grand fleuve; le tumulte s'accroît sans cesse : Vous êtes arrivé! Et l'on débarque à midi, au milieu de la Cité, à Cheapside par exemple, — à l'endroit même où le petit Dickens avait été déposé bien des

années auparavant, — et l'on est effaré par l'immensité de Londres, mais on doit s'avouer que tout y est laid, tortueux, étroit et sale[1].

Peut-être avez-vous voyagé toute la nuit? La diligence s'arrête, et quelqu'un qui a de l'expérience vous dit que c'est le matin. Le grand mouvement de la rue justifie son affirmation qui vous semble très paradoxale et vous êtes bien obligé de l'accepter sous peine de croire que l'univers est sens dessus dessous, car si vous ne vous rapportiez qu'au ciel, il est minuit. Un autre vous demande de croire, à vous qui êtes de la campagne, que la croûte épaisse et huileuse que foulent vos pieds, est de la neige! Mais celui-là vous fait l'effet d'un fou. Et vous vous sentez un peu perdu dans ce Londres où la nuit règne en plein jour, où, pour atteindre votre destination définitive, il faut que vous traversiez des rues sales, que vous sautiez par-dessus des ruisseaux, que vous enfiliez les ruelles les plus étriquées, que vous passiez sous des voûtes sombres, et que vous ne cessiez d'échapper à toutes les roues des voitures. Heureux encore si quelque aimable ami londonien ne vous engage pas à admirer tel ou tel monument, car, en dehors des édifices qui sont à portée de votre main, vous n'y voyez non plus que dans un four[2].

Nous comprenons aisément la déception qu'éprouvent ceux qui sont accueillis d'une façon aussi maussade dans cette ville où pèse un ciel bas et dont l'air a toutes les teintes qui vont du gris au jaune. Nous comprenons même la déception de ceux qui arrivent par un beau temps mais qui, habitués à la pure atmosphère de la campagne ou des petites villes de province, ne s'attendaient pas à trouver tant d'édifices noircis de brouillard et de fumée.

Il semble en effet que la saleté soit un des principaux caractères de Londres. « C'est la seule chose qui soit vraie à Londres, mais cela au moins est de bonne marque, dit miss Betty Trotwood, la vieille tante originale de David Copperfield qui arrive des saines falaises de Douvres. Et elle met une fort mauvaise grâce à admirer la Tamise ensoleillée qui coule sous les fenêtres de son neveu, à cause de la fumée qui, dit-elle, « poivre tout »[3].

1. *Les Grandes Espérances.*
2. *Martin Shuzzlewit.*
3. *David Copperfield.*

Cette boutade de miss Betsy est, ma foi, excusable, car tout le jour il monte des cheminées londoniennes, cheminées de maisons ou d'usines, d'épaisses colonnes de fumée; et, lorsque le ciel est bas, dit Dickens, elles s'abaissent comme une fine pluie noire d'où se détachent des particules de suie grandes comme des flocons de neige, en deuil du soleil[1].

Il pleut à Londres comme partout; et tout comme ailleurs les parapluies se heurtent, les jupes se trempent, les passants regardent désespérément le ciel. Mais ce qui est particulièrement londonien, c'est la « brouillasse », cette vapeur jaunâtre qui obscurcit le ciel, et tombe sur les toits, et qui tombe en lourde bruine. On patauge dans la boue, dans cette boue londonienne qui est telle qu'on ne sait d'où elle vient, ni ce qu'elle faisait auparavant, mais qui se forme aux premières gouttes de pluie, s'amasse subitement avec la rapidité d'une foule, engloutit les chiens, recouvre les chevaux de la tête aux pieds, et en cinq minutes éclabousse tous les fils et les filles d'Adam. On se croirait au lendemain du Déluge et l'on ne serait point surpris de voir un Mégalosaure, long de quelque quarante pieds, se dandiner le long de Holborn Hill.

Dans les romans de Dickens les descriptions du mauvais temps à Londres abondent, et l'emportent de beaucoup sur les belles journées. Est-ce à dire que le soleil n'égaye jamais la ville et ne la fasse rire ou sourire? Certes non; mais il semble bien que Dickens ne haïssait pas ce trait caractéristique de Londres. La pureté de la lumière et de l'atmosphère, le bleu profond du ciel méridional l'enchantaient, — mais pour un temps seulement. Il avait bientôt la nostalgie d'un air plus opaque, car la grande ville l'avait récompensé de son amour en lui révélant sous la laideur, qui rebute les nouveaux venus, de nouveaux motifs de pittoresque et de poésie.

D'abord cette fumée noire, qui semble si désagréable, apparaît à Dickens comme « le lierre de Londres qui s'enroule autour des maisons et s'attache aux habitations au point que ce parasite affectueux accable son arbre nourricier[2] ». Elle monte dans le ciel et sa couleur morose prend un certain éclat par le beau temps, et surtout au coucher de soleil. La lumière,

1. *Bleak House.*
2. *Bleak House.*

dans ce royaume de la fumée, a des jeux qu'elle n'a point ailleurs. Quel splendide nuage rouge et violet que celui où se dresse la croix étincelante de la cathédrale de Saint-Paul!

Le brouillard est aussi comme une poésie mystérieuse où les choses les plus familières révèlent des formes inattendues et fantasques. Quel caricaturiste et quel humoriste que ce brouillard! Des ombres minces se meuvent çà et là dans les rues brumeuses. De temps à autre le lourd contour d'un fiacre apparaît indistinctement : il sort lentement du nuage et y rentre vite. Le Londonien peut se croire transporté dans un nouvel univers lorsqu'il se réveille au milieu de cette brume, car il semble que l'ordre du monde soit changé. Il ne peut compter uniquement sur ses yeux pour se diriger, il doit exercer ses oreilles. La monotonie de sa vie est rompue : il revit son enfance et ses jeux de colin-maillard. On reconnaît le pas traînant et le cri du pauvre balayeur qui va en grelottant à son travail; et le pas lourd du veilleur de nuit, qui marche de long en large, maudissant les quelques minutes qui le séparent encore du sommeil; et le bruit pesant des camions, et le bruit rapide des voitures plus légères; et les coups que l'on frappe continuellement aux portes des bons dormeurs. Et toutes ces rumeurs commencent par être amorties par le brouillard, aussi indistinctes à l'ouïe que le sont les objets à la vue[1]. Il faut refaire un apprentissage de ses sens. Les choses reçoivent une vie nouvelle. Par les jours de grand brouillard Londres apparaît comme un spectre noir, partagé entre le désir d'être visible et celui de rester invisible. Dans les campagnes voisines il fait gris; mais aux approches de la ville il fait sombre. L'air est brun, à l'entrée, et de plus en plus brun jusqu'au cœur de la Cité où il devient d'un noir rouillé. Les édifices les plus élevés luttent pour ne pas sombrer et pour maintenir leur tête au-dessus de cet océan. Le dôme de Saint-Paul, notamment, vend chèrement sa vie. Mais, si l'on veut en avoir une idée, il faut monter sur les hauteurs du Nord. Dans les rues on ignore le spectacle pathétique des efforts de ces naufragés.

Le soleil prend aussi une étrange figure lorsqu'on l'aperçoit à travers ces tourbillons de brouillard. On le dirait refroidi,

1. *Nicholas Nickleby.*

éteint et comme aplati. Aux fenêtres les bougies brûlent d'une flamme blanche. Dans les magasins les becs de gaz allumés avant l'heure luisent avec une mauvaise volonté évidente. Ces créatures nocturnes se sentent déplacées à cette heure et jettent un reflet hagard. Parfois, lorsque leur flamme s'élance au passage du magicien qu'est l'allumeur des réverbères, ils paraissent étonnés qu'on leur permette d'introduire un peu d'éclat dans une scène lugubre : ils ouvrent leurs centaines d'yeux rouges, ou bien ils s'épanouissent comme des tournesols enflammés qui auraient tous fleuri en même temps.

Et les vieilles institutions, qui exhalent naturellement tant de nuit, revêtent dans cette atmosphère épaisse une apparence plus vieille encore, plus caduque et plus menaçante. Le brouillard du mois de novembre, qui enveloppe la ville tout entière, et s'infiltre partout, est plus dense qu'ailleurs près de la Barrière du Temple qui représente le monument par excellence de « l'obstruction ». Il s'abat lourdement sur les tribunaux de Lincoln's Inn où se tient la Cour de la Chancellerie. Il pénètre à l'intérieur : il décolore les vitraux peints; il étouffe la faible clarté du jour. Il monte au plafond où il ternit les lueurs de la lanterne, plane sinistrement au-dessus des avocats qui tâtonnent au milieu de leurs dossiers, se perdent dans leur jurisprudence et se laissent doucement ensevelir par les ténèbres de leurs procès interminables. Tout ce monde semble avoir échoué sur un « banc de brume[1] ».

Cette brume lourde, paresseuse, qui baigne toutes les formes, non seulement leur donne un aspect fantastique, mais elle en dégage une poésie plus intime. Si parfois les lumières des devantures et des magasins s'avivent de son obscurité, elle rend plus profond et plus doux le charme et le confortable de notre intérieur. Et sans elle, que serait la fête de Noël? Il n'y a pas de plus beaux décors dans l'imagination de Dickens qu'un brouillard bien épais pour cette nuit miraculeuse. Mais ce n'est pas le brouillard de tous les jours. C'est une vapeur enchantée. Elle fait la nuit dès trois heures de l'après-midi. La ville se peuple de fantômes. Des taches rouges apparaissent dans l'espace : ce sont les bougies aux fenêtres; ce soir elles ont retrouvé leur belle couleur. De gigantesques

1. *Bleak House.*

mouches à feu voltigent : ce sont les porteurs de torche qui courent çà et là au-devant des voitures dont ils s'offrent à conduire les chevaux. Des cloches invisibles sonnent les heures et les quarts, d'une voix chevrotante, car elles claquent des dents là-haut dans les nuages[1]. Ce brouillard est là pour nous donner bien vite envie de rentrer chez nous, dans la chambre où la famille nous attend. Il nous accompagne, nous devance et nous poursuit; et les spectacles qu'il nous laisse entrevoir nous font hâter le pas. Tous ces magasins ont un tel air de fête! Dans les branches de houx, les baies rouges pétillent à la lumière; les épiceries jettent un éclat féerique; les boucheries ont une mine riante; les volailles arborent leur cocarde de papier. Nous sentons déjà la fumée des mets plantureux et du grand bol de punch autour duquel on se rassemblera pour chanter et pour se raconter de longues histoires. Les rideaux seront bien tirés, les portes bien closes; la grande bûche flambera dans l'âtre. Iles tièdes, lumineuses et affectueuses au milieu de cette marée de brouillard! Mais n'y a-t-il pas, dans ce contraste entre le froid humide de la nuit et la douceur de ces « homes », un sentiment d'égoïste jouissance qui nous reporte aux vers célèbres de Lucrèce : *Suave mari magno...*? Non seulement une pareille pensée serait très éloignée de Dickens; mais son idée est que la fête qui réunit et rapproche les cœurs dans ces îles heureuses, autour de ces foyers charmants, développe en eux la bienveillance, la charité, et que toute cette bonté de Noël finira bien un jour par percer le brouillard et par rayonner dans les plus misérables intérieurs et les plus déshérités. C'est là son idée et qui revient, comme le même son de cloche, à travers tous ses contes. Cette brume, qu'il se plairait encore à épaissir si Londres ne la « brassait » pas d'une telle épaisseur qu'on ne peut rien souhaiter de mieux, cette brume qu'il aime en artiste et comme un artiste qui connaît toute la valeur de l'antithèse, il l'aime aussi parce qu'elle rend les âmes plus sensibles à toutes les misères parce qu'elle descend en elles comme une rosée fertile pour y faire germer les bonnes pensées.

Mais sortons du brouillard. Il n'y a pas un aspect du jour ou de la nuit dont le caractère ait échappé aux yeux attentifs

1. *Conte de Noël.*

de Dickens. Il connaissait le Londres de l'aube, ses rues silencieuses et vides, auxquelles l'absence de mouvement donne un air étrange de froideur et de solitude. Il l'aime mieux un peu plus tard, lorsque le soleil dore les clochers et les toits et que peu à peu la ville retrouve son animation accoutumée. Il est content lorsque la procession journalière des hommes et des femmes, portant de lourds paniers sur leur tête, se met en route vers le marché de Covent Garden. Il s'égaye au bruit des charrettes. Il note le petit ramoneur assis au pas d'une porte et qui attend patiemment qu'on se réveille; et les bonnes qui prennent le pot de lait que le laitier a déjà déposé sur le seuil; et les magasins qui s'ouvrent; les boulangeries où des domestiques et des enfants viennent chercher la première fournée de petits pains; cette population des faubourgs que l'aurore déverse dans la ville[1]; les pauvres jeunes filles pâles et maladives qui essayent de respirer une bouffée d'air pur et de soleil avant d'entrer à l'atelier où leurs petites mains élaborent toute la journée le luxe dont s'attifent leurs riches sœurs insouciantes. Ces préparatifs du jour qui commence sont un spectacle si passionnant que Dickens comprend le sentiment de Nicholas Nickleby lorsque le jeune homme, sur le point de s'exiler, admire cette ville qui s'éveille et où tant de gens de tant de situations s'emploient à gagner leur vie[2].

Le matin s'avance : le trafic londonien s'épand comme un flot ininterrompu. Dickens y distingue ces nouveaux omnibus et ces modernes cabriolets qui sont en train de supplanter les bons vieux carrosses. Il voit ses amies, les vieilles diligences, qui passent avec un bruit de ferraille. Mais les rues de Londres sont dans toute leur gloire lorsque le jour tombe et qu'elles se pointillent de petites taches de lumière. Alors les magasins étincellent de diamants et de pierres précieuses et font chatoyer devant nos yeux éblouis les belles étoffes venues des quatre coins du monde. Il est curieux alors de regarder le trottoir avec ses deux courants interminables de gens qui se pressent, et se bousculent, presque indifférents à toutes les riches parures offertes à leurs regards. Il est

1. *Les Esquisses de Boz.*
2. *Nicholas Nickleby.*

triste alors de regarder les mendiants dont les haillons apparaissent sous la lumière dorée des vitrines : les figures blanches et émaciées collent des yeux avides aux devantures des pâtissiers; les formes à moitié nues grelottent devant l'étalage des étoffes somptueuses. Dans la grande ville la pauvreté frôle l'opulence, et, s'il y a de la poésie dans la nuit de Londres, on y découvre aussi de terribles misères.

Les aspects de Londres sont si variés que peu de Londoniens les connaissent tous. Du reste, la plupart des personnages qui vivent dans les romans de Dickens appartiennent à la classe moyenne et à celle des humbles et des travailleurs. Ils n'ont pas, comme lui, le goût de l'exploration et, l'auraient-ils, le loisir pour le satisfaire leur manquerait. Mais chacun sent la ville à sa façon, chacun la voit selon son caractère.Et le vrai Londonien est celui qui trouve tout ce qu'il lui faut à Londres.

Par les grosses chaleurs d'été, où l'on souffre du manque d'air et de la multitude des maisons, Mr Snagsby, fournisseur d'articles de bureau et copiste de documents judiciaires, sort de son magasin rempli de parchemins et de bouteilles d'encre. Il aime à flâner dans la cour de Staple Inn, où les moineaux et les feuilles ont à ses yeux un air si rustique[1]. C'est en effet un de ces coins de Londres où quelques moineaux « enfumés » gazouillent dans des arbres noircis comme s'ils appelaient l'un à l'autre et se disaient : « Jouons à la campagne », comme les enfants disent : « Jouons à la guerre ». Quand il raconte à ses deux apprentis qu'il a ouï dire que jadis un clair ruisseau coulait le long de Holborn, en pleine Cité, alors que le Tourniquet était un vrai tourniquet qui donnait accès tout droit dans les prés, il jouit de l'image pastorale que ces souvenirs archéologiques évoquent dans son esprit et il en jouit tant qu'il n'a jamais envie d'aller à la campagne. Mr Snagsby fait de la poésie sans le savoir.

Aller à la campagne! à quoi bon? se demande le véritable Londonien. Que trouve-t-on à la campagne en dehors des œufs frais et des fleurs? Or les œufs frais, où sont-ils plus frais qu'au marché de Leadenhall? Quant aux fleurs, vous devriez sentir un peu le réséda ou la giroflée double qu'il cultive sur le rebord de sa fenêtre!

1. *Bleak House.*

C'est du moins l'opinion d'un vieux commis qui a passé toute sa vie devant le même square de la Cité. Ne vous imaginez pas que l'enthousiasme de Tim Linkinwater [1] soit dû au spectacle de quelque carré de gazon. Ce square ne ressemble point aux squares graves ou aristocratiques des autres quartiers de la ville. Il n'a qu'un arbre : son réverbère; et les mauvaises herbes qui poussent autour, c'est tout son gazon. Mais le lieu est tranquille, isolé, favorable à la mélancolie et à la méditation; il offre tous les avantages de la campagne au cœur même du vieux Londres. En été le soleil lui témoigne du respect : il y tempère ses rayons et réserve son ardeur pour des quartiers plus bruyants. Il y règne un silence si profond que, lorsqu'on s'arrête pour respirer la fraîcheur, on croit entendre le tic-tac de sa montre. Le roulement des carrosses y arrive aussi faible qu'un bourdonnement d'insectes. Heureux habitants! Le commissionnaire s'adosse, oisif, au poteau du coin; son tablier blanc bat nonchalamment dans l'air et ses yeux restent longtemps fermés : il ne peut résister à l'influence soporifique du lieu et s'endort doucement. Et, pour que rien ne manque à cette vision charmante de la nature, il entre de temps en temps dans le square un papillon, un vrai papillon vivant, qui s'est égaré loin des fleurs et qui voltige parmi les pointes de fer que les grilles hérissent autour des maisons.

La tranquillité de ce petit coin peut plaire au promeneur à cause du contraste avec la ville affairée. Mais c'est le paradis terrestre du vieux comptable. Lorsqu'on a vécu quarante-quatre hivers et quarante-quatre étés dans le même endroit, lorsqu'on y a travaillé et qu'on y a pris ses plaisirs, toutes ces choses qui ont été les témoins de votre vie consciencieuse et probe, loyale et simple, font tellement partie de vous-même qu'elles en ont acquis une beauté incomparable.

LA TAMISE

L'homme, le poète, qui, dans une triste rue de Londres et au fond d'une triste cour, animait l'onde d'une fontaine à rendre jalouses les naïades, et pour qui un robinet d'eau avait,

1. *Nicholas Nickleby.*

sans contestation possible, l'humeur misanthropique, ne pouvait pas rester indifférent à la Tamise. Ce fleuve qui traverse la ville, qui surtout traversait la ville de son enfance, satisfait à la fois son goût du pittoresque et son attrait du mystère.

Lorsque le temps est beau, l'aube n'est nulle part aussi jolie que sur la Tamise. Regardons la par une fenêtre du Temple. Les lumières vacillantes pâlissent. A l'horizon s'étend un marais de feu. Sur le fleuve encore sombre, les ponts apparaissent d'un gris froid, touchés çà et là d'une note chaude. De l'amas des toits, les flèches et les tours d'église s'élancent dans l'air plus clair que de coutume. Et voici que le soleil se lève; le brouillard qui monte du fleuve se déchire et des milliers d'étincelles jaillissent sur les eaux [1].

Mais par une froide journée d'hiver, le visage blanc du jour se dégage lentement, voilé d'une brume glacée; et les bateaux chimériques se transforment lentement en réalités noires; et le soleil rouge comme du sang apparaît derrière les mâts et les cordages, comme dans les débris d'une forêt qu'il aurait incendiée [2]. Quand il fait du brouillard, c'est ici qu'il se concentre. Le nuage opaque n'est jamais plus opaque que lorsqu'il s'abaisse sur le fleuve : il couvre les marais, se glisse dans les cabinets des charbonniers, se suspend aux arbres, appesantit les voiles des navires et tombe sur les bords plats des chalands, où il pince les doigts et les pieds du petit apprenti qui grelotte. Le long des ponts, les rares badauds qui, pardessus les parapets, plongent leurs regards dans cette épaisse brume, en sont enveloppés eux-mêmes comme s'ils étaient dans un ballon.

Pendant les jours de pluie, lorsque la rafale arrache les tuiles des hautes maisons, les averses ne sont jamais aussi violentes que dans les régions du fleuve. Les becs de gaz s'éteignent sur les berges et les feux de charbon s'envolent en étincelles.

Gagnons maintenant les marches du Temple où la barque de Pip est amarrée. Prenons-y place. Il y avait alors très peu de vapeurs. Mais les flottilles de chalands défilaient ou se

1. *Les Grandes Espérances.*
2. *L'Ami commun.*

rencontraient et formaient quelquefois un désordre où leurs proues et leurs poupes se cognaient les unes contre les autres; et où chaque bateau éclaboussé, luttant avec sa longue paire de rames, ressemblait à un gros lourdaud de poisson qui sursaute et se débat. Nous glissons sous le Vieux Pont de Londres, et devant le Vieux Marché aux poissons de Billinsgate : puis nous passons devant la vieille Tour Blanche et la Porte des Traîtres qui, d'un air froid, semble dédaigner les agitations de son voisin, le fleuve. Nous voici au milieu du « Pool ». Les vapeurs pour Aberdeen et Glasgow chargent et déchargent leurs cargaisons; les transports de charbon sont innombrables, des vapeurs chauffent à destination de Rotterdam et de Hambourg. Il nous faut éviter les câbles rouillés, les cordages éraillés, les bouées sautillantes; notre passage fait plonger de vieux paniers, éparpille les copeaux de bois, et l'écume de charbon qui flotte à la surface. Sur les bateaux en partance les hommes de la mer se hurlent les uns aux autres des jurons dans une langue incompréhensible. Le paquebot, qui va partir, semble partager les angoisses de ses passagers. Sa cheminée leur crie : « Venez vite, je suis si énervée! Venez donc! Oh bon Dieu! nous n'arriverons jamais! Comme vous êtes en retard! Dépêchez-vous : je m'en vais tout de suite. Venez donc! » Enfin nous atteignons une partie du fleuve moins encombrée, où les mousses peuvent pêcher dans des eaux moins troubles et les voiles se gonfler aux vents. Près de Gravesend, on aperçoit la Douane flottante des bateaux d'émigrants. Au-dessous de la Douane s'ouvre un pays de marais plats et monotones. L'horizon est indiscret; le fleuve serpente, les bouées tournent continuellement, seul mouvement au milieu de l'immobilité des choses. Quelques chalands, qui ont la forme rude d'un bateau sculpté par des mains d'enfant, sont mouillés dans la vase. Un petit phare trapu a l'air de s'appuyer sur ses pilotis comme sur des béquilles. Des poteaux et des pierres embourbées qui sortent du limon indiquent la frontière de la terre et des marées. Un vieux débarcadère et une vieille maison sans toit chancellent et glissent dans l'eau stagnante.

La navigation n'est pas seulement pittoresque : elle excite agréablement notre imagination. Il en est ainsi pour

Bella Wilfer, une des héroïnes de *l'Ami commun*. Cette jolie jeune fille mène un jour son père dîner à Greenwich. Ils sont pauvres, car M. Wilfer, petit comptable de la Cité, a élevé une nombreuse famille, si nombreuse qu'il n'a jamais pu réaliser son unique ambition d'être, le même jour, équipé de la tête aux pieds. Mais ils sont très gais cet après-midi-là. De leur table ils peuvent voir le fleuve et pendant longtemps ils suivent le mouvement des vapeurs et des navires qui descendent vers la mer. Et la jolie Bella imagine toutes sortes de voyages et pour elle et pour son père. Tantôt le père s'en va en Chine dans le grand trois-mâts : il en rapportera assez d'opium pour s'enrichir et toute une cargaison de châles de soie où se drapera sa jolie fille. Tantôt c'est un riche négociant qui l'a épousée; et il est si riche que tout ce qu'on voit sur le fleuve lui appartient; même ce petit yacht provocant qui, là-bas, porte le nom de Bella en l'honneur de sa femme et où elle tient sa cour, ni plus ni moins que Cléopâtre. On ne s'attendait point à voir Cléopâtre ici; mais tel est le prestige de la Tamise qu'elle éveille dans l'imagination d'une jeune fille anglaise — ou de Dickens — la vision de l'Orient, et l'image de ces reines extrêmement orientales couvertes de pierreries et de cachemires.

Mais parfois, pour des âmes plus tristes ou plus profondes, il représente, comme tous les fleuves, comme tout ce qui s'en va sans jamais s'arrêter, la destinée humaine. Il est l'image de la vie, et aussi l'image de la mort. Le petit Dombey se meurt. Les rayons de soleil tremblent sur le mur comme de l'eau dorée; et son imagination revient irrésistiblement vers la fleuve qui coule par la ville. La nuit il le voit noir et profond, reflétant les myriades d'étoiles, et il le suit, en pensée, jusqu'à la mer. Lorsque le jour renaît, il l'aperçoit qui scintille mais qui fuit toujours. Un soir, il dit : « Comme le fleuve coule vite entre ses rives vertes et ses roseaux! il doit être tout près de la mer ». Et ce soir-là il est bien près, lui aussi, de s'abîmer dans l'éternel océan [1].

Enfin la Tamise est encore un symbole, le symbole de toutes ces existences qui s'arrachent à la campagne et qui viennent se perdre à Londres. Avant d'entrer dans la ville, elle baignait,

1. *Dombey et fils.*

limpide et paisible, de vertes prairies et des champs; elle chantait en tombant dans les écluses; elle s'attardait sous des ponts rustiques, ignorante des souillures qui l'attendaient et trop loin encore pour entendre l'appel de la mer. Mais dans Londres elle n'est que trop souvent un égout funeste, qui traverse les plus bas quartiers de la ville, attirant tout un monde suspect de matelots, de contrebandiers, de bateliers qu'elle cache et qu'elle fait vivre.

Ce monde, Dickens l'avait entrevu autrefois lorsque, enfant, il visitait le quartier de Limehouse ou quand il jouait sous les voûtes de l'Adelphi. Il avait gardé une forte impression de cette vie humide et boueuse du bord de l'eau. Il la connut mieux plus tard, car il fréquenta la police du fleuve, et il s'embarquait parfois avec elle à la poursuite de quelques contrebandiers ou de quelque criminel évadé [1]. Une foule de scènes, à la fois repoussantes et colorées, nous prouvent son expérience de ces quartiers excentriques. Il nous peint le fleuve roulant entre des berges désertes, marécageuses, et envahies par les mauvaises herbes; les maisons abandonnées qui pourrissent; les roues, les chaudières, les fourneaux jetés pêle-mêle dans la boue; des monceaux de ferraille mangée par la rouille. Çà et là une usine vomit des colonnes de fumée. Les sentiers vaseux serpentent au milieu de vieux pilotis en bois, où se cramponnent des lichens. Des lambeaux d'affiches, qui y sont collés, signalent les noyés qu'on a repêchés ou ceux dont on n'a pas encore trouvé le cadavre. Il semble que le fleuve impur décompose tout ce qu'il touche.

Mais Dickens connaît des côtés plus sinistres encore. Et par exemple celui qu'on appelait l'île de Jacob et qui s'étendait, au delà de Dockhead, dans le Bourg de Southwark. Ce coin de terrain était entouré d'un fossé, dit « Folly Ditch », profond de six à huit pieds et large de quinze à vingt : il se remplissait d'eau à la marée montante mais, à la marée descendante, il n'était plus que de la vase. On traversait des ponts de bois, et l'on arrivait dans un lieu étrange, le plus extraordinaire de tous les quartiers honteux de Londres. La puissance destructrice de l'eau s'y faisait ressentir encore plus qu'ailleurs. Les barreaux de fer étaient rongés. De vieilles galeries

1. *Reprintid Pieces.*

en bois, communes à une demi-douzaine de maisons, et d'où les rares habitants laissaient pendre leurs seaux sur l'eau sale du fossé, menaçaient ruine. Les fenêtres cassées s'ouvraient sur des fumiers liquides. Les portes tombaient dans la rue. Les tuyaux des cheminées étaient tous éteints. Les maisons, pour la plupart sans propriétaires, étaient habitées par ceux qui en avaient le courage. On frémit de penser jusqu'à quel degré le dénûment avait roulé les malheureux qui venaient y vivre et y mourir, ou quel besoin pressant d'un abri secret les y conduisait [1].

La Tamise semble avoir été pour Dickens — ce que les fleuves furent pour les hommes primitifs — une sorte de divinité. Ce n'est pas qu'il l'ait précisément adorée; mais il en a senti et comme magnifié la sombre puissance occulte. Du moment que les objets inanimés avaient pour Dickens tant de vie, il était naturel qu'il donnât à la Tamise, coulant au milieu de Londres avec le flux et le reflux de sa marée, qui sont ses battements de cœur, une existence particulière et d'une extraordinaire intensité. Ce large fleuve passe devant les marchés, les palais, les églises, les prisons, la richesse et la pauvreté, le bien et le mal. Il roule bourbeux et trouble parmi les ouvrages et les soucis des hommes et s'achemine vers la mer profonde. Et il se mêle intimement aux pensées et aux aventures des personnages du romancier.

Comme on a dégagé de l'œuvre de Dickens la philosophie de Noël, on pourrait en dégager la philosophie de la Tamise. La Tamise est par excellence le fleuve justicier. Étrange justicier qui semble parfois se faire le complice des criminels! Elle leur prête complaisamment ses rives et ses flots : elle recèle leurs vols et leurs cadavres; elle étend autour d'eux ses brouillards comme une sécurité. Elle met tour à tour à leur disposition son bruit qui couvre le cri des victimes et son silence qui les ensevelit. Mais le fleuve est traître aux traîtres. Ils ont tort de compter sur lui. La Tamise attend le moment précis pour leur jeter leur crime à la figure ou pour se faire justice elle-même. Et, quand elle les tient, elle éprouve comme une joie sauvage à se venger des souillures qu'ils lui ont infligées.

1. *Olivier Twist.*

Qu'il y ait dans cette conception de la Tamise providentielle beaucoup de romantisme, cela ne nous paraît guère contestable. Il y en a autant que dans celle de Notre-Dame du roman de Hugo. Mais ce romantisme a pour lui d'être plus spontané, moins réfléchi. On n'y sent l'influence d'aucune théorie littéraire. Dickens s'abandonne simplement à son imagination de poète populaire. Et il continue, consciemment ou non, la tradition des dramaturges romantiques anglais, prédécesseurs ou contemporains de Shakespeare, qui tenaient toujours à montrer le coupable puni non seulement par le remords mais « par un châtiment matériel et visible destiné à servir de leçon aux spectateurs[1] ».

Son imagination a-t-elle déformé Londres? L'image qu'il nous en laisse est-elle fausse? Nous ne le pensons pas, parce qu'il a saisi avec une étonnante vigueur quelques aspects impérissables, et surtout l'antithèse qui a frappé tous les voyageurs, et qui est en effet si frappante, du luxe et de la plus sombre misère. Il a encore mieux rendu ce qu'on peut appeler l'atmosphère morale des petites classes. Le Londres de Dickens est aussi vrai que le Paris de Balzac, mais il est moins complet. Le Paris de Balzac n'existe plus, et l'étranger perdrait son temps à vouloir le retrouver. Pourtant quiconque le connaît bien ne se sentira pas entièrement dépaysé dans le Paris d'aujourd'hui. Il en est de même du Londres de David Copperfield et de Nicholas Nickleby.

Absorbé par ses souvenirs, Dickens n'en a vu que certains côtés, et, loin de deviner l'avenir, il n'a peint dans le présent que ce qui allait être bientôt le passé, on pourait même dire ce qui l'était déjà.

JEANNE SCIALTIEL

1. A. Mézières, *Prédécesseurs et Contemporains de Shakespeare.*

LA GRANDE PITIÉ

DES VALEURS MOBILIÈRES

C'est une étrange entreprise que celle de faire pleurer les honnêtes gens sur les malheurs des pauvres riches. Aussi bien n'est-ce pas là le but que nous nous proposons. Les porteurs de valeurs mobilières ne sont pas nécessairement, à beaucoup près, des gens comblés par la fortune, — ce qui d'ailleurs ne les exclurait pas du droit à la justice —; simplement, nous voulons attirer l'attention sur la situation qui leur est faite par les lois fiscales ou à but fiscal, cela au grand risque de l'intérêt général et du crédit même du pays. Le temps est loin où, suivant un mot connu, l'alcool était considéré comme la « bête de somme du budget ». Aujourd'hui les « bêtes de somme » du budget, ce sont les porteurs de valeurs mobilières. Et, même, l'appellation se justifierait à un double point de vue : outre qu'on leur impose, à chaque instant, une part croissante et souvent écrasante dans les surcharges fiscales, en même temps, comme à certains animaux voués à un sort particulièrement misérable, il leur arrive fréquemment d'être vilipendés et injuriés par surcroît.

La guerre contre les valeurs mobilières ne s'est pas manifestée seulement par la création ou l'aggravation d'impôts multiples; elle a encore pris la forme d'une surveillance de plus en plus vexatoire, d'une sorte de recensement devenu tellement rigide que le détenteur ne se sent plus en sécurité dans sa possession. Sous l'inspiration socialiste, l'État affirme des droits inquiétants; il prétend imposer aux titres des formes

obligatoires, il soumet la perception des coupons à un contrôle toujours renforcé, exige la déclaration des avoirs à l'étranger, restreint la saisine, affirme son intention de se proclamer héritier. Dans ce renversement de tous les principes, le porteur de valeurs mobilières est chaque jour plus menacé; il voit chaque jour son revenu plus gravement amputé, et son capital diminué dans une proportion égale, au grand dam de l'intérêt public : l'intérêt public souffre, en effet, de l'évasion des capitaux, condamnable certes, criminelle même, mais qui est la résultante obligatoire d'une politique de tracasseries et de pourchas incessants.

Pour se faire une idée de l'importance de la surcharge imposée aux titres mobiliers, nous ne pouvons mieux faire que d'étudier le plus rapidement possible la progression des impôts qui les ont frappés depuis le commencement du siècle. Rien de plus édifiant que cette progression. Il y a, d'autre part, le plus grand intérêt à rappeler les nombreuses dispositions de lois qui, pour déjouer la fraude fiscale, on soumis les valeurs à un véritable régime de suspicion.

***

Les valeurs mobilières n'ont guère été atteintes par l'impôt qu'à partir de 1850; le Code civil, comme la loi de frimaire an VII les avaient, pour ainsi dire, ignorées. Heureux temps où cette forme de mobilisation de la fortune individuelle, qui devait, par la suite, atteindre des proportions inimaginables, n'avait pas encore tenté la convoitise des budgets.

Trois impôts ont été successivement établis sur les valeurs mobilières, à des intervalles relativement peu éloignés :

1° la loi du 5 juin 1850 les a frappées d'un timbre proportionnel;

2° celle du 23 juin 1857, de la taxe annuelle de transmission;

3° celle du 29 juin 1872, de l'impôt sur le revenu.

A vrai dire, l'esprit inventif des fabricants de recettes budgétaires n'a pas trouvé, depuis, d'autres taxes spéciales pour les atteindre; mais leur imagination s'est épuisée à trouver des modalités nouvelles, des tarifs accrus, en sorte que le taux simple de l'origine n'est plus qu'un noyau autour duquel se sont développées ensuite toutes les excroissances fiscales.

a) *Impôt du timbre.* — L'impôt du timbre est un impôt qui frappe le capital nominal du titre négociable à partir du jour où il est créé, jusqu'au moment de sa disparition s'il s'agit d'obligations, ou de l'extinction de la société s'il s'agit d'actions. Perçu au comptant une fois pour toutes, d'après un tarif qui est actuellement de 2 p. 100 ou de 4 p. 100 suivant que les obligations ou la société ont une durée de moins ou de plus de dix ans, ce droit est presque toujours acquitté sous forme d'abonnement, c'est-à-dire au moyen de versements trimestriels calculés suivant un tarif plus réduit.

Le timbre est une charge de la société plutôt qu'une charge du titre; aussi, à défaut de stipulations contraires, les sociétés, en général, l'acquittent-elles sans recours contre les porteurs.

La taxe d'abonnement, tout d'abord fixée à 5 centimes par 100 francs du capital nominal de chaque action ou obligation (art. 22 et 31. Loi du 5 juin 1850) a été augmentée de 2 décimes et portée ainsi à 0,06 p. 100 par les lois du 23 août 1871 et 30 mars 1872 — et élevée successivement à 0,09 p. 100, décimes compris (loi du 29 mars 1914, art. 40) — à 0, 10 p. 100, décimes compris (loi du 25 juin 1920, art. 48) — à 0, 12 p. 100 (art. 3 de la loi du 23 mars 1924, qui a créé le double décime), enfin à 0, 20 p. 100 (loi de finances du 4 avril 1926). La loi du 13 juillet 1925 a, d'autre part, frappé du droit de timbre le montant des primes d'émission.

De 1914 à ce jour, le taux est passé de 0,09 à 0,20 p. 100. On ne saurait dire que l'augmentation soit excessive, étant donné qu'elle représente un peu plus que le doublement de la taxe, et qu'elle atteint une valeur fixe, presque immuable, qui est le nominal des titres.

Il en est pourtant autrement pour les titres dont la valeur est au-dessous du pair. On le voit pour certains titres libellés en monnaies étrangères dépréciées, abonnés en France, qui, pour une valeur réelle de 70 francs, comme l'action du Crédit Foncier d'Autriche, subissent la taxe sur le capital initial de 480 couronnes valant 500 francs à la parité stipulée.

Sans doute ce droit est imputé le plus souvent sur les frais généraux, mais il n'en pèse pas moins sur les disponibilités distribuables de la société, et les actionnaires en font évidemment les frais.

b) Impôt sur le revenu. — Intervertissant l'ordre chronologique, rappelons brièvement en quoi consiste l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières créé spécialement en 1872, et qui, depuis lors, a pris sa place parmi les impôts cédulaires.

De 3 p. 100, taux de la loi de 1872, il a été élevé successivement à 4 p. 100 par la loi du 26 décembre 1890, à 5 p. 100 par la loi du 30 décembre 1916, à 10 p. 100 par celle du 25 juin 1920, à 12 p. 100 par celle du 22 mars 1924; enfin mentionnons la surtaxe exceptionnelle de 50 p. 100 établie par la loi du 4 décembre 1925 sur les impôts établis au titre des revenus ou intérêts payés en 1925. Du moins cet impôt si lourd qu'il soit, atteint-il une réalité, puisqu'il est dû seulement si des intérêts ou dividendes ont été attribués. Il n'en est pas de même de la taxe de transmission, dont nous allons parler.

c) Taxe de transmission. — Tout naturellement le législateur a été amené assez vite à imposer la transmission des valeurs mobilières. Pour les titres nominatifs rien n'était plus simple : on frappe les transferts. Ceux-ci sont assujettis à un droit proportionnel qui, au début, a été fixé à 20 centimes par 100 francs (loi du 23 juin 1857, art. 6) et dont le tarif actuel est de 1 fr. 08 p. 100 de la valeur négociée (loi du 29 mars 1914, art. 41), pour le principal de 0,90, et loi du 22 mars 1924, art. 3, pour le double décime. La conversion du titre nominatif en titre au porteur est passible d'un droit proportionnel dont le taux actuel est de 2,40 p. 100.

Mais pour les titres au porteur, dont la transmission échappe aux regards du fisc, on ne pouvait procéder que par l'établissement d'une taxe forfaitaire tenant lieu de celles qu'on ne peut percevoir pour toutes mutations. Aussi les a-t-on frappés — et rien de plus juste en principe — d'une taxe indépendante de la réalité des mutations, demeurées inconnues, et qui est due au Trésor d'après le nombre de titres au porteur existant à la fin de chaque trimestre. La Société est constituée débitrice de cette taxe; à elle de se tirer d'affaire pour récupérer ses débours comme elle le peut, — et même comme elle le doit, depuis que l'obligation de recouvrer la taxe lui a été imposée par la loi du 30 juin 1923 (art. 19).

Ajoutons que le droit de transmission est liquidé sur un

capital représenté par le cours moyen du titre à la Bourse pendant l'année précédente, ou, à défaut de cours, par l'estimation de la valeur moyenne pendant l'année précédente, sauf pour les titres de création récente, qui sont taxés sur une évaluation de leur valeur actuelle. L'impôt est dû indépendamment du revenu distribué au porteur. Il est dû même en l'absence de revenu.

Le taux de la taxe de transmission a subi des majorations successives à une cadence véritablement précipitée. Qu'on en juge par l'énumération suivante :

0,12 p. 100 (loi du 23 juin 1857, article 6).
0,15 — (— 16 septembre 1871, article 11).
0,20 — (— 30 mars 1872, article 1er).
0,25 — (— 26 décembre 1908).
0,30 — (— 29 mars 1914).
0,50 — (— 25 juin 1920).
0,60 — (— 30 juin 1923).
0,72 — (double décime compris, loi du 22 mars 1924).
0,84 — (double — — — 13 juillet 1925).

Le taux est donc sept fois plus élevé qu'à l'origine; il représente près de trois fois celui de 1914. Cette majoration est particulièrement sensible pour certaines actions qui ont subi une hausse factice due à la fois à la dévalorisation du franc et au développement de la spéculation; ces deux causes d'augmentation de la taxe ont joué cumulativement sans que le revenu, a beaucoup près, se soit développé parallèlement; dans certains cas, pour un dividende à peine accru, la taxe est passée de 1 à 9.

Quel est pratiquement le résultat de ces multiples taxations?

Actuellement, si l'on suppose une action au porteur d'une valeur en Bourse de 1 800 francs pour un dividende brut de 50 francs, outre 0,20 p. 100 de timbre supportés par la Société, mais retombant en fait sur l'actionnaire, les impôts dus se présentent comme suit :

Droit de transmission : 0,84 p. 100 sur 1 800 francs .	15,12
Impôt sur le revenu : 12 p. 100 sur 50 francs .	6
	21,12
Surtaxe (loi du 4 décembre 1925)	10,56
	31,68

Donc, pour 50 francs brut, le dividende net ressort à 18 fr. 32.

Mais voici des exemples concrets : il s'agit de coupons détachés pendant leur première quinzaine d'Avril. *Banque générale du Nord* : 16 fr. 61 net pour 25 francs brut; *Banque de Paris* : 47 fr. 84 net pour 80 francs brut; *Maison Olida* : 24 fr. 37 net pour 40,67 brut; *Usines Cliff* : 44,80 net pour 86,94 brut; ainsi pour ce dernier coupon le prélèvement est de près de 50 p. 100. Parfois il est bien plus élevé. Citons le cas des *Filatures Schwartz* : coupon brut, 35 francs; net au porteur 3 fr. 70; *Bénédictine de Fécamp* : Coupon brut, 222,50; net au porteur 43 fr. 85.

On a annoncé que l'on saurait prendre l'argent là où il est. En ce qui concerne les valeurs mobilières, menace superflue. C'est fait.

Est-il besoin d'insister beaucoup pour montrer que cette fiscalité excessive, si elle a pour effet, comme nous le verrons, d'amputer le *capital* des détenteurs pour les titres déjà émis, a, pour les titres à émettre, une conséquence d'ordre général non moins fâcheuse : c'est de faire monter le taux du loyer de l'argent, ce qui affecte l'économie générale du pays. C'est ce que fait remarquer le rapport du Conseil d'Administration du *Crédit Lyonnais* lu à l'assemblée du 28 avril après avoir fait ressortir les sacrifices imposés aux porteurs :

L'amputation que subissent les coupons, compte tenu des majorations exceptionnelles instituées par la loi du 4 décembre 1925, a pris des proportions imprévues. On pourrait citer de nombreux exemples de coupons d'actions ou d'obligations sur lesquels le prélèvement opéré par les impôts dépasse 60 p. 100 et 70 p 100; il atteint même parfois le taux de 77 p. 100, ne laissant plus, par conséquent, au porteur, que 23 p. 100 du montant brut de son coupon.

La charge de l'impôt de transmission, considérablement augmentée dans ces derniers temps, est particulièrement à signaler, car cet impôt est dû même quand la Société ne distribue aucun dividende; il s'accumule et arrive, dans certains cas, à absorber complètement — ou même à dépasser le montant du premier coupon mis en paiement après une interruption des répartitions.

A côté de l'emprise évidente qu'elles exercent sur le revenu des actionnaires ou obligataires, les taxes qui frappent les valeurs mobilières d'une façon disproportionnée par rapport aux autres formes de revenus ont une incidence directe qu'il ne faut pas perdre de vue. En

réduisant le rendement des titres pour les porteurs, elles forcent les emprunteurs à élever le taux des nouveaux emprunts qu'ils émettent; elles provoquent ainsi un renchérissement du loyer de l'argent que les entreprises industrielles sont obligées de payer pour se procurer les capitaux dont elles ont besoin.

***

On a pu voir combien les valeurs mobilières sont durement frappées dans leur revenu par les lois fiscales; mais il convient de noter la place d'exception, peu enviable en vérité, qui leur est faite au point de vue de l'impôt, soit en raison du jeu des lois économiques, soit en vertu de dispositions expresses de la loi positive : à deux points de vue différents elle supportent une charge *sur le capital.* C'est ce qu'il est aisé de démontrer.

Tout d'abord, par voie d'incidence directe, tout impôt qui porte sur le revenu des titres a pour effet d'atteindre la valeur du capital des titres existants. C'est l'évidence même. Le taux de capitalisation des titres dépend de la situation du marché des capitaux; aucune disposition légale ne peut rien là-contre : dès qu'une taxe est votée qui atteint le revenu des valeurs mobilières, les emprunteurs sont obligés, à partir de ce moment, de faire l'ajustement dans leur condition d'émission. Mais pour les titres existant déjà, l'ajustement se fait de lui-même, d'autre manière, aux dépens des porteurs de titres déjà créés; il se fait par la baisse de la valeur à la cote : *les valeurs capitalisent plus ou moins lentement l'amputation qui est faite sur leur revenu.*

C'est l'évidence même. Mais un simple coup d'œil sur la cote permet de constater ce phénomène si naturel. Voici deux obligations du même taux émanant du même débiteur, qui est de premier ordre : deux bons décennaux 6 p. 100 du Chemin de fer du Nord, ayant à peu près la même date de jouissance; d'où vient donc que l'un côte 445 francs, tandis que l'autre ne vaut que 370 francs? Simplement de ce fait, que le premier a été émis exempt de tous impôts présents et futurs, alors que le second est exempt de tous impôts à l'exception du droit de transmission : 75 francs de différence sur la valeur du capital. Observation de même ordre pour les deux catégories de bons décennaux du Chemin de fer du Midi : ils sont de même

date de jouissance, mais tandis que l'un cote 448, l'autre vaut 365. Même raison. Donc la valeur *du capital* est amputée de quelque 74 francs du fait que le revenu est atteint par l'impôt de transmission.

En ce qui concerne d'ailleurs les titres considérés ci-dessus, observons que le fait de l'imposition a précédé l'émission, et que, par suite, il n'y a pas eu mécompte pour les souscripteurs; mais ces exemples montrent sur le vif le fait de l'incidence, sur le *capital* des valeurs mobilières, de tout impôt qui atteint leur revenu. L'ajustement de la valeur en capital est dur pour le capitaliste quand il s'agit d'un impôt qui vient à frapper des titres précédemment émis. C'est ainsi que nous avons assisté au glissement progressif de valeurs de premier ordre, qui ont eu à supporter concurremment les conséquences de l'élévation générale du taux de l'intérêt et celles de la diminution de leur revenu du fait des aggravations d'impôts : rappelons simplement, entre cent autres, les obligations du Crédit Foncier 4 p. 100 1883, d'un nominal de 500 francs tombées au-dessous de 200 francs (émises à 330 fr.), les Communales 5 1/2 1920 tombées au-dessous de 300 francs (émises à 497,50), les Communales 6 1/2 p. 100 1921, tombées à 340 francs (émises à 484 fr.); les Communales 6 p. 100 1923 tombées à 300 francs (émises à 477 fr.). On pourrait multiplier les exemples. Mais ce serait vraiment bien superflu.

L'amputation du capital, la voilà réalisée. Voilà des porteurs de valeurs mobilières, qui, certes, ne sont pas des spéculateurs, et qui, par le jeu d'incidences économiques, subissent une perte de plus de 30 p. 100 de leur capital. Et, il n'est pas question, bien entendu, de leur accorder comme on l'a fait, abusivement d'ailleurs, pour les propriétaires d'immeubles, un droit de revision de leurs contrats de prêt pour cause « d'imprévision ». Il ne s'agit que de porteurs de valeurs mobilières, donc de gens, par destin, fort peu intéressants....

Ou, plutôt, quand il s'agit d'eux, le législateur se préoccupe bien de reviser leurs contrats, mais à leur détriment. C'est ainsi que la loi du 4 décembre 1925 qui a établi la surtaxe de 50 p. 100, la met à la charge du porteur en dépit de toute clause du contrat d'emprunt antérieur qui aurait mis les impôts futurs à la charge de l'emprunteur.

Mais ce n'est pas seulement en conséquence du jeu des lois économiques qu'ils sont atteints dans leur capital. Par le fait d'une faveur suivie, ils le sont encore directement en vertu d'une réglementation positive de la loi : nous visons celle qui institue la taxe de transmission.

Cette taxe, rappelons-le, frappe les titres au porteur, à raison de 0,84 p. 100 de leur valeur au marché. A l'origine, elle a été une taxe de remplacement tenant lieu forfaitairement de la taxe qui frappait à chaque mutation les titres nominatifs. Il eût donc été logique que chaque augmentation la concernant correspondît à une augmentation au droit de mutation frappant les titres nominatifs. Et il en fut ainsi au début.

Mais, par la suite, le point de vue changea. La taxe, qui cependant continua à s'appeler taxe « de transmission », fut considérée comme un procédé commode pour désavantager les titres au porteur, devenus suspects fiscalement, au profit des titres nominatifs.

Contentons-nous de préciser que, tandis que le taux d'imposition avait été fixé par la loi du 29 mars 1914 à 0,90 p. 100 pour les valeurs nominatives et à 0,30 p. 100 pour l'abonnement annuel des titres au porteur, les taux sont maintenant respectivement de 1,08 p. 100 (par suite de l'addition du double décime) et de 0,84 p. 100.

Autrement dit, pour les titres nominatifs, la taxe de mutation, depuis 1914, a augmenté de 20 p. 100, et, pour les titres au porteur la taxe prétendûment compensatrice a été accrue de 180 p. 100. Et elle s'appelle toujours taxe de « transmission », comme si elle avait toujours son caractère primitif, alors qu'elle est en réalité devenue une institution de pression, une taxe politique contre la valeur mobilière au porteur.

Quel est le caractère vrai de cette taxe, devenue si lourde? Dès l'instant qu'elle n'est plus une simple taxe compensatrice de l'impôt de mutation et dès l'instant qu'elle est calculée d'après la valeur en Bourse du titre, *c'est un véritable impôt sur le capital*, au mot près.

Il est donc bien exact d'avancer, comme nous l'avons fait, que les valeurs mobilières supportent à deux points de vue

l'imposition du capital. Tout d'abord elles subissent l'amputation qui résulte de la capitalisation, dans le cours de Bourse, de tout impôt annuel; en second lieu, la loi frappe directement le capital par la voie de la taxe annuelle de transmission.

Observation qui peut-être ne manque pas de piquant : cette dévalorisation du capital par suite des charges annuelles, ce sont les valeurs françaises qui en souffrent et non les valeurs étrangères, particulièrement honnies cependant. Celles-ci sont, en effet, protégées contre la baisse par le jeu de l'arbitrage : les cours demeurent à la parité du marché mondial. De sorte que, parmi les valeurs mobilières, objet de la méfiance attentive des pouvoirs publics, les moins défavorisées sont celles contre lesquelles leur vigilance haineuse s'exercerait le plus volontiers.

***

De tout ce qui précède, il résulte que la législation fiscale a, depuis un quart de siècle, frappé à coups redoublés sur la valeur mobilière, prise en elle-même. Mais les surcharges de nature purement fiscale, c'est-à-dire qui ont pour objet immédiat de la frapper plus durement, s'aggravent encore d'autres dispositions de la loi se rattachant d'ailleurs au même objet : celles-ci ont pour effet, soit de gêner le possesseur dans la jouissance de son bien, soit de restreindre en fait ses facultés de disposition. Mentionnons à cet égard l'institution du carnet de coupons et l'élévation considérable que vient de subir l'impôt sur les opérations de Bourse.

Le carnet de coupons, aucun gouvernement, croyons-nous, n'en aurait désiré l'institution. Celle-ci a été cependant décidée par la loi du 4 avril 1926 à la suite de tractations de caractère politique. Ce n'est pas le moment de récriminer. Dès l'instant que le détenteur de valeurs mobilières est traité en contribuable suspect, il faut bien qu'il se résigne à être contrôlé, et de très près. Dès lors, on peut se demander si un contrôle automatique, tel que celui qui résultera de la création du carnet de coupons n'est pas encore préférable à toutes les mesures d'inquisition que peut suggérer le prurit fiscal.

Le système adopté est-il pratiquement réalisable? C'est

ce que nous ne tarderons pas à savoir. Déjà celui du bordereau de coupons a été abrogé avant même d'être appliqué. Nous verrons quel sera le sort de la nouvelle création du législateur. Ce que nous devons seulement constater ici, au point de vue qui nous intéresse, c'est qu'une gêne nouvelle et vraiment considérable vient d'être imposée au détenteur de titres; cette gêne risque de détourner des valeurs mobilières leur clientèle habituelle, et notamment la clientèle étrangère, ce qui ne peut qu'avoir une influence fâcheuse sur la tenue du franc.

Nouvelle gêne, et peut-être aussi grave, que celle qui résulte de l'élévation récente de l'impôt sur les opérations de Bourse, décidée par l'article 38 de la même loi du 4 avril : cet article porte à 1 franc par 1 000 le droit qui frappe les opérations de vente ou d'achat en Bourse, et à 0,50 par 1 000 francs le droit sur les opérations de report, sans qu'il soit en rien innové en ce qui concerne les rentes. Non seulement, de ce fait, il est ajouté aux charges des valeurs mobilières, mais encore on peut craindre que l'on n'ait atteint gravement la Bourse des valeurs dans sa vitalité.

Pour juger l'importance de l'aggravation de charges résultant de cet article 38, empruntons cet exemple au *Journal des Débats* [1] : Un spéculateur qui achète 100 Rio Tinto à 5 800 a, dorénavant, à payer 1 305 francs de frais à l'achat (580 fr. d'impôt et 725 fr. de courtage). Il aura autant à payer à la vente; soit un total de frais de 2 610 francs. De sorte que tout opérateur sur le Rio Tinto doit considérer qu'il lui faut commencer par gagner 26 francs par titre pour ne rien perdre. De même, un opérateur sur le Canal de Suez, au cours de 13 000, doit d'abord gagner 58 francs par titre et un opérateur sur la De Beers 21 francs pour arriver à faire une affaire blanche.

Nous connaissons la réponse, et nous y souscrivons à l'avance : en vérité, nul n'est obligé de spéculer, et l'opérateur à la petite semaine sur le Rio ou sur le Suez peut apparaître comme peu intéressant. Aussi n'est-ce pas de son sort que nous nous préoccupons. Ce qui nous inquiète, c'est que l'on risque

1. Numéro du 12 avril 1926.

d'anémier ainsi le marché financier, qui est l'une des forces vives du pays; c'est encore que l'on suscite la désaffection du public à son égard. Ce qui est à craindre, c'est que, en restreignant par là même l'ampleur des transactions, on n'enlève à l'ensemble des valeurs mobilières l'une de leurs qualités essentielles, qui est d'être facilement réalisables. L'exemple cité ci-dessus concerne, c'est entendu, des valeurs de spéculation; mais il va de soi que la surcharge porte de même sur les valeurs « de père de famille », c'est-à-dire sur celles qui, hélas !... ; en outre, l'affaiblissement de la Bourse en général leur inflige une sous-valorisation nouvelle tenant à la diminution de la faculté d'absorption du marché, donc une gêne dans leur négociabilité; cela dans un temps où, plus que jamais, on peut avoir besoin de ses capitaux et où, malheureusement, chacun a tendance à ne plus faire exactement, dans ses ressources, la discrimination entre ce qui a le caractère de revenu et ce qui est une plus-value du capital constatée après réalisation.

En résumé, si l'on n'avait crainte de paraître se livrer à un simple jeu de terminologie, on pourrait avancer que les valeurs mobilières, tout en continuant à s'appeler « valeurs mobilières », sont diminuées tout ensemble dans leur « valeur » et dans leur « mobilité ». De même, nous avons constaté que la taxe qui continue à s'appeler de « transmission », est maintenant sans relation avec les transmissions forfaitairement présumées.

C'est un étrange destin que celui des valeurs mobilières : quand il s'agit d'elles, on n'hésite pas à faire perdre aux mots leur signification.

***

Pourquoi donc ce traitement de défaveur fait aux valeurs mobilières, particulièrement aux valeurs au porteur? En vérité si on laisse de côté les revendications du parti socialiste, lequel vise en toute circonstance l'anéantissement du droit de propriété, les politiciens qui subissent plus ou moins son emprise affectent d'en vouloir seulement à la forme au porteur, suspecte de favoriser la fraude fiscale. C'est ainsi que, dans une note officielle parue au commencement de décembre 1924 au

sujet de l'augmentation à 0,84 p. 100 de la taxe de transmission, on lisait textuellement : « Il suffira aux porteurs, pour y échapper, de transformer leurs titres en titres nominatifs. » Ainsi, constatation incroyable, voilà un gouvernement qui veut instituer une surtaxe et qui donne aux intéressés le moyen d'y échapper! Peut-on marquer plus formellement que l'objectif réellement visé est, moins l'obtention d'une augmentation de recettes, que la destruction, par voie oblique, d'un usage devenu suspect?

Pourquoi donc l'emploi de procédés obliques, quand la loi peut tout? Si le titre au porteur doit être condamné, pourquoi ne pas faire voter un texte en interdisant la pratique? On l'a tenté. Et, fait à noter, l'initiative n'est pas toujours venue des partis extrêmes. Au mois de juillet 1922, un ancien ministre des finances, M. Charles Dumont, qui cependant avait su tomber du pouvoir en défendant le crédit de l'État, avait fait voter une motion invitant le gouvernement à saisir la prochaine conférence internationale d'un projet « basé sur le transfert obligatoire et simultané de tous les titres au porteur en nominatifs à l'exception des fonds d'État nationaux ».

Pourquoi donc l'exception finale, en faveur des fonds nationaux? C'est la reconnaissance de l'utilité, presque de la nécessité, de l'existence des titres au porteur, à la fois en raison de mœurs depuis longtemps acclimatées chez les porteurs de fonds d'État, et en raison de la consécration de ces mœurs par des engagements presque formels. Rappelons notamment que, pour l'emprunt 6 p. 100 1920, la brochure de propagande du Commissariat de l'Emprunt, installé au Ministère des Finances, soulignait que les souscripteurs n'auraient qu'à apporter leur argent et à remporter leur titre. Il y a là un engagement de respecter l'incognito des prêteurs, et l'État y manquerait si désormais il obligeait ces mêmes prêteurs à adopter pour leurs rentes la forme nominative. Faut-il encore souligner que les souscriptions aux bons de la Défense peuvent se faire sous le voile de l'anonymat?

Qu'on le veuille ou non, la forme au porteur est nécessaire aux intérêts de l'État.

Quant à en restreindre l'usage aux prêteurs de l'État, ce serait là une solution impossible parce que absolument scan-

daleuse : puisque l'on proscrirait le titre au porteur en vue de déjouer la fraude fiscale, il serait donc admis que les porteurs de fonds d'État jouiraient d'un nouveau privilège, assez étrange en vérité, le privilège de fraude fiscale. Ce serait évidemment intolérable.

Pour ces raisons peut-être, et aussi parce qu'on a reconnu l'utilité économique du titre au porteur, le législateur a reculé jusqu'à présent devant la solution franche et radicale qui eût consisté à en décréter expressément la suppression. Il s'est heurté, somme toute, à cette contradiction interne qu'il y aurait dans une politique consistant, d'une part à pourchasser et à inquiéter le capitaliste, et d'autre part, à solliciter constamment sa confiance. Et alors ne voulant ou n'osant pas attaquer le capitaliste de front, on a tenté d'amener à la forme nominative les détenteurs de valeurs au porteur en leur infligeant diverses disgrâces fiscales.

Comme si les capitalistes ne savaient pas qu'il s'agit simplement de les rabattre dans la nasse fiscale, et qu'ensuite, s'il faut parfaire le manquant résultant par hypothèse de la disparition du titre au porteur, la loi aura la ressource assez simple... de surimposer les titres nominatifs, mis si commodément à la libre disposition du Fisc.

***

En somme, le législateur, tout en manifestant sa méfiance haineuse aux valeurs mobilières, a cependant toujours reculé devant la conséquence logique que réclamaient les socialistes, c'est-à-dire la suppression de la forme au porteur. Il s'est borné à la création de la forme à ordre facultative; sorte d'amusette accordée à l'impatience des partis extrêmes, et à laquelle, dans un but de politique, on a fait semblant, de part et d'autre, d'accorder une signification...

Cependant les atteintes multiples portées aux détenteurs de ces valeurs honnies ont été telles que, comme il arrive toujours, ce n'est pas seulement celles-ci qui ont été touchées, mais l'économie générale du pays. Deux témoignages autorisés entre beaucoup d'autres nous en ont été tout récemment donnés.

A l'assemblée générale du *Crédit Foncier* tenue le 20 avril, M. André Lebon présentait au nom des censeurs les observations suivantes qui figurent dans le document officiel à la suite du compte rendu du gouverneur. Nous tenons à les reproduire dans leur texte même :

L'année 1925 a été marquée essentiellement par un regrettable resserrement des affaires du Crédit Foncier dû aux troubles profonds et persistants du marché financier.

De ce chef, en effet, et malgré les nombreuses demandes de prêts qui lui ont été adressées, notre grand établissement n'a pu procéder à aucune émission d'obligations nouvelles : il en a été empêché, non pas tant par la cherté croissante de l'argent que par les obstacles apportées par les conditions légales de son fonctionnement à la création de titres exempts d'impôts présents et futurs, lesquels sont les seules valeurs à revenu fixe ayant conservé, au cours des derniers mois, quelque faveur auprès du public.

Le résultat de cette situation est que les ressources fournies par les emprunts antérieurs se sont trouvées rapidement épuisées, soit qu'elles aient été effectivement employées en prêts hypothécaires ou communaux, soit qu'elles aient dû être réservées pour faire face aux engagements pris pour des opérations à réalisation différée.

Votre Conseil a été obligé d'abaisser à 50 000 francs, puis à 25 000 francs, le montant maximum des demandes admises à l'instruction déjà limité à 100 000 francs en fin 1924; si bien que le total des prêts consentis est tombé de 994 millions en 1924, à 343 en 1925, et que plus de 600 millions d'affaires ont été écartées *a priori*.

Il ne s'agit pas, on le voit, de l'affreuse spéculation, mais bien d'opérations normales, favorisées entre toutes par le vœu de la loi, celles qui font l'objet de l'activité du Crédit Foncier de France : ces opérations, nous en avons le témoignage officiel, sont rendues à peu près impossibles par la législation concernant les valeurs mobilières.

Témoignage de même ordre à l'assemblée générale de la *Banque de l'Union Parisienne*, dans les observations présentées par M. Sergent, président du Conseil d'Administration, ancien directeur général du Mouvement des Fonds, ancien sous-gouverneur de la Banque de France :

Je sais bien, Messieurs, qu'il fallait équilibrer le budget et je ne disconviens pas de la difficulté d'y parvenir. Mais je crains qu'on n'ait dépassé les limites raisonnables en ce qui concerne la taxation de la fortune mobilière en général, et celle en particulier, de ces associations de capitaux, sociétés anonymes, commandites par actions et

autres, auxquelles nous sommes redevables du grand progrès économique réalisé depuis le milieu du XIXe siècle. Nul doute, en tout cas que, par rapport à l'ensemble des revenus nationaux, les revenus de la fortune mobilière supportent plus que leur part du fardeau fiscal.

Il est cependant un motif, entre bien d'autres, qui devrait leur valoir des ménagements. C'est que, pour une très grande part, capital et revenus mobiliers ont suivi le sort de notre monnaie qui s'est dépréciée. Considérons les obligations et actions des sociétés, émises antérieurement à 1914. En tant qu'elles représentent des avoirs et des créances en francs, elles ont perdu, à cours égal, plus des quatre cinquièmes de leur valeur d'avant-guerre; le plus souvent, en outre leur cours a baissé. Quant au revenu, il est naturellement resté nominalement le même pour les obligations et, s'il a varié pour les actions, c'est, d'une matière générale, dans le sens de la diminution; pour les unes et pour les autres, il est donc réduit de plus des quatre cinquièmes.

Et c'est ce revenu effrité qui fait encore, par privilège, les frais d'une politique fiscale qui cherche, semble-t-il, moins à remplir les caisses du Trésor, qu'à combattre certaine forme du capital, sans souci du bon sens et de l'équité.

***

Nous avons essayé de tracer, dans les grandes lignes, la situation exceptionnellement désavantageuse qui est faite aux détenteurs de valeurs mobilières. Et cependant, ces détenteurs sont légion. Comment se fait-il, alors, qu'ils soient toujours considérés comme taillables à merci, dans notre pays d'organisation démocratique, ou même de tendances démagogiques, où la considération du nombre l'emporte trop souvent sur les considérations du droit et de la raison? Comment se fait-il que les détenteurs de valeurs mobilières ne se soient pas groupés pour faire entendre utilement leur voix?

C'est une question que nous avons posée ailleurs[1]. Depuis lors, il s'est fondé une association des porteurs de valeurs de Crédit Foncier; déjà il en existait une des porteurs de titres de Chemins de Fer. Or il n'apparaît pas, à beaucoup près, que les revendications de ces capitalistes, qui ne sont pourtant pas des « barons de la finance », aient eu quelque effet. Quelle peut en être la raison, alors cependant que, tous

1. *France Économique et Financière* du 6 décembre 1924 : « Les Bêtes de somme du Budget ».

les jours, on a la preuve de la toute-puissance des groupements? Pourquoi les porteurs de valeurs mobilières, agissant de concert au besoin dans un corps « unifié » (pour employer un terme à la mode) n'atteindraient-ils pas ce résultat, qui cependant n'a rien de choquant pour la justice, de n'être pas constamment et injustement brimés?

Nous croyons que la raison doit être cherchée dans leur situation au regard des pouvoirs publics. Comment pourrait s'exercer leur action? Assurément pas comme celle des syndicats ouvriers. Ceux-là, ils savent user de ce procédé supérieur de contrainte qui est la menace de grève. Ici rien d'analogue. Leur grève, hélas, elle se réalise d'elle-même, et l'État en éprouve en ce moment même les effets sans qu'un avertissement salutaire ait pu être donné en temps voulu.

Sur le terrain électoral, les détenteurs de capitaux, qui encore une fois sont le nombre, pourraient, par leurs corps organisés, donner des avis utiles à leurs élus. Mais ce qui leur manque, c'est l'esprit collectif, qui n'existe vraiment que dans les groupements professionnels. Alors, faute d'avis donnés à temps, le mal est fait par des parlementaires souvent inconscients parce qu'ils n'ont pas été mis en garde. Et il en résulte que la rétraction du capital se produit d'elle-même comme une résultante nécessaire. Nous le voyons en ce moment même.

En somme, le traitement de défaveur infligé aux valeurs mobilières est aussi nuisible au crédit public qu'aux « capitalistes » qui sont seuls visés. Mais du moins appartiendrait-il aux détenteurs, dont les droits sont directement en jeu, d'appeler sur cette solidarité d'intérêts l'attention des pouvoirs responsables.

ALBERT DREYFUS

TABLEAUX DE PARIS

Mattinata. — A la descente du train du P.-L.-M. Dix heures du matin. La tête encore vide. A cet instant précis du retour qui sépare le sleeping abandonné de la baignoire pleine.

... La Marne suivie, limoneuse à la suite des pluies du printemps qui préparent le bel été, — la Marne, par endroits tellement enfouie sous les arbres en fleurs, lilas, cytises et marronniers blancs, qu'elle semblait teinte sous des averses de corolles arrachées... Mais la Méditerranée s'évoque, pendant le crépuscule de la veille, sur un ciel de Brangwyn, africain, avec des palmes de dattiers et des poteaux télégraphiques — et les Z blancs des virages le long des corniches découpées dans le roc... Cannes aperçue, une dernière fois, dans une déchirure de l'Estérel, ses palaces blancs et sa jetée, au long de laquelle la proue des grands yachts amarrés, leurs mâts et leurs cordages se dessinent avec des pointes d'acier sur la vitre diaphane du ciel... Encore un instant, dans les vapeurs de la prochaine nuit, quelque cap allongé, Antibes ou Ferrat, dont le phare s'allume... Monte-Carlo, ballet d'Auric, les *Matelots*; soirs mondains internationaux, — le duc de Connaught dans un cercle de dames ayant leur villa au Cap Ferrat. Un peu le visage du duc d'Aumale... Danseurs de Diaghilew. Agilité. Prouesses. Bondissements... Les cinémas de Nice.

— Nous avons toutes les nouveautés américaines avant Paris, — et les françaises, et les italiennes!...

... Et Grasse, essaimée comme une indolente, d'abord agreste, puis courtisane et bourgeoise, mais qui a laissé s'implanter sur ses courbes fleuries, devant l'horizon de la mer, des usines comme à Saint-Denis.

... Saint-Denis! Paris... Paris... La rue de Lyon... Place circulaire de la colonne de Juillet... Boulevards... Filles-du-Calvaire... Rues... Le Marais. Le Centre...

Et voilà ce qu'il faudrait exprimer de ce retour, par ce matin de printemps... : l'expression des hommes dans la ville. Le printemps, il est banni. Quelques arbres grêles. Mais on sera bientôt contraint par les émanations cancéreuses du goudron, et qui font mourir les jeunes pousses (voyez les Champs-Élysées), d'orner les arbres de feuillages de zinc qu'on repeindra tous les avrils.

Le visage des hommes du matin, dans Paris... Pas un sourire dans les regards, sur les fronts, au repli des lèvres. Pas un gamin qui siffle, pas un promeneur qui baye aux corneilles, pas un chanteur, pas un orgue de Barbarie. Ces gens pressés, affairés, accaparés par une idée fixe, que vient de vomir un métro et qu'avalera une rame de wagons de tramway. Est-ce la peur continuelle d'être écrasés, qui les étreint? L'heure qui les talonne?...

... C'est un matin de printemps... Ils baissent la tête, ils lèvent les épaules, ils sont imperméables à tout ce qui n'est pas l'idée du labeur, le but immédiat... Près de la Bourse, dans ce fourmillement de gens graves, qui causent une sorte d'hallucination, je revois Naples où je débarquais en mai, venant de Marseille, à dix-huit ans. Les degrés des églises étaient remplis de femmes qui entraient causer un instant avec les Saintes et faire une petite station devant la flamme d'une cire... Plus loin, des rieurs levaient le nez vers un balcon où quelque jolie *ragazaza* arrosait des œillets d'une goutte d'eau et les passants d'une grêle d'œillades, après les œillets... La vie était belle. L'air se remplissait des bruits de verroteries secouées des orgues mécaniques et, sur la chaussée, entre les chevaux qui piaffaient, se bousculaient des trombes d'enfants...

Des enfants... Au fait, sur ces trottoirs parisiens encombrés d'hommes sombres, je n'ai pas aperçu un enfant!...

***

Trois jeunes femmes nues. — Un bureau. Machine à écrire. Téléphone. Ampoules électriques tout à cru. Banquette de moleskine. Au cœur d'une porte ouvrant sur une pièce exiguë, le mot : CAISSE, en majuscules noires gravées dans le cuivre. Silence. Silence absolu. On entend grincer, derrière des cartons, la plume que fait courir un individu dont on ne sait à quel sexe il appartient. La face supérieure de son crâne se voit seule, couverte d'épais cheveux demi-longs, comme les portent pareillement filles et garçons.

Accoudé au bureau, humble, un homme du dehors attend, son chapeau à la main, un grand portefeuille usé sous le bras. C'est un homme que la vie a ravagé et qui achève d'user le peu de forces qui lui restent en petites courses odieuses et matérielles pour des indifférents, qui le traitent comme s'il était le dernier des misérables, parce que l'on voit trop combien il n'a pas réussi.

Enfin : l'administration, le bureau, — avec la jeune dactylo vouée par destination aux pilules à base d'arsenic.

... Et sur la moleskine des banquettes faisant corps avec le mur, des jupes ouvertes, la ceinture prête à être enfilée, jupes immenses de satin blanc fragile, brodé de fleurs et, près d'elles, des turbans de mamamouchi, de soie rose, lamée, décorée de grosses perles. L'orient des théâtres, qui va de Georges Barbier, maître en ce genre, prince du costume et du travesti, à Erté.

Au fond de la pièce sévère, — mi-bureau, mi-agence de voyages, qui évoque Londres et plus loin, — où le jour d'un après-midi pendant lequel la pluie menace, joue avec les lueurs crues de l'électricité, — une porte ouvre tout de go sur un petit escalier roide.

Au delà, dans de presque catacombes devinées, une rumeur imprévue, vague et subite dont on ne saurait dire si elle est musicale, si elle provient d'un concert, d'une réunion dans un corps de garde ou sur un chantier.

Puis, soudain, de ces catacombes, à la file, trois charmantes petites femmes de Paris, toutes jeunes, mais surtout complètement nues, ne portant autour des hanches qu'un pagne étroit

couvert de brillants. Visages barrés par une préoccupation immédiate, sans rémission. Bouches cousues. Elles vont vers la banquette et jusque vers la porte qui fait peur et rêver, avec ce mot de six lettres noires sur le cuivre : CAISSE. Devant la porte ouvrant sur le palier de l'escalier, se tient une femme à cheveux gris, non encore remarquée.

Les charmantes petites femmes toutes nues, toutes menues, qui ont la grâce élancée de la jeunesse, mais en ont déjà perdu la fraîcheur, viennent se placer tout droit devant le cercle des jupes posées à l'instant sur le tapis. Le torse demeure nu. Puis elles prennent sur la banquette un miroir ovale, grand comme la main, et s'y regardent le visage, pendant que la femme aux cheveux gris noue des rubans, sans mot dire... et, aussitôt, coiffent les immenses turbans ou le turlutu pointu enroulé de perles grosses comme des noisettes.

L'individu à la coupe de cheveux sans sexe défini, qui fait cheminer une plume sur un invisible papier, n'a pas levé la tête.

La jeune dactylo continue son travail de fourmi, entre l'appareil du téléphone et les tiroirs.

Mais je viens d'apercevoir le visage ou plutôt les yeux de l'homme usé par le sort!... Le « déchet », qui était venu apporter une lettre ou recevoir — pour un autre — de l'argent. Je ne puis dire ce qui, dans ce visage boucané, se lit d'infâme ou de céleste, l'orée de quel obscur paradis s'ensoleille dans ces yeux de l'homme privé de tout, depuis toujours, devant ces filles jeunes, dont la gorge a cette courbe charmante, esquissée, soutenue par une légère ombre bleue, qu'un pareil homme, dont ce fut la destinée d'être méprisé de tous, n'a peut-être jamais vue que dans un musée, un gris après-midi de novembre, sur des toiles de maîtres, qu'on ne saurait palper... Il se fait petit, il se fait plus maigre encore dans ses vêtements couleur de poussière. On croirait qu'il est absorbé par des ventouses intérieures. Son visage rugueux s'est terni encore. Il est comme une tombe sur laquelle on verrait briller deux tisons...

Les trois demoiselles ont pris maintenant trois coussins lamés qu'elles assujettissent derrière elles. Elles n'ont pas desserré les dents, elles n'ont pas levé les yeux. Leurs mouvements ne trahissent aucune fébrilité. J'ai vu, dans d'étroites

cages de verre, au-dessus de voies ferrées qui menaient au bout de l'Asie, peut-être, des hommes silencieux manier sans expression des leviers qui commandaient à des rapides chargés de voyageurs et de trésors. Et, dans d'immenses salles, d'autres hommes qui pouvaient, en tournant une manette, répandre des torrents sur des plaines et donner à des usines lointaines des forces de cent mille chevaux. Ils avaient le visage de ces trois petites femmes des Folies-Bergères, pendant ce simple changement de nudité, entre deux tableaux de la *Revue*.

***

Regards. — Salle de Géographie. Très tôt après dîner, sur le boulevard Saint-Germain que le crépuscule baigne de ses pénombres à travers les feuilles des marronniers poussés dans l'asphalte et qui ne conservent pas leurs feuilles fraîches plus d'un mois. Une sorte de brume légère et diffuse enveloppe la ville. L'humidité à demi tiède, à demi glacée, qui suit les grandes averses fécondantes du printemps. La nature est comme emprisonnée dans une bulle laiteuse. Les peintres ont aimé ces atmosphères, autrefois, dans lesquelles on sent frémir la vie qui s'organise pour procréer. Mais les peintres contemporains dépouillent leur vision de toute atmosphère; leurs constructions se dressent dans un air saharien privé d'humidité.

Salle froide, qui se remplit lentement, sous les frises de noms qui maintiennent le souvenir d'*Americ Vespuce*, de *Bougainville* et de *La Pérouse*, noms qui nous font sortir du cœur des caravelles... A la droite, un écran, vers le plafond. Écran blanc. Public sombre et recueilli dans lequel se mêlent à des hommes mûrs, à des crânes chenus, les petits chapeaux de femmes jeunes, élégantes, qui viennent assister à un spectacle sans rapport avec ceux auxquels elles sont habituellement conviées.

Le Dr J. Comandon a pu révéler, grâce à la collaboration du cinématographe et du microscope, la formation et le mouvement des cellules, des microbes, dans le sang comme dans toute autre partie d'un organisme vivant. On sort de cette séance avec l'espèce de terreur et d'enivrement qui doit

s'emparer de l'esprit des astronomes après avoir longtemps fouillé le firmament. Nous sommes dans notre corps triomphant, douloureux et mortel, une sorte d'univers aussi infini, aussi multiplié que l'autre, que nous ne pouvons concevoir, dont le soleil est le cœur embrasé et la terre un atome dans l'espace, un globule rouge, sans plus d'importance dans l'ensemble que l'un de ceux qui sont charriés dans les veines de tout être vivant.

Je m'excuse. Un profane craint d'employer des termes impropres, il risque d'estropier les mots et de faire sourire les techniciens. Peu importe, lorsqu'il s'adresse à d'autres profanes et ne souhaite que de leur communiquer l'impression d'une chose, qu'il leur est toujours loisible d'aller contrôler par la suite et d'approfondir.

Ce qui reste dans le souvenir, ce que garde la mémoire de ces séances, voilà ce qui compte. Le cerveau digère, il s'assimile et recrée, à son usage personnel, — en conformité avec ses rêves, le cours accoutumé de ses songes, — des aliments nouveaux pour son imagination.

Nous voyons sur l'écran, dans les projections du docteur Comandon, des torrents de sang humain charriant leurs globules rouges. Parmi ces globules, les *leucocytes*, des cellules blanches, sans forme définie, toujours en mouvement, font la police du sang, ils accourent dès qu'un fait anormal se produit, se liguent autour d'un corps étranger pour l'expulser de l'organisme. L'activité de ces noyaux diaphanes, sans forme ni consistance, qui peuvent passer partout, est prodigieuse. Imaginez la place de l'Opéra, un jour de ces calamités publiques qui sous le nom de réjouissances ont rassemblé une affluence considérable d'individus sur un même point. Vous regardez cette agglomération du cinquième étage d'un immeuble. Voici les globules rouges. Mais, qu'un énergumène veuille faire du tapage, des chemins s'ouvrent dans cette foule devant la force armée, les agents de l'ordre entraîneront le coupable, — aux prix de quels efforts! — au milieu des globules rouges, des gens agglutinés, en jouant des coudes. Voici les leucocytes. A voir, c'est merveilleux, c'est sublime. On pense à Dieu. Peut-être pour l'avoir senti plus près de soi. Sans doute croit-on tenir le secret de l'énigme éternelle.

On se penche sur les sources mêmes de la vie... Mais, au delà de ce que nous voyons, la cloison étanche, la porte de fer, demeure aussi impénétrable. Ce *commencement de tout*, que l'homme a depuis tant de siècles abandonné à un Créateur, il doit le lui laisser encore, et sans doute à jamais.

Sang de grenouille, goutte de liquide pris dans l'intestin d'une souris ou d'un rat, microbe du choléra : on croit contempler quelque parcelle agrandie de la voie lactée et percevoir le frissonnement, le pullulement des astres. Des myriades de bacilles s'agitent, au cœur desquels quelque nouvel appareil révélera peut-être, un jour prochain, d'autres mondes fourmillants. Et, partout, même désordre et même ordre rigoureux. Mêmes facteurs nuisibles et mêmes agents... Mêmes *tritozomes* et mêmes *spirochètes*...

Et nous avons vu, autour d'un pistil de narcisse ou de lys, les grains de pollen produire des *ruisseaux* de semence fécondante qui s'écoulent en spirales. Et dans la goutte d'eau, le triton, qui ressemble au lézard, au caïman, et qui n'a que sept millimètres de longueur, nous avons vu le triton, ou plutôt sa femelle, venir pondre ses œufs dans le creux d'une herbe, lever en l'air deux pattes contractées, tandis que, dans un effort douloureux de ses membres inférieurs, elle aidait l'œuf à sortir. La ponte terminée, la bête demeurait un grand instant immobile, dans un silence d'une émotion quasi humaine. Ces travaux rapprochent tout être vivant, dans le même mystère. L'écran nous montre, aidé du microscope, chez tout être vivant, les mêmes attitudes, les mêmes mouvements, — distincts ou invisibles à l'œil nu....

***

Volière. — L'opérette anglaise, et, surtout, américanisée, ne vaut pas mieux aujourd'hui que la *Mascotte*. Je ne sais si elle n'est même pas plus démodée. Ces trémoussements attendus à la fin des couplets, ces figures qui tiennent le milieu entre la culture physique et la danse, ce chassé-croisé des personnages et cette nuée de figurantes, qui viennent esquisser des balancements en se tenant à la taille, qui lèvent toutes la jambe en même temps, paraissent une alternation banale et bien monotone. Il faudrait de temps en temps une

surprise. On l'attend, on la désire, on la souhaite... On croit accrocher, enfin, tout à coup, quelque petit morceau d'humanité... ou d'esprit, — sans être difficile, — mais le mouvement est déjà reparti dans le *fox-trott*, le vague chahut, la chaîne anglaise et de piètres gigues... Et l'on songe que cette opérette se joue depuis deux mille soirs à Londres et partout en Amérique!

Au théâtre de la rue Mogador, c'est une de ces répétitions générales, pendant lesquelles un spectateur qui n'en est pas l'habitué, constate, non sans stupeur, à quel point les Parisiens vieillissent ou ne vieillissent pas. Hélas! lorsqu'ils vieillissent, c'est affreux. Je dis « parisiens » mais, en réalité, vous vous doutez bien que je ne pense qu'aux femmes. Dans ce monde du soir, du soir des théâtres, la beauté, la jeunesse sont tout. Le succès, la considération, le talent même, ne reçoivent d'hommages qu'en raison de l'éclat répandu autour d'une femme par sa jeunesse et sa beauté. Le hasard rapproche ce soir quelques-unes de ces créatures qui avaient tout, qui étaient, il y a quinze ou vingt ans, des reines (on les appelle des *reines*!) de Paris. Elles ont joué de leur chance, de leur succès, de leurs amours. Elles ont quitté leurs proies pour des ombres, — des ombres de vingt ans!... Les amis riches se sont retirés — les rôles aussi, — les emplois ayant changé. A présent, presque toujours en quête d'un engagement, elles viennent voir jouer les autres. Aux soirs de répétitions générales, elles sont toutes là!

Celle-ci, remarquablement belle, pouvait être, dans une pièce à costumes, la maîtresse du Roi-Soleil (on aime à dire le Roi-Soleil)... ou Messaline ou Pompadour. Elle avait pour admirateurs les hommes les plus fortunés de ce monde... J'entends protester derrière moi pour une erreur de places. Je me retourne... Je crois à une ressemblance... Mais non, malgré la nuance acajou des cheveux. Les restes de fourrures ne sont plus que des « garnitures », l'étoffe voyante, qui fait trop d'effet, est déjà fanée, et n'est pas ce que doit porter, cette saison, une femme, hélas! élégante. Et le collier de perles... Ah! le collier de perles, toutes les femmes en portent, et d'immenses, et d'une grosseur!... Mais l'œil ne s'y trompe point. Et, pour celles-ci, serait-il permis d'hésiter?... Cependant, le profil, qui s'est comme allongé dans la partie médiane et

empâté avec le menton, le profil est encore divin, avec son bel œil noir, sur lequel la paupière déjà s'appesantit... Mais on dirait qu'au lieu de cette royale insolence indolente de fauve, que prennent ces jeunes femmes, belles et adulées, et habituées à ce que les volontés plient devant elles, et que nous connaissions, on dirait que Junon s'efface un peu en passant et s'excuse... — De quoi?... — D'avoir été belle!

Et cette autre, dont la taille était flexible, trop mince, et qui était originale jusqu'à la cruauté, jusqu'au défi, avec, dans le cœur, plantée comme dans un pot de terre rouge, une fleur de myosotis... Son nom brillait sur les façades des musics-halls et des théâtres où elle jouait. Son nom, longtemps, on respirait, à l'entendre, cette espèce d'haleine desséchée que produit le gaz et qui s'élevait des rampes et des arceaux de plein air des *Ambassadeurs*. Les cheveux étaient courts, mais bouffaient autour de la tête; la bouche, pourpre, fendue sur des dents éblouissantes, riait, énervée, tandis que deux grands yeux bruns, allongés par le bleu gras jusqu'aux tempes, disaient on ne sait quelles nostalgies d'un ciel de couvent par-dessus des harkas de Bédouins. Que de diamants, que de perles, — jadis!.. Et de plumes sur la tête, défrisées, immenses, qui s'en allaient effleurer, aux frises des petites scènes..., la sensibilité des spectateurs. Ce nom symbolisait l'impudeur et les ingénuités d'une petite fille... Toutes les plumes de paons! — et les jambes les plus audacieuses, dans des bas qui n'étaient point semblables, dont le tulle s'ajourait, dentelé, comme la peau d'une grenade s'entr'ouvre sur la pulpe humide et rose du fruit. Et des bijoux volés, perdus; des chaînes de diamants engagées à Londres et qui pesaient à Paris, si lourd, sur ces charmantes épaules bistrées... Après avoir créé la mode pour les autres, voici qu'on a voulu suivre celle de tout le monde, se raser la nuque... le masque s'est alourdi, les épaules sont larges...

Et cette autre encore, qui fut reine de l'opérette, qui m'a charmé, lorsque j'avais douze ans, à ma première soirée à la *Gaîté*, dans je ne sais quelle féerie, où elle dansait sur la corde et égrenait des notes d'une légèreté..., des roucoulements qui avaient le fondu et le brillant de ce que nous admirions à la campagne, chez les colombes, et qui, déjà, nous faisait rêver...

Ce haut balcon, ce soir, me fait penser aux barres qui

traversent le cintre des volières, où les plus vieux oiseaux viennent faire semblant de dormir, avant l'heure, dans la pénombre du toit,... pendant qu'en dessous d'eux, les jeunes continuent de lancer des trilles et de s'égosiller devant le printemps passager.

On part au premier entr'acte. Ah! les demoiselles de *No, No, Nanette,* peuvent lever la jambe pendant deux actes encore, « on n'a plus le cœur à ça », comme disait ma nourrice.

Le théâtre est décevant. Mieux vaut n'y aller qu'aux soirs anonymes des dixièmes ou cinquantièmes représentations. Les inconnus ne nous semblent jamais avoir eu que l'âge qu'ils ont. Leurs disgrâces ne nous oppressent point. Elles nous semblent même pittoresques. Nous ne voyons point s'intercaler d'anciens clichés entre eux et nous. Certaines femmes de théâtre mettent longtemps à atteindre trente ans. Puis elles s'y maintiennent avec une volonté surprenante, une bonne grâce inouïe, mais, dès qu'elles paraissent leur âge véritable, le temps ne se laisse plus apitoyer, — et ces mêmes adorables créatures, qui avaient mis trente ans à gagner dix années, franchissent les autres années comme les chevaux sauvages que les romantiques se plaisaient à évoquer s'enfuyant aveugles, à travers les steppes, vers le soleil couchant...

***

VERNISSAGE. — L'air perdu des QUELQUES Parisiens que l'on croise au *Vernissage* est bien symptomatique. Les choses ne sauraient demeurer longtemps en l'état où nous les considérons. La peinture est devenue tellement inférieure, au Salon, qu'on éprouve plus d'agrément et d'intérêt à suivre les galeries de n'importe quel grand magasin ou bazar. Ce Salon n'est plus qu'une sorte de Foire de la toile peinte, médiocre, vulgaire, hors du temps et des mœurs, écœurante de banalité et de fadeur, où le navigateur harrassé ne trouve pas à faire halte. Les deux Sociétés qui ont fusionné, après un long divorce, et ne gardent plus que le vieux titre de *Salon,* doivent procéder d'urgence à une remise en ménage plus complète, et ensuite ne songer qu'à éliminer une quantité d'exposants, telle, à première vue, que, si l'on n'écoutait que

la voix impitoyable de la Vérité, tout le Salon de cette année tiendrait à l'aise dans l'Orangerie des Tuileries.

Les Parisiens médisent beaucoup de la province. Ils ont tort. Sans elle, Paris serait depuis longtemps plus mort que Bruges ou Venise. La province lui apporte un sang nouveau et sain. Le jeune provincial se façonne à la fréquentation des milieux parisiens, il s'y instruit, s'y affine et rien n'est plus *parisien*, les trois quarts du temps, que ce qui n'est « parisien » que d'origine provinciale. Telles grandes couturières, qui créent le goût pour le monde entier, sont originaires des Pyrénées ou de l'Auvergne; tels dessinateurs, qui font la grâce des revues, viennent de la Loire ou de l'Yonne; tels écrivains, d'un sexe ou de l'autre, dont les écrits passent pour exprimer le plus directement la vie et la corruption de Paris, sont de la Garonne ou de la Marne. Et je ne parle pas des vedettes, des étoiles de la scène, de celles qui sont de Syracuse ou d'Alger, de Marseille, d'Angers, de Lille ou de Bruxelles...

Mais il existe je ne sais quel air provincial, entre certains murs humides, traversés des sonneries d'angélus et de vêpres ou du seul brouhaha des matins de marché, une province qui prie, mange, cancane et se préoccupe de politique, sans besoin d'absolu, sans désir de nouveau... Dans une maison, à la façade obscure, à l'entrée d'une chambre ouvrant sur un jardin, une jeune fille fait de la peinture... Cette jeune fille peut aussi bien être un garçon, ce qu'elle peint, ce qu'il peint, n'en est point meilleur. Eh bien, voilà c'est ce genre provincial de peindre que l'on trouve le plus au *Salon* même lorsqu'il est exécuté entre l'Avenue de Villiers et la gare Saint-Lazare ou aux alentours des paroisses Saint-Vincent-de-Paul ou Saint-Etienne-du-Mont. Il y a une manière de voir les choses qui est niaise, qui manque d'horizon, qui est sentimentale comme une romance d'atelier, qui est petite, bêtasse... Il existe une façon de peindre, avec les doigts maniant le pinceau comme un porte-plume, qui est molle, fade, mièvre. Il faut peindre avec le poignet. C'est le poignet qui doit imprimer le mouvement, le grand mouvement, et les doigts ne sont là que pour maintenir le pinceau, à l'extrémité de ce poignet.

Mais on en écrirait sur la peinture, pendant des mois, sans profit pour personne, probablement, car il semble que les choses

suivent un cours que rien ne sait ralentir ou modifier et que les mêmes effets se retrouvent d'une manière de décadence, dans toutes les formes de l'activité, de la pensée et de l'art.

De Lobre à Van Dongen, — tel pourrait être le titre de ce Salon pour un critique, — si j'étais critique *d'art*, ce que la Providence me garde de devenir jamais. Ce rôle et ce titre semblent aussi prétentieux que vains, superficiels et inutiles, lorsqu'ils ne s'accompagnent d'aucun autre — et c'est un aveu d'incapacité à rien produire d'original, qui devrait y faire renoncer tout homme fier...

De Lobre à Van Dongen, du Secret de l'Art perdu, à l'étourdissante improvisation de ces chefs-d'œuvre sommaires, dont l'œil veule et fatigué de nos contemporains se satisfait. Ce qui ne veut point dire que je n'éprouve un plaisir — un plaisir peut-être coupable — devant ces grandes effigies de femmes, par Van Dongen, qui semblent émerger des profondeurs des mers chaudes et ruisseler encore des ondes qui les enfantèrent, aux soleils de l'électricité. Tout est factice, éclairage, maigreur voulue, splendeur des parures et des ornements... Et nous goûtons à ces toiles l'énivrement que procure aux accords des jazz, un soir de champagne et de poussière levée des tapis, dans des maisons de nuit. Ce sont des paradis lointains artificiels; mais, des paradis tout de même et, si ce grand diable barbu de Van Dongen, aux paupières rosies par le feu des ampoules, est un mauvais ange, — c'est un ange tout de même.

*** Lobre. — Le grand attrait de ce salon, pour qui aime la peinture, nous est offert par M. Maurice Lobre, qui avait rarement exposé des toiles de dimensions pareilles, ni réuni un ensemble aussi harmonieux et aussi parfait. Lorsque je venais regarder les toiles de Lobre, un peintre, — je vis bien que c'était un vieux peintre, à ses gestes, — et qui prenait sa femme par le bras, lui disait : « ... Et tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir, toute la science qu'il y a là ! » Le peintre de Versailles n'a jamais donné plus large mesure de son talent que dans ce *Salon de la Guerre*, dont les vastes proportions, à l'entrée de la Galerie des Glaces, la somptuosité excessive, l'ensemble des marbres, des bronzes dorés, des miroirs, sont reproduits avec une fidélité où nul ne trouverait de négligence ou de faiblesse. Tout est là, brillant, luisant, resplendissant, des cristaux des

lustres à l'étendue des parquets, tout est à sa place, et, cependant, rien ne se nuit, rien ne distrait l'œil de l'ensemble un seul instant, et, pourtant! Quelles corniches quelles plinthes, quelles rondes bosses et quel portor et quel sarrancolin... Le faste, la splendeur ont donné là leur dernière expression. Depuis, l'homme ne pouvait rêver davantage. Il touche assez promptement ses limites en toutes choses; il les effleure bientôt de l'extrémité des doigts, dès qu'il allonge un peu trop le bras.

Dans la toile intitulée *Instruments de Musique*, les grands hollandais dans leur manière n'ont sans doute pas été plus loin que M. Lobre. Baudelaire, s'extasiant, — avec quelles justes raisons, — sur une toile d'Eugène Delacroix : *l'Enlèvement de Rébecca*, je crois, dit que : « dans presque tous les peintres qui ne sont pas coloristes, on remarque toujours des vides, c'est-à-dire de grands trous produits par des tons *qui ne sont pas de niveau*, pour ainsi dire; la peinture de Delacroix est comme la nature, elle a horreur du vide. » Ces lignes de Baudelaire pourraient s'appliquer à la maîtrise de M. Lobre.

Une rétrospective de Charles Cottet, décédé l'an dernier. Quelques toiles d'un voyage en Espagne, Ségovie, Avila, Cordoue, semblent lourdes. Pourtant, Charles Cottet demeure l'un des peintres marquants de la *période bretonne*, qui va de 1890 à 1910. Nous sommes à la *période Provençale* et *Africaine* : Charles Cottet voyait sombre. Ses ciels y gagnent au crépuscule des verts d'une intense clarté. Mais on sent là une sorte de procédé, de métier assez restreint, robuste mais grossier, qui manque de souplesse. Un artiste comme Cottet est venu en réaction contre l'impressionnisme. Mais les impressionnistes avaient apporté un air dans la peinture, qui manque ailleurs. Les toiles de Cottet semblent peintes (et sans doute le furent-elles) dans l'atelier, d'après des croquis, au retour d'un voyage. Ce sont presque des décors de théâtre. On n'y sent plus la vie.

*** Forain. — Les trois toiles de Forain suffiraient, comme celles de Lobre, à illustrer le Salon. Tout ce qui manquait à Cottet, le talent de Forain en déborde. Ce ne sont plus ces sortes de mannequins, bourrés de chiffons et enluminés, qui semblent évadés d'un musée de roulotte pour marins ou bergers, ces sauvages effigies massives de Cottet, pittoresques mais tellement conventionnelles,

engourdies dans le sommeil des coulisses et des musées.

Forain, d'un trait imprévu, fixe une expression humaine, intense. Ces gens vivent et ne cesseront point de vivre et, lorsqu'ils se trouvent aux prises avec quelque banale nécessité, lorsqu'ils accomplissent quelque action ordinaire, ils touchent aux grands problèmes éternels, au mystère de la vie.

Ce qui reste d'un artiste, évoque, et c'est bien banal de l'exprimer, une scène renouvelée de Molière. La veuve a les yeux humides encore, mais pour n'être point gênée pendant l'inventaire des toiles et des dessins de son mari, elle a accroché le chapeau et le voile noirs à l'angle d'une toile; deux experts sont là qui soupèsent les lithographies ou des dessins... Le disparu est présent, on raconterait sa vie, — sa vie passée à lutter pour procurer à cette femme un peu de bonheur, à cette femme restée là, la dernière... sur le trésor. Mais ceci est du domaine de la psychologie. Dans la forme picturale, jamais Forain n'a fait mieux. Il y a là, l'œuvre d'un grand peintre; certain bleu de carton à dessin, quelques indications de couleur donnent à ce petit drame déchirant et qui n'est qu'une scène de comédie, une valeur incomparable.

... Après avoir vu bien des portraits et des portraits aux deux Salons, bien des petites bourgeoises affublées de tulles et assises dans des fauteuils réservés pour altesses à une garden party et figées dans un sourire de chromo, après tant de virtuosités de mauvais aloi, il me semble que l'on s'arrête devant le *portrait de Madame T.*, exposé par M. Jean-Pierre Laurens, comme devant la seule manière d'exécuter un portrait qui puisse satisfaire, en dépit des modes et manières de peindre, Van Dongen ou lui...

Et, après tant de milliers de toiles, au milieu desquelles nous ne conservons guère que le souvenir du *Travail à Paris*, la grande décoration de M. Henri Martin, qui a pris pour cadre à ses terrassiers au labeur, la place de la Concorde — ou, les petits portraits, si expressifs, si vivants, de M. François Guiguet, qui ont un air tellement modeste et dont le métier est d'une si rare perfection... Après tant de toiles, brossées de chic, convenues, inspirées par la mode, nous nous demanderons en vertu de quel prodige, vraiment, nous n'en avons pu découvrir d'autres, cet après-midi de *Vernissage*.

*** — Et nous évoquons ceux de jadis, — il n'y a pas tellement longtemps encore, — où l'on s'écartait pour faire cercle autour de quelque belle Sociétaire, qui passait en soulevant une rumeur d'admiration; où l'on se montrait Carolus Duran, aux revers de satin, à la barbe blanche soignée, qui s'appuyait sur une canne précieuse; où l'on courait,... pour apercevoir Coquelin; où Robert de Montesquiou se drapait dans un manteau gris et pérorait longuement, avec esprit et furia, mais en glapissant, devant les toiles de ses peintres préférés...

Où l'on voyait saluer, comme dans les romans mondains, des ambassadeurs et des princesses; où passaient, je les ai vus (un jour que j'étais entré un instant à un de ces vernissages de la *Société Nationale*, avec Marcel Proust), Anatole France et madame Arman de Caillavet, longeant les cimaises, sans s'arrêter souvent. Pourtant M. France faisait halte devant quelque ouvrage qui lui paraissait délicat, tandis que madame Arman, telle que l'a peinte madame Pouquet, demeurait à l'écart, impatiente et débonnaire... Le même jour, nous retrouvions Réjane et Porel et Rodin avec Mirbeau; et Rochefort croisant Clémenceau; et madame Madeleine Lemaire, suivie d'une cour d'amis, parmi lesquels on apercevait Clairin, qu'on appelait *Jojotte*. Et mademoiselle Louise Breslau qui parlait avec M. Degas et Bartholomé... Et l'on avait vu passer, fluide, délicieusement svelte, d'une blondeur cendrée, avec un sourire qui était comme l'esquisse refoulée d'une douleur, madame Bartet... Puis, Jean Lorrain, vêtu d'un complet couleur de bois de rose et qui portait aux doigts des moissons d'opales et de turquoises, montées par Lalique, une cravate qui semblait nouée par Boldini, une canne terminée par une grenouille de jade et un véritable chou d'œillets à la boutonnière...

Des groupes fusionnaient, puis reprenaient leurs cours. On entendait des exclamations, des bonjours, des adieux... C'était, — passagère, une, après d'autres! — une fête de Paris. Certains avaient déjeuné chez Le Doyen, les autres allaient goûter dans un des premiers palaces... Et, à la Sculpture, en s'en allant, on retrouvait encore des groupes. La Gandara vêtu de noir, avec des cheveux cirés, de grands yeux glauques bordés de cils épais, dont Alphonse Daudet disait, aux débuts de

Gandara, « ses yeux de valse mexicaine ! »... M. Camille Groult, accompagné d'Helleu ou de quelque passionné, comme lui, du XVIIIe siècle et qui rentrait trouver dans son hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, autant de Watteau, de Fragonards, d'Hubert Robert, de La Tour et de Perronneaux, de Turner ou de Thomas Lawrence qu'il avait vu de Cazins ou de Carrières et de Raffaëllis au Salon.

... Et, si je disais qu'aujourd'hui, — deux amis exceptés, — je n'ai pas aperçu, en deux heures, un seul visage sur lequel mettre un nom ! Me croirait-on?

***

Modes. — *Nana*, de Zola, à l'écran : l'attrait de ce qui peut offrir l'image d'un temps passé, avec des grâces renouvelées et des tentatives dont l'imprévu, les hardiesses, ont autant de chances de décevoir que de ravir. Mais nous faisions crédit au réalisateur de ce film, M. Jean Renoir. Son père, le grand Renoir, a peint (peut-être plutôt après 1870 qu'avant), des femmes aux toilettes aujourd'hui tellement évocatrices, que cette interprétation ne pouvait manquer de nous satisfaire, au moins, dans bien des passages. Et puis, nous attendions celle qui incarne *Nana*, dont une revue allemande avait récemment reproduit une photographie dans le film que l'on présente au *Moulin Rouge*, dans le privé, cet après-midi.

On peut adresser à cette interprète nouvelle quelques reproches sur son maniérisme. Et, si j'en parle immédiatement, c'est pour expédier plus vite cette critique, que j'ai entendu formuler et auquel maints spectateurs, par la suite, ne résisteront pas. Ceci dit, reconnaissons la personnalité de madame Catherine Hessling. Elle évoque, dans *Nana*, Manet retouché par Outamaro. Une artiste japonaise, qui connut la gloire en 1900, Sadda Yacco, que Jean Lorrain, Mendès et, d'ailleurs, tous les artistes d'alors portèrent aux nues, semblait user de procédés analogues. Elle revint plusieurs années après et ne connut plus même enthousiasme. J'étais très jeune et n'ai pas oublié, cependant, l'expression d'angoisse de ce visage, les convulsions de sa mort, et, dans un teint blafard, les yeux qui semblaient vidés entre les traits

vigoureux des cils. Madame Hessling a ce don, précieux au cinéma, d'un regard extrêmement clair qui, sous l'empire du plaisir ou de l'affolement, pâlit dans l'orbite cernée des paupières. Ce regard étrange, évoque avec une même intensité, l'horreur ou la sérénité. Madame Hessling est de ces artistes qui n'oublient jamais un instant leur personnage, qui le projettent, dans un effort continu, hors d'eux-mêmes. On a l'impression d'une force tendue, qui se dépense sans une inégalité ni une indifférence. Il est difficile d'imaginer travail plus étonnamment exécuté d'un bout à l'autre. Peut-être l'effort nuit-il parfois à l'émotion? Il est toujours assez facile de critiquer. Mieux vaut dire tout de suite qu'on aime ou non. Madame Hessling est au cinéma une sorte d'objet d'art, un peu trop japonaisement exécuté si l'on veut, dans le fouillé du détail, mais qui offre aussi au spectateur, cette impression de sécurité qui nous est si rarement donnée. Ses jambes semblent longues et d'une rare finesse, ses mains ont des doigts effilés, sa taille est souple; ce n'est peut-être pas la caillette blonde que Zola rêva; elle est plus de nos jours, que de ceux évoqués par le romancier. Mais, dans un ouvrage déjà ancien, une interprète moderne paraît toujours plus de son temps que de tout autre et c'est un reproche qu'on aurait mauvaise grâce à lui adresser.

Quel amusement pour les yeux que ces modes de la fin du Second Empire! Aux accords du *Beau Danube Bleu*, certaines scènes du Bois de Boulogne et du Grand Prix ont le pittoresque des Stevens. On voudrait y avoir assisté, — dans une vie antérieure et consciente. La réalisation de M. Jean Renoir, à la scène du bal public, particulièrement, nous a évoqué des toiles de son père, celles de la collection Caillebotte, au Luxembourg. Devant ces contemporaines, vêtues de modes d'il y a moins de soixante ans et qui paraissent aussi lointaines déjà, que si elles dataient de la Régence ou des Valois, l'esprit est tout naturellement amené à faire des comparaisons avec la forme actuelle des robes, leur excessive simplicité, leur absence de manches, de traînes et de leur diminution d'ornements... A la première constatation nous n'y gagnons et n'y perdons rien. Le mystère des modes, c'est que, vêtue à la manière de 1867 ou de 1926, une femme reste une femme.

La plupart obéissent à un sentiment qui trahit une extrême mobilité du cerveau. Elles se laissent inspirer par des fournisseurs dont le premier but est de les contraindre à la dépense, en modifiant les détails marquants de leurs robes, tous les six mois. Il existe, en marge, des femmes qui, heureusement, échappent à la contagion de la mode. Peut-être en sont-elles empêchées par des raisons matérielles ne supportant point d'accommodement. Elles font quelque sacrifice, dans quelques centimètres de longueur de jupe, par exemple... Mais elles ne sont pas hantées par ce continuel besoin de saisir sur leurs semblables les indices d'une orientation nouvelle. Combien deviendrait plus attirante, pour les hommes, d'abord, et pour d'autres femmes, ensuite, la conversation, si certaines jeunes et jolies femmes n'étaient point si préoccupées de chiffons!

Mais nous voici loin de *Nana*, de ses poufs, ses tournures, ses petits « jockeys » de velours, ses chapeaux perchés sur la tête, que porte avec tant de grâce, madame Hessling, au visage blafard, à la lèvre découpée dans le blanc gras, comme un cœur sur une carte à jouer.

Un ami, qui est un as des *producers* (!) du cinéma, pour parler le langage de ce monde — car c'est tout un monde! — me dit que les acheteurs américains n'ont guère *marché* pour l'achat de ce film..., qui a dû coûter près de quatre millions à établir... Cette somme n'est pas exagérée. Elle est, cependant, considérable. Alors, mon interlocuteur me parle d'un *Bonaparte*, qu'on *tourne* depuis deux ans, qui en est à son quinzième million — et dont les épisodes ont causé tant de victimes qu'ils ne se *tournent* plus qu'avec infirmerie et médecins dans la coulisse...

ALBERT FLAMENT

LA CRISE ANGLAISE

La grève générale a éclaté en Angleterre au début du mois de mai. Elle a pour cause initiale un conflit entre les mineurs et les propriétaires de mines à propos des salaires, et elle a donc d'abord un aspect industriel et proprement britannique. Mais, par suite de son extension et de l'intervention du syndicalisme d'outre-Manche tout entier, elle a pris l'ampleur d'une crise sociale qui ne touche pas la Grande-Bretagne seule et qui intéresse toutes les nations. Les événements d'Angleterre constituent une phase importante de la lutte entreprise en tous pays par les forces syndicalistes et révolutionnaires contre l'État traditionnel et contre la société telle qu'elle est présentement constituée.

C'est en juillet 1925 que les difficultés ont commencé en Grande-Bretagne à propos de l'industrie houillère. La situation dès cette époque était critique. Si l'on avait établi les salaires des mineurs selon le rendement économique des mines, beaucoup d'exploitations auraient été appelées à disparaître : la main-d'œuvre indispensable ne pouvait pas vivre sur certaines exploitations. D'autre part, il était non moins indispensable de maintenir le chiffre élevé de la production anglaise pour maintenir le marché des frets. La faiblesse des cours du fret est un des facteurs les plus sérieux du déficit de la balance des paiements de l'Angleterre, sans compter que l'Angleterre ne peut pas renoncer à sa puissance maritime. Le problème consistait donc à ajuster la nécessité d'une production élevée avec les conditions de prix sur le

marché extérieur, tout en conservant des salaires d'une efficacité suffisante. La solution du problème charbonnier était évidemment de faire baisser le coût général de la vie, au prix même d'une crise générale plus ou moins brutale. Le Gouvernement anglais n'a pas osé alors s'engager dans cette voie. Il a préféré pratiquer un dumping excessif à l'exportation au moyen d'une subvention aux sociétés minières pour la période qui allait du 1er août 1925 au 30 avril 1926. Cette subvention avait pour objet de garantir le taux des salaires en réservant aux sociétés un bénéfice suffisant par tonne extraite. Du 1er août au 31 décembre 1925, la subvention a été moyenne, puis elle a été croissant. Grâce à cette subvention, le prix de la tonne à l'exportation a pu être abaissé et c'est ce qui a permis le redressement des ventes à l'extérieur. Mais c'est l'État, ce sont les contribuables qui supportaient les frais.

La date du 1er mai était donc fatidique. C'est à ce moment que le problème ajourné en juillet 1925 devait être réglé. Les huit mois durant lesquels la subvention était payée devaient être employés à étudier à fond la question. Une Commission royale disposait de ce délai pour faire une enquête et pour rédiger un rapport dont les conclusions étaient destinées à faciliter une entente entre les mineurs et les Compagnies. Ce rapport dont le Gouvernement a accepté les termes a joué un grand rôle dans les négociations qui ont précédé la grève. Il a été publié le 11 mars, en un volumineux Livre bleu, et tous les membres de la Commission royale en ont approuvé à l'unanimité la rédaction. Quel était son contenu?

Il commençait par indiquer en termes très rigoureux la valeur pour la Grande-Bretagne de son industrie houillère. « L'importance suprême de l'industrie houillère, est-il dit, et du rôle qu'elle joue dans la vie économique et sociale de notre pays est un lieu commun et il est inutile d'y insister ici. A l'exception de l'agriculture, qu'elle suit de près, elle emploie plus d'ouvriers que n'importe quelle autre industrie, et le nombre de ceux qui en dépendent directement n'est pas inférieur au douzième de notre population. Elle est la base de nos industries du fer et de l'acier, des constructions maritimes et mécaniques et, à la vérité, de toute notre existence industrielle. La valeur de son produit approche de 250 mil-

lions de livres sterling. Elle fournit le dixième, en valeur, et les quatre cinquièmes, en volume, de nos exportations. En fournissant à la marine marchande de fortes cargaisons à l'exportation, elle diminue les frets d'importation des denrées indispensables à nos besoins vitaux. » Il expliquait ensuite les causes de la crise. En ce qui concerne la situation actuelle, la Commission l'attribue à la dépression générale qui atteint presque tous les pays d'Europe, à une offre plus considérable que la demande, résultant de l'approvisionnement des clients, du développement de nouveaux bassins houillers et de l'usage croissant de succédanés; puis, à un moindre degré, à la concurrence des pays producteurs de charbon, notamment de l'Allemagne. Les autres causes de la situation regrettable de l'industrie sont que, alors que les prix du charbon ont diminué dans tous les pays, les salaires en Angleterre sont restés au niveau fixé quand l'industrie était prospère (en 1924 où les mineurs, trompés par la prospérité artificielle due à l'occupation de la Ruhr, ont cru à la durée de cette prospérité); que les prix de revient sont augmentés du fait qu'il faut aujourd'hui sept mineurs pour produire autant que six mineurs produisaient avant la guerre; que la journée de travail est de sept heures au lieu de huit; qu'il y a trop de mineurs dans les mines. Le fait dominant de la situation est que, dans le dernier trimestre de 1925, si l'on fait abstraction de la subvention, 73 p. 100 de la production du charbon a été fait à perte. C'est ce qui fait dire à la Commission qu'il faudra fermer un certain nombre de mines et lui fait ajouter : « Nous sommes arrivés à regret, mais sans hésitation, à la conclusion que les frais de production, étant donné les heures de travail et les salaires actuels, sont plus considérables que l'industrie ne peut le supporter. » Une longue partie du rapport est ensuite consacrée à indiquer les grandes lignes d'une réorganisation future.

Le Rapport était beaucoup plus discret au sujet des moyens qui devaient mettre l'industrie houillère en état de fonctionner, lorsque la subvention prendra fin et pendant la période de transition qui durera des années. Il déclare cependant que la subvention est une mauvaise chose; il propose une réduction temporaire des salaires et l'abandon par les Com-

pagnies de leurs bénéfices; mais sur ces points, sauf sur la subvention, il est moins précis que sur les mesures de réorganisation. Il ne faut pas continuer la subvention, dit la Commission qui développe son opinion : « A notre point de vue, le principe est faux. Si, dans une industrie quelconque, il s'élève un différend à propos des salaires et s'il y a une lacune entre la somme que les employeurs sont disposés à payer et la somme que les employés consentent à recevoir, ou bien si la demande diminue et qu'une surproduction entraîne une baisse des prix et une exploitation à perte, il est mauvais que la lacune soit comblée ou la perte compensée en recourant au Trésor national. Il est inadmissible que les travailleurs d'une autre industrie soient imposés afin de fournir des bénéfices aux employeurs ou de maintenir le niveau des salaires de l'industrie embarrassée. » Puis, à propos de la situation immédiate et des salaires, le rapport déclare que, si les heures de travail sont maintenues telles qu'elles sont à présent, il est indispensable qu'il soit fait une revision « du pourcentage minimum ajouté au salaire-base » fixé en 1924 dans un moment de prospérité temporaire. « L'industrie est menacée d'un désastre et la réduction des frais d'exploitation que l'on peut réaliser de cette façon est essentielle pour la sauver. Le pourcentage minimum n'est pas un *salaire minimum* au sens propre du mot. Les salaires des ouvriers les moins payés seront sauvegardés par des allocations de subsistance. Les réductions que nous avons en vue laisseront encore les Compagnies sans bénéfices adéquats dans certains bassins et sans bénéfice aucun dans la plupart. » Tout en ne conseillant pas une prolongation des heures de travail, la Commission dit que si les mineurs de leur plein gré désiraient une prolongation, le Parlement l'autoriserait sans doute. Sur la question des salaires en général, la Commission estime qu'il est essentiel que, comme toujours auparavant, les salaires varient dans les divers districts, mais elle déclare être très fermement d'avis que le système des accords nationaux doit être maintenu, comme cela se fait dans toutes les industries britanniques importantes.

La Commission en terminant recommandait que, pour arriver à un règlement de cette question, des représentants des mineurs et des représentants des Compagnies se concer-

tent pour arriver à un accord général et ensuite pour arriver à des accords particuliers. La revision du pourcentage minimum préservera de la ruine immédiate l'industrie houillère, dit encore le Rapport, mais il semble inévitable qu'il faudra fermer un certain nombre de houillères. Cela peut rendre nécessaire le transfert d'une région à une autre d'un nombre considérable d'ouvriers, et la Commission conseille au Gouvernement de prendre d'avance les mesures nécessaires et de fournir les sommes qu'il faudra pour ce transfert. Il fallait aviser sans retard puisque la redoutable échéance du 30 avril était proche. Le Rapport ne donnait en réalité aucune indication pratique, mais il permettait la conversation entre les mineurs et les Compagnies.

***

Dès le 11 mars, M. Baldwin convoqua les représentants de l'Association minière et ceux de la Fédération des Mineurs et insista auprès d'eux pour qu'ils fissent une étude approfondie du rapport. Le 24 mars nouvelle convocation, par le Premier ministre, des représentants des Compagnies et des mineurs, auxquels il fit connaître les décisions prises par le Gouvernement après une étude et une discussion prolongées. Le Gouvernement, disait M. Baldwin, a examiné très soigneusement le Rapport et les conclusions de la Commission royale. Les conclusions auxquelles est arrivée la Commission ne sont pas sur tous les points en harmonie avec les vues du Gouvernement, et certaines de ses recommandations contiennent quelques propositions auxquelles, prises séparément, on sait qu'il est opposé. Néanmoins, comme le rapport de la Commission est unanime et qu'un règlement général est nécessaire, le Gouvernement, pour sa part, est prêt à prendre telles mesures qui dépendront de l'État pour donner effet à ces recommandations, à la condition que ceux qui appartiennent à cette industrie — et à qui il incombe avant tout de décider — consentiront à accepter le Rapport et à exploiter l'industrie sur la base des recommandations de la Commission. De leur côté les Compagnies acceptaient sans enthousiasme, mais

dans l'intérêt général, les conclusions du Rapport. Les mineurs remarquaient que les Compagnies voulaient laisser les districts régler les salaires et déclaraient que tout arrangement amiable serait bien difficile.

C'est le 13 avril que la Fédération des Mineurs a fait connaître les résultats de l'examen approfondi auquel elle s'était livrée. Elle a publié un rapport, comme avaient fait les Compagnies, et discuté les conclusions du rapport et les observations des Compagnies. Le ton du mémoire des mineurs était modéré; il était précédé d'une déclaration préliminaire, dans laquelle il est dit que les mineurs approuvent un certain nombre des recommandations de la Commission et accueillent avec satisfaction la déclaration que la réorganisation de l'industrie s'impose; et qu'en vue de l'urgente nécessité d'un règlement pacifique, la Fédération estime qu'elle doit faire connaître son attitude envers les propositions de la Commission et en particulier insister sur ce point « qu'aucun règlement ne lui sera acceptable qui ne fournira pas un salaire au moins suffisant pour permettre aux mineurs de jouir d'un niveau d'existence convenable assuré ». Avant de livrer au public ce mémoire, les représentants de la Fédération l'avaient remis aux représentants des Compagnies. Il y eut une courte conversation au cours de laquelle les représentants des mineurs donnèrent à entendre que si, comme les Compagnies et comme le Gouvernement, ils acceptent le rapport dans l'intérêt de la paix et du maintien de l'industrie, il est trois points sur lesquels ils ne pouvaient céder, conformément à une décision de la conférence des délégués des bassins houillers tenue le 9 avril. Ces trois points étaient les suivants : 1° Il ne sera consenti à aucune proposition tendant à prolonger la journée du travail; 2° Le principe d'un accord national des salaires, avec un pourcentage minimum national devra être maintenu fermement; 3° Étant donné que les salaires sont déjà trop bas, nous ne pouvons consentir à aucune proposition tendant à les réduire.

Dès lors, il y avait peu de possibilités d'accord. Cependant le Comité industriel des Trade-Unions, le conseiller des mineurs, exprimait l'opinion que la Fédération devrait continuer les négociations avec l'Association minière pour tâcher

de s'entendre sur le rapport et de réduire au minimum les points de divergence. C'est que les Trade-Unionistes autres que les mineurs n'éprouvaient aucun désir de voir éclater une crise qui devait entraîner forcément une grève générale. Le défaut de combustible menaçait de chômage la plupart des industries. L'idée d'un grand conflit faisait hésiter une grande partie du monde travailliste. La Fédération des Mineurs était moins conciliante. Jusqu'à la dernière minute, des négociations actives entre mineurs, Gouvernement et propriétaires se sont poursuivies. M. Baldwin, au cours de la semaine, s'est efforcé d'empêcher la rupture qui paraissait imminente. Les préavis, stipulant les conditions auxquelles les propriétaires offraient le travail dans chaque district à partir du 1er mai avaient montré ce que signifierait la renonciation à un accord national et l'adoption des accords locaux. La résistance des mineurs n'avait pu en être que renforcée. L'alternative proposée par les propriétaires devant cette résistance à la diminution des salaires était l'augmentation des heures de travail, le retour à la semaine de quarante-huit heures. Là encore les mineurs refusaient. On a pu croire néanmoins jusqu'à la fin que les mineurs reculeraient devant la responsabilité d'une grève. Sans doute avaient-ils tout préparé pour s'assurer des alliés et parmi les mineurs du continent, et parmi les syndiqués britanniques de l'Alliance Industrielle, et parmi les membres du Congrès des Trade-Unions.

Les délégués de districts avaient été convoqués à Londres, au cours de la semaine. Mais on espérait que le Gouvernement, cédant encore une fois, comme il avait cédé en 1925, et par crainte d'éviter une rupture, accorderait de nouveaux subsides renouvelables par semaine pour permettre aux conversations de continuer. M. Baldwin, prêt à cette dernière concession, ne voulut cependant s'y résoudre que si l'accord était en bonne voie, si les détails seuls en étaient à régler. Le 30 avril au soir aucun progrès n'avait été réalisé. C'était donc la cessation du travail. L'Angleterre se trouvait en face d'une des situations économiques les plus graves.

***

Le roi donnait aussitôt pleins pouvoirs au Cabinet. Du moment qu'il acceptait la lutte, le Gouvernement conservateur entendait prendre toutes les mesures nécessaires, recourir aux volontaires, faire respecter la liberté du travail, manifester de toutes manières son autorité. De leur côté les syndicalistes se déclaraient solidaires des mineurs. Cette politique de soutien, dont le Conseil général du Congrès des Trade-Unions avait pris l'initiative, avait trouvé auprès des délégués des syndicats un accueil enthousiaste. Le Conseil général décidait samedi 1er mai la grève générale pour mardi, précisant l'ordre dans lequel les industries devraient cesser le travail : transports, imprimerie (y compris la presse), fonderies et aciéries, autres industries métallurgiques, industries chimiques, bâtiment, électricité et gaz. Il y avait là un plan d'attaque, mûrement préparé. Les Trade-Unions ne sauraient prétendre se montrer dans une attitude défensive. Aussitôt après cette décision M. M. Citrine, secrétaire du Conseil général du Congrès, adressait à M. Baldwin une lettre où le Conseil général se mettait à la disposition du Gouvernement pour toute discussion qu'il jugerait utile. Ce n'est que dans la soirée de dimanche qu'une tentative de conciliation fut faite, le Conseil général et l'Exécutif des Mineurs étant reçus à Downing Street. Ces derniers espéraient peut-être que le Gouvernement allait capituler. Après minuit la conversation se terminait : les négociations avaient abouti à un échec. L'attitude du Gouvernement était nettement exposée dans la lettre adressée à M. Pugh, secrétaire de la Commission du Congrès des Trade-Unions, qui qualifie la décision du 1er mai de « défi aux droits constitutionnels et à la liberté de la Nation ». On y lit que : « Le Gouvernement de Sa Majesté, avant de pouvoir reprendre les négociations, exigera de la Commission des Trade-Unions la répudiation des mesures qu'elle a déjà prises et le retrait sans condition de ses instructions en vue d'une grève générale. »

Dans les conditions où le conflit est engagé, le Gouvernement britannique a pour lui la grande majorité de la nation.

Les radicaux anglais eux-mêmes lui ont donné tout leur appui. En réalité, dès que les organisations syndicales sortent des discussions professionnelles, dès qu'elles entendent par le moyen de la grève générale obliger le Gouvernement de capituler devant elles et d'être à leurs ordres, elles forment un État dans l'État, et leur triomphe serait une révolution. C'est ce que toute la Grande-Bretagne a compris. Beaucoup de dirigeants dans le monde des Trade-Unions ou dans le parti travailliste se demandent s'ils n'ont pas commis une faute; mais, comme toujours, c'est l'extrême gauche qui l'a emporté au moment décisif. Une épreuve de fond est engagée. Tout ce que la Grande-Bretagne compte de forces conservatrices — au sens large du mot — se groupe autour du Gouvernement. Alors que l'après-guerre avait vu la division des partis politiques en trois, il est remarquable de constater, qu'à l'épreuve, l'équilibre traditionnel entre deux groupements politiques se rétablit. Certains libéraux ont pu faire bloc avec les travaillistes pour mettre en échec les tories, aujourd'hui c'est entre les travaillistes et les libéraux que la scission se fait. Lord Asquith reprend exactement la thèse de M. Baldwin : « Nous aurions perdu, écrit-il, tout sens d'amour-propre si nous permettions à n'importe quelle section de la communauté, agissant de son propre gré et pour quelque motif que ce soit, d'arrêter la vie industrielle et sociale de toute la nation. Ce serait consentir au remplacement d'un gouvernement libre par une dictature. C'est ce que le peuple britannique ne fera jamais. Nous souhaitons le plus tôt possible une reprise des négociations et, par là, le retour de nos districts miniers à une ère de paix et de reconstruction; mais, tout d'abord, l'arme anti-sociale qui a été si inconsidérément tirée doit être remise au fourreau. » Le Gouvernement n'a pas reçu d'appui plus efficace que celui apporté par le libéral Sir John Simon dans son discours aux Communes où il démontre que la grève générale est une grève illégale. De son côté l'archevêque de Cantorbéry vient d'adresser un appel à la nation où il propose la reprise des pourparlers entre le Gouvernement et les grévistes sur les bases suivantes :

1° Annulation de la part du Conseil général des Trade-

Unions de l'ordre de grève ; 2° Renouvellement par le Gouvernement, pour une période définie, d'une offre d'assistance à l'industrie minière ; 3° Retrait par les propriétaires de mines des nouvelles échelles de salaires récemment publiées par eux.

Il est peu probable que ce conseil soit écouté. Il a cependant son importance. Ainsi les défenseurs des sentiments les plus profonds en Angleterre, les représentants des sentiments religieux, de la notion de liberté, de la notion de l'égalité sont unis. La Grande-Bretagne tout entière pense qu'il ne peut pas exister dans les pays deux gouvernements. Elle sait que c'est la Constitution et le régime parlementaire qui sont en jeu. C'est pour elle la menace la plus grave de crise intérieure qu'elle ait connue depuis la chute des Stuart. Mais elle l'accepte, elle a confiance dans son Gouvernement, et elle sait que le succès du Cabinet amènera pour un certain temps la paix sociale et la sécurité économique de la nation.

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Qu'une crise sociale aussi formidable que celle qui se déroule actuellement puisse secouer avec cette violence l'Empire britannique, cela surprend un peu le grand public français qui ne connaît l'Angleterre que par les tableaux classiques que lui en ont tracés Taine, Chevrillon et leurs imitateurs. Ce que tous ces écrivains ont su mettre en valeur, ce sont les traits permanents de l'âme anglaise, ce sont les innombrables survivances, jalousement maintenues, d'un passé qui se mêle partout, insensiblement, sans la cassure d'une révolution, au présent le plus moderne. Qui ne se rappelle les pages si pénétrantes de *l'Angleterre et la guerre* où Chevrillon dégage, de Londres et de la vieille campagne du Kent et du Sussex, cette impression de stabilité et d'ordre millénaire, — « un ordre inviolable, semblait-il, comme cette terre que nul envahisseur n'a foulée depuis la Conquête ». — Pourtant, les temps d'équilibre et de sérénité de l'ère victorienne sont passés à jamais, et depuis vingt ans, le sourd travail de transformation qui se fait dans la société anglaise se manifeste par des signes de plus en plus graves et rapprochés. Tout en conservant à ses juges leurs perruques blanches, aux horse-guards leurs uniformes splendides, aux couronnements de ses rois leur luxe archaïque, l'Angleterre évolue sur un rythme qui s'accélère. Ce sont ces changements que s'efforcent de dégager un certain nombre d'ouvrages récents.

Histoire du Peuple anglais au XIXe siècle,
par **Élie Halévy** (Hachette).

Le vaste travail entrepris par M. Élie Halévy et qui, en sept volumes, doit nous mener jusqu'à l'année 1895, en est au tome III. Le tome Ier, dont une édition corrigée et revue vient de paraître, nous fait voir l'*Angleterre en* 1815, le pays sans bureaux, sans police, au pouvoir exécutif rudimentaire, doté d'une église d'État apathique, mais en pleine fermentation religieuse : ces croyances religieuses font obstacle à la propagation de l'idéologie révolutionnaire et de l'incrédulité du continent : ainsi, forte de cette armature sociale et spirituelle, l'Angleterre traverse sans dommage et sans troubles l'épreuve longue et terrible des vingt années de guerre contre la France. Le tome II (*du lendemain de Waterloo à la Veille du Reform Bill,* 1815-1830) raconte comment l'Angleterre subit l'épreuve du

retour aux conditions normales du temps de paix et cela au moment où un fait révolutionnaire se produit, la naissance de la grande industrie, provoquant le pullulement du prolétariat et des sans-travail. Le tome III (*de la crise du Reform Bill à l'avènement de Sir Robert Peel*, 1830-1841) montre le développement de la politique des réformes, la naissance et le progrès du chartisme, le grand soulèvement de 1839, et enfin la victoire de Sir Robert Peel et du libre échangisme bourgeois sur l'agitation démocratique et révolutionnaire. A ces trente années de crises, à cette période de pénible adaptation qui n'est pas sans analogie avec la période actuelle, succédera pendant plus d'un quart de siècle un état d'équilibre et de prospérité. On goûtera avec quel art M. Élie Halévy a atteint le but qu'il se proposait, celui « d'étudier simultanément, sous ces aspects opposés, la civilisation et la société britanniques », et de faire comprendre comment diverses séries de phénomènes — politiques, économiques, religieux, — se sont interpénétrés et ont surgi les uns contre les autres ». Les études de détail, les recherches originales que l'auteur a dû entreprendre en un sujet où les bonnes monographies — le croirait-on? — manquent, ont corrigé bien des généralisations hâtives sur la vie anglaise et le fonctionnement du régime parlementaire, cette institution spécifiquement anglaise qui devait pénétrer dans l'État, dans l'église et dans l'usine avant de s'étendre au monde entier.

L'Angleterre au XIXe siècle (son évolution politique), par **Léon Cahen** (Colin).

Les résultats essentiels des travaux les plus récents, anglais ou français, sont groupés et présentés avec beaucoup de clarté et de vigueur dans le petit livre de M. Léon Cahen. « La crise actuelle, lit-on dans la préface, qui fait surgir devant nous une Grande-Bretagne démocratique, presque révolutionnaire, invite particulièrement à regarder en arrière, et à demander à l'histoire l'intelligence de ce qui se passe aujourd'hui, de ce qui se passera demain. C'est cet essai d'explication, très brève et très simple, du présent par le passé, que nous avons voulu tenter ici. » L'auteur part de la crise de 1815, et divise ces cent années en trois périodes; la première, qui voit la ruine de la vieille Angleterre, va jusqu'en 1841; la seconde, l'Angleterre libre-échangiste, va de 1841 à la réforme de 1867; la troisième, l'Angleterre démocratique, nous conduit — et c'est l'un des grands mérites pratiques du volume — jusqu'au *Reform Act* de 1918, qui établit en fait le suffrage universel des deux sexes et hâte l'évolution vers la démocratie. L'auteur souligne

en terminant, les menaces croissantes qui rendent l'avenir incertain : l'extension du socialisme, qui tend à fausser le jeu de la vieille machine parlementaire, les difficultés économiques, qui posent de nouveau, devant la métropole et devant l'Empire, la question du libre-échange et du protectionnisme, et mettent en cause la vie même de la nation.

L'Empire britannique, par **Albert Demangeon** (Colin).

A côté de la Métropole en effet, il y a l'Empire immense, répandu sur toutes les mers et tous les continents, immédiatement sensible à tout événement de quelque importance survenu en un point quelconque de la planète. « La colonisation britannique, dit M. Demangeon, est un fait national qui agit profondément sur les conditions d'existence de la Grande-Bretagne. Elle est aussi un fait universel, inséparable de la vie des autres nations du monde. On peut se demander ce que serait la Grande-Bretagne sans son Empire et ce que serait le monde sans l'Empire britannique ». Nous devons à l'un des meilleurs représentants de l'École géographique française le premier exposé d'ensemble paru dans notre pays sur ce fait capital. M. Demangeon explique d'abord, en des pages magistrales, comment ce petit archipel, « Ultima Thule », perdu aux extrémités occidentales de l'univers connu, devient, à partir du XVIe siècle, une puissance maritime et coloniale de premier ordre. Et cette expansion, sous l'influence des changements économiques survenus dans le royaume, s'accomplit en deux grandes étapes : c'est l'ère des plantations en pays tropical, puis c'est l'ère des peuplements. Ce raccourci d'histoire coloniale se complète par une vue d'ensemble sur la situation géographique de l'Empire et le rôle qu'y joue la mer comme « principe d'unité interne ». La deuxième partie dégage les caractères de la colonisation britannique, ses armes (moyens de transport, travaux d'irrigation, capitaux, exploitation scientifique) et ses types principaux — en pays chauds, dans l'Inde par exemple, et en pays tempérés, là où sont nées ces fédérations si originales, dont la vie politique a été curieusement analysée par Bryce dans ses *Démocraties modernes.* — Mais un ensemble aussi complexe ne peut manquer d'évoluer, de jouer comme un mécanisme surmené : les *problèmes impériaux* ne sont pas les moins préoccupants parmi ceux qui obsèdent les hommes d'État britanniques; cet empire peut-il garder son unité? Quelle forme prendra l'unité politique? L'unité économique est-elle réalisable? Cela est suspendu non seulement aux décisions des dominions, de langue, de race et de tradition anglo-saxonnes; mais à

l'attitude de l'Inde, mais aux dispositions « du flot montant des peuples de couleur », comme écrit Lothrop Stoddard, et ces peuples de couleur sont en singulière et bien inquiétante fermentation. Contre la distance, qui fait oublier aux communautés issues les unes des autres leur ancienne parenté, contre l'hétérogénéité, qui réunit dans son sein des peuples irréductibles les uns aux autres, contre cette ubiquité qui le mêle à tous les conflits mondiaux, l'Empire britannique a sa richesse, sa force, et ses admirables traditions politiques, respectées également du Labour Party et des Conservateurs.

L'Angleterre d'aujourd'hui, par **André Siegfried** (Crès).

Enfin, sur les événements récents voici deux enquêtes entreprises sous les auspices du Musée Social et écrites « sous l'angle de l'actualité », pour servir, en documentant le public français sur l'Angleterre contemporaine, à améliorer les rapports franco-anglais. La première, due à M. André Siegfried, présente les transformations survenues chez nos voisins depuis la fin de la guerre jusqu'à l'avènement du ministère travailliste (1924). Elle remplit à merveille son objet, qui est de rajeunir l'idée que nous nous faisons de l'Angleterre. On lira avec fruit les pages relatives au caractère actuel du pouvoir royal, aux formes de la vie religieuse, au ralentissement de l'activité des églises depuis 1914, au nombre accru des incroyants, à la surpopulation et à la campagne néo-malthusienne (et l'on songe aux objets et aux livres exposés sans vergogne aux devantures de Piccadilly Circus).

L'Angleterre moderne, par **André Philip** (Crès).

L'étude de M. A. Philip fait suite à celle de M. Siegfried; elle examine le renforcement récent du fait de la guerre des trois grandes puissances du monde anglais : l'État, la classe ouvrière, le monde patronal; et le caractère désormais national des conflits qui les mettent aux prises; elle résume les résultats de l'expérience travailliste. Elle se raccorde donc aux événements présents et les explique : toute la politique intérieure anglaise n'est plus désormais que l'expression des rapports entre l'État, le Trust et le Syndicat qui viennent de déchaîner l'une contre l'autre les trois puissances, avec, comme enjeu, le patrimoine national.

J. POIRIER

***

Mars, par Jacques Sindral (Grasset).

M. Jacques Sindral vient de publier un roman, *Mars*, qui compte parmi les meilleurs de l'année. C'est un roman politique ou plutôt d'hommes politiques. Afin de jouir de plus de liberté et de ne pas heurter les vraisemblances, M. Sindral a installé ses personnages en 1935. Mais toutes les données de son livre lui ont été fournies par l'histoire contemporaine et les lecteurs démêlent avec facilité les traits ou épisodes inspirés par MM. Poincaré, Briand ou Luther, sans oublier Bismarck et madame Caillaux.

Maitral et Ronail, deux *grands leaders* politiques, tour à tour maîtres des destinées françaises ont entrepris une lutte à mort. Lutte d'hommes plutôt que d'idées. Manœuvres parlementaires, journalistiques, campagnes de diffamation, nous ne pouvons suivre ici les diverses phases du combat où Ronail succombe provisoirement, « coulé » par sa maîtresse Jacqueline qui a pris l'initiative de tirer une balle de revolver sur Maitral. Voilà de l'amour! dira-t-on. Il paraît que non. Jacqueline n'aime pas ou n'aime plus Ronail, mais elle est sa camarade de combat. Dans les salons, où elle a une situation, elle l'a toujours célébré, poussé, défendu. C'est l'ardeur de la lutte seule qui la détermine au geste meurtrier, dernier argument d'une femme nerveuse dont la stratégie salonarde a fait faillite. Maitral, devenu président du conseil n'a pas que les agréments du pouvoir. La France est, une fois de plus, en difficulté avec l'Allemagne. Faible et timoré, lorsqu'il ne débite plus des lieux communs à la tribune, Maitral est entraîné par des circonstances qui le dépassent. Un jour, sur les conseils de son secrétaire, Levier, il a une entrevue secrète, dans une petite ville rhénane, avec le chancelier allemand. Le Boche arrive avec des projets précis, hardis, le Français fait de la rhétorique et du sentiment. Cette entrevue est menée de main de maître... par l'auteur j'entends. Finalement la France est à deux doigts de la guerre, et Maitral, en attendant le pire, épouse sa maîtresse, une grande actrice style théâtre français, qui le révère... et le trompe de temps en temps avec son secrétaire.

Ce roman est compact, abondant en personnages et en épisodes. Sa composition est d'ailleurs habile; l'auteur se meut avec une aisance parfaite dans le réseau compliqué des intrigues qu'il a nouées. On se passionne pour ce jeu subtil.

Cerveau politique M. Sindral s'intéresse à ses personnages comme à des pions posés sur un échiquier : il prépare leurs mouvements avec machiavélisme. Il ne sympathise pas avec eux. Ce sont

animaux qu'il observe, mais qu'il n'aime point. S'il leur donnait un peu plus de son cœur, nous aurions plus profondément, je crois, le sentiment de leur vie.

Au total *Mars* nous apparaît un peu comme un portefeuille bourré de pochades, d'études, de croquis enlevés avec brio. Tels petits portraits — un journaliste philosophe, un romancier mondain — nous laisseront un souvenir durable. Peut-être est-il regrettable que dans cet ensemble ce ne soient point les protagonistes qui nous aient le plus frappé. Une stricte observation des lois de la perspective, en estompant les fonds, eût donné plus de relief aux premiers plans.

Gens de France au labeur, par **Jacques des Gachons** (*Les Beaux livres*).

M. des Gachons a entrepris, en une suite de tableaux romancés (il faut bien employer cet adjectif lorsqu'en un récit l'imagination a sa place, à côté de l'histoire) de dépeindre *une* journée de travail de quelques-uns des grands hommes du XVIIe siècle : La Bruyère, Lenôtre, saint François de Sales, Colbert, Poussin. L'habileté de M. des Gachons est grande et ses récits fort agréables, mais le principe dont il s'est inspiré me semble bien contestable.

Pour que la physionomie de ses modèles apparaisse avec netteté, M. des Gachons est contraint de bourrer la journée choisie de faits significatifs. Cela passe, lorsqu'il s'agit de Colbert, qui, en un jour, traitait cent affaires et discutait à l'Académie, après s'être occupé de la marine et du commerce de la France, sans négliger les bâtiments du roi. Mais La Bruyère...? Son existence, que l'on connaît d'ailleurs assez mal, a été paisible et méditative. Évoquer réellement une de ses journées, ce serait pénétrer dans son cerveau douze heures durant. Tâche difficile. Après nous avoir fait assister à une leçon donnée au jeune duc de Bourbon, M. des Gachons nous mène à la promenade dans le parc de Versailles. Nous écoutons le prince de Condé. Bossuet, Racine viennent à notre rencontre. La Bruyère observe et dans son esprit naissent des réflexions... opportunément tirées des *Caractères*. Rien ne s'oppose, sans nul doute, à cette mise en scène et M. des Gachons a tiré un assez bon parti des quelques renseignements que nous possédons sur La Bruyère. Mais cela ne mène pas loin... On ne saurait trop méditer à ce propos les paroles de M. Thibaudet qui, dans un récent article de la N. R. F., indiquait les obstacles auxquels se heurtent inévitablement les écrivains, lorsqu'ils s'avisent de faire parler à leur guise les grands

hommes. Il est bien hasardeux de prétendre se placer entre le public et les maîtres. Ceux-ci ont affirmé eux-mêmes leur personnalité, à laquelle il est difficile d'ajouter quelque chose. A chaque instant, en voulant les *recréer*, on risque de les trahir. Et, s'il ne s'agit que de classer des réflexions et des connaissances acquises, pourquoi ne pas s'en tenir à l'exposé historique, qui est moins dangereux et peut-être aussi vivant?

Balthasar; Nos Enfants, par **Anatole France**
(*Œuvres complètes*. Tome IV. Calmann-Lévy).

Le tome IV des œuvres complètes d'Anatole France groupe *Nos enfants*, contes et tableaux de la vie enfantine (cinq d'entre eux ont été repris avec quelques modifications dans Pierre Nozière), *Balthasar* et *Abeille*. Les romanesques aventures du jeune Georges de Blanchelande et de la petite Abeille des Clarides, enlevés l'un par les ondines, l'autre par les nains, les voyages passionnés du roi nègre Balthasar qui brûla d'amour pour la reine de Saba et, soutint pour elle d'héroïques combats avant de marcher, guidé par une étoile, vers l'étable où le Christ venait de naître ont inspiré à M. Edy Legrand d'originales et spirituelles compositions.

La Dame de la « Sainte-Alice »,
par **André Savignon** (Calmann-Lévy).

Il apparaît bien, lorsqu'on lit ce nouveau recueil de contes de M. Savignon qu'il y a chez cet excellent écrivain une double tendance : l'une le mène vers le fantastique, la cruauté, et un comique vaguement satanique, l'autre le pousse à observer les existences en grisaille, le coin des cœurs simples où le moindre incident retentit longuement. Dans l'un et l'autre cas, d'ailleurs, M. Savignon reste sobre et mesuré, ennemi des thèses et des inutiles développements. On sent chez lui une volonté obstinée de comprendre les hommes demeurés près de la nature et de saisir par sympathie, plutôt que par un travail d'analyse purement intellectuel, leurs instincts, leurs humbles mouvements d'âmes. Par là André Savignon nous rappelle souvent le regretté Louis Hémon.

J'avoue ma préférence pour le genre hallucinant que représentait si bien la *Tristesse d'Elsie*, cet étonnant chef-d'œuvre, curieusement construit à la frontière du rêve et de la réalité. *La Dame de la Sainte-Alice* participe, quelque peu, de la même veine. C'est l'histoire d'une femme qui, capturée pendant la guerre par les Allemands,

est abandonnée par eux, en pleine mer, enchaînée sur un radeau. Inutile d'ajouter qu'avant de la placer dans cette posture incommode, les « Huns » se sont livrés sur elle à quelques odieuses fantaisies. Très différents de ton ces autres contes : *Un petit poème dans sa vie*, qui a été publié l'an dernier, dans la *Revue de Paris*, la *Disparue*, *Crépuscule*; ils appartiennent au genre grisaille signalé plus haut. Leurs modestes héroïnes, victimes silencieuses d'amours malheureuses ou méconnues y supportent avec résignation d'insipides destinées. *Romanige* enfin nous conduit en plein pays de l'humour. Ce Romanige est un brave méridional qui s'avise de se faire engager comme chauffeur, alors qu'il n'a jamais conduit une auto de sa vie. Par son robuste entrain et son aplomb il nous fait songer à ce charmant *Monarque* qu'avait si spirituellement campé, il y a quelques années, M. Pierre Mille.

La Bête cabrée, par **Titaÿna** (Le Monde moderne).

Un Américain milliardaire, Harry Atkinson, réunit quelques amis dans une île, tropicale et confortable, perdue au milieu de l'Océan : c'est une initiative originale et fort appréciée des invités qui traînaient à Paris un spleen hautement intellectuel. Il n'est pas très utile que nous présentions tous ces désabusés : il suffit que l'on connaisse la narratrice, qui est jeune et jolie (On ne nous dit point son nom, mais nous l'appellerons *Très Chérie* comme font ses amis) et un Français intelligent et égoïste : André Varain.

Tout proche de l'îlot verdoyant où Atkinson traite fastueusement ses invités, est une île plus vaste, où l'Américain a fait élever, à l'insu de tous, son fils unique : ce pauvre garçon qui a quelque vingt-cinq ans est physiquement un monstre. Pour ne pas l'attrister par des comparaisons désagréables, le milliardaire a réuni autour de lui une magnifique collection d'hommes et de femmes plus contrefaits les uns que les autres. Cet inégalable musée des horreurs est ironiquement dénommé l'île de Beauté. *Très Chérie* qui visite ces bétournés est bouleversée. Jusqu'à ce jour elle ne parlait que de la puissance souveraine de la Beauté et voici qu'elle se trouve en présence de hideuses femelles, objets de mirobolantes amours. *Très Chérie*, vaincue, doit se rendre à l'évidence : la beauté est une notion conventionnelle. A vrai dire cette aimable jeune femme aurait pu s'en aviser plus tôt : d'ailleurs ce n'est pas une constatation bouleversante et l'on a vu des hommes qui continuaient d'apprécier les jolis visages, sans ignorer que les Martiens, s'ils descendaient sur notre planète, pourraient y apporter une esthétique

nouvelle. *Très Chérie* finit d'ailleurs par prendre le bon parti : elle tombe dans les bras de Varain. Nous passons sur une série de catastrophes intermédiaires : le fils d'Harry tue sa maîtresse qui est une manière de guenon, puis se suicide; Harry père, désespéré, fait sauter ses deux îles, etc.

Tout cela est bizarre et déroute un peu le lecteur. Mais Titÿana a certainement des dons et l'on apprécie certaines de ses descriptions qui sont bien venues.

La Vocation de Jean Douve, par **Gaston Rageot** (Plon).

Jean Douve, un sculpteur de vingt-cinq ans, d'origine paysanne, expose au Salon une gigantesque figure de Cybèle. *Tout Paris* est bouleversé. On n'a jamais assisté à l'éclosion d'un pareil génie. Un dilettante parisien, homme du monde, intelligent, oisif et élégant découvre que ce Jean Douve est son fils. Ce dilettante, en flânant un quart de siècle plus tôt dans une forêt normande, a en effet rencontré une paysanne des plus aguichantes... et nul doute que Jean Douve ne soit le fruit de cette rencontre.

Ravi d'avoir un fils génial, le dilettante, qui se sent soudain un cœur de père, arrache Jean à la vie paysanne et l'installe dans son luxueux appartement. Cela n'a pas été tout seul. Le faux père paysan a été informé de l'aventure et, furieux, il a pris le train pour Paris où, dans un accès de rage iconoclaste et vertueuse, il a démoli la Cybèle, au milieu du Grand-Palais. Jean, devenu un jeune homme du monde, s'adapte difficilement à son nouvel état. Jusqu'à ce jour il n'avait guère vécu qu'avec des rustres et du bétail. Devenu un civilisé, il lit, voyage, visite des musées et découvre que l'art auquel il s'adonnait spontanément comporte des traditions et des règles. Du coup, il lui devient impossible de s'abandonner à son instinct et ses productions artistiques tombent au-dessous du médiocre.

Il y a là une idée intéressante et dont M. Rageot a tiré un parti fort intelligent. Toutefois, en nous donnant à comprendre que Jean ne fera plus jamais rien (hors d'enlever la maîtresse de son père), peut-être pousse-t-il la thèse un peu loin. Un génie ne doit pas s'annihiler aussi facilement et l'on aurait plutôt pensé qu'après quelques mois d'hésitation, Jean Douve serait reparti, plus impétueux que jamais, sur la route de la gloire...

Cette curieuse histoire est contée avec beaucoup de finesse par M. Rageot, bon écrivain et habile metteur en scène.

Les Heures bénédictines, par **Édouard Schneider** (Grasset).

Ce livre était épuisé depuis longtemps. Sa réédition est opportune : il trouve naturellement sa place dans la collection nouvelle « Les grands ordres monastiques », en tête de laquelle on l'a placé. L'esprit bénédictin a exercé une influence profonde sur le catholicisme. Comment peut-on le définir? La question est utile à poser, à une époque ou croyants et sceptiques sont également ignorants, en matière religieuse.

Hélas je confesse tout de suite que la réponse apportée par M. Schneider ne me satisfait qu'à moitié. Non que la science de cet écrivain soit défaillante. Tout le monde honore son érudition. Non qu'on puisse s'épouvanter de l'austérité de son exposé. Au contraire, c'est la surabondance de fleurs qui lui nuit. Que de développements lyriques dans ces pages! Les enseignements précis y sont noyés au milieu des effusions. On dira que ce n'est point avec des mots savants, des mots à angles aigus qu'on décrit les élans mystiques. D'accord. L'extase est même incommunicable. Révérons donc, sans l'approfondir, cet enviable état et demandons seulement que, durant les heures préparatoires, on nous fournisse une nourriture substantielle. Dans le chapitre que M. Schneider consacre à l'âme bénédictine, il est question de stabilité, de pureté de mœurs, d'obéissance, de pauvreté, de travail. Retenons surtout ce mot-là. Les autres vertus énumérées sont communes, en principe, à tous les ordres monastiques. Le travail, voilà l'apanage des Bénédictins. A une époque de barbarie, ils ont été les gardiens de la civilisation : grâce à eux beaucoup de trésor de la culture antique ont échappé à la destruction. Tous les lettrés sont leurs débiteurs. Mais, s'il est vrai que saint Benoit flétrit l'oisiveté, comment se fait-il qu'on discute encore, de ce point de vue, sur sa règle? Et pourquoi cette conception du travail-pénitence? Comment, d'après quelles règles précises a-t-on entrepris de faire marcher de front le travail et la foi? Ne redoutait-on pas les néfastes effets de la science et, pour les copistes, la redoutable influence des lettres romaines?

A ces questions je crois que M. Schneider se propose de répondre dans un autre ouvrage. Aujourd'hui il s'est surtout occupé de Saint Benoit et de l'emploi du temps dans les monastères. La vie de saint Benoit est embuée de légende. Retraite à Subiaco, fondation de communautés, élévation du monastère du Mont Cassin, sur tous ces épisodes de la vie du saint nous n'avons que des données vagues, saint Grégoire, biographe du célèbre auteur de la *Règle* ayant, surtout, eu souci de nous conter de naïfs miracles.

Par contre, sur le programme d'une journée dans une communauté de bénédictins les informations ne manquent point et l'observation directe est encore possible à l'étranger. C'est à la description d'une journée type que M. Schneider a consacré la meilleure partie de son livre. Les offices (heures) y tiennent une grande place : à deux heures et demi du matin ce sont les Matines; viennent ensuite Laudes et Prime. Puis s'égrènent tout le long du jour tierce et sexte (qui encadrent la messe), none et vêpres. Complies, qui a lieu après le repas du soir clôt le cycle de ces exercices pieux. C'est après Prime et les messes basses qu'a lieu la réunion du *chapitre*; elle comporte la lecture d'un *chapitre* de la règle, la confession des coulpes, etc. Si l'on ajoute une courte récréation dans le jardin et les heures de travail, on a à peu près la physionomie d'une journée bénédictine. Il faut s'incliner devant ces sévères disciplines : bien des âmes y ont trouvé la paix, cette *pax* qui est promise par une inscription dès le seuil du monastère.

La Vie de Franz Liszt, par **Guy de Pourtalès** (Gallimard).

La vie de Liszt, que M. de Pourtalès nous retrace avec beaucoup d'érudition, est merveilleuse comme un conte de fées. Rien n'y a manqué : ni la gloire, ni le génie, ni l'amour. A onze ans le fils du régisseur du prince Esterhazy était déjà célèbre. Toute sa vie il fut accueilli dans les grandes villes d'Europe en triomphateur ou en souverain — et Dieu sait que Liszt a fait des tournées et des voyages! Seuls les habitants de Londres et de Leipzig lui témoignèrent, un temps, quelque froideur.

Aimé, Liszt le fut, et toute sa vie, et passionnèment : M. de Pourtalès a dû renoncer à s'occuper de bon nombre de ses adoratrices. Il eût eu trop à faire. Six ou sept lui ont suffi : les premiers rôles et c'est encore un assez joli défilé qui commence avec une timide demoiselle de Saint Cricq, chaste passion de jeunesse, et finit avec l'ardente et bizarre comtesse Janina qui aima Liszt sexagénaire. Du point de vue de la durée des règnes, madame d'Agoult et la princesse de Wittgenstein l'emportent de loin sur leurs rivales. On sait que de la première Liszt a eu deux filles : l'aînée, Blandine, a épousé Émile Ollivier; la seconde, Cosima, a été l'épouse du chef d'orchestre Hans de Bulow avant d'être celle de Wagner. La princesse de Wittgenstein est surtout associée à la période de Weimar, où Liszt, élevé à la dignité de « maître de chapelle en services extraordinaires », travaillait à faire connaître les œuvres musicales les plus nouvelles et singulièrement celles de son ami Wagner. A Wagner

Liszt a donné d'innombrables preuves de dévouement : il l'a soutenu, aidé, en un mot lui a permis de travailler. D'ailleurs la générosité, et la bonté ont été de tout temps des vertus dominantes chez Liszt : aucune ingratitude ne l'a rebuté. Si l'on ajoute que Liszt était le désintéressement même, que l'argent n'avait pour lui aucune valeur, qu'il le dépensait follement et pouvait se contenter d'une cellule, qu'une merveilleuse flamme d'amour ne cessa jamais de l'habiter, qu'il était beau et qu'une sorte de souffle divin animait son jeu, on comprendra qu'il ait tourné bien des têtes et que son biographe lui-même ait été gagné.

Liszt avait pour son art une passion véritable. Il en a donné une belle preuve, le jour où il a renoncé à jouer dans des concerts pour se consacrer à la composition de ses œuvres (que ses contemporains, déroutés, ont imparfaitement appréciées). C'était d'un coup repousser l'opulence, les ovations, tous les bénéfices de la gloire. Une telle décision ne coûta rien au musicien. Profondément pieux il possédait à un haut degré l'esprit de renoncement. Sa décision de prendre l'habit ecclésiastique est en somme la conclusion logique de toute sa vie. Il est vrai qu'il se contenta des ordres mineurs qui lui permirent encore bien des aventures flatteuses. Qu'importe? Une magnifique ferveur inspira ses dernières compositions de musique chrétienne : voilà le durable...

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

Vient de paraître :

GEORGE SAND

JOURNAL INTIME

(Posthume)

Publié par AURORE SAND

Un volume (244 pages) . . . . . **7 fr. 50**

Première édition, édition originale, tirée à 1 000 exemplaires non numérotés sur papier Outhenin Chalandre . . . . **12** fr.

Il a été tiré en outre cent exemplaires numérotés sur Papier Vergé de Rives. . . . . **60** fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber - PARIS (9e)

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »
Pour l'Afrique du Sud, l'Albanie, le Canada, la Chine, le Danemark, Dantzig, République Dominicaine, Esthonie, États-Unis, Finlande, Grande-Bretagne, Indes Britanniques, Indes Néerlandaises, Irlande, Islande, Lithuanie, Mexique, Norvège, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Suède, Suisse, Turquie :	115 »	60 »	32 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **5** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table décennale (1905-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 111, avenue des Champs-Élysées, Paris.